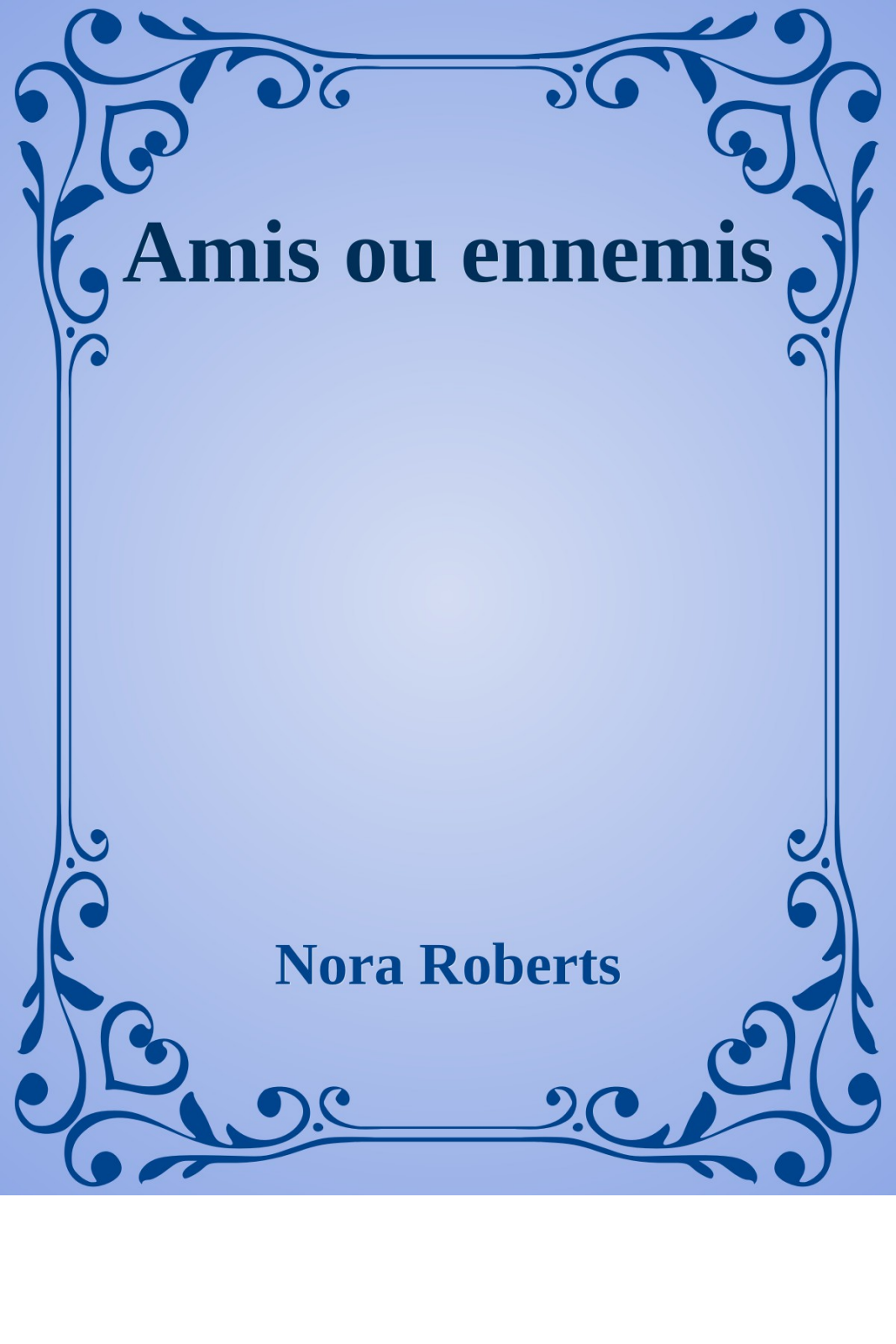


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Amis ou ennemis

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Série Romance

NORA ROBERTS

Amis ou ennemis?



Les livres que votre cœur attend

Les livres que votre cœur attend

NORA ROBERTS

Amis ou ennemis ?

Titre original :

Her Mother's Keeper (215)

© 1983, Nora Roberts

Originally published by SILHOUETTE BOOKS a Simon & Schuster division of Gulf & Western Corporation, New York

Traduction française de : Jean-Baptiste Damien

© 1983, Éditions J'ai Lu

31, rue de Tournon , 75006 Paris

Chapitre premier

Le taxi s'engagea dans la circulation et s'éloigna de l'aéroport. Il régnait en Louisiane une chaleur étouffante. Gwen laissa échapper un long soupir. Le mince tissu de son chemisier ivoire lui collait au dos. Elle se pencha légèrement en avant mais le soulagement fut de courte durée. A travers la vitre, elle voyait défiler le décor qu'elle avait quitté deux ans auparavant. Le taxi traversa New Orléans et prit la direction du sud. Gwen se disait que peu de choses avaient changé ; elle seule était différente. Les arbres qui bordaient la route étaient toujours envahis par la mousse et un parfum poivré, émanant de mille fleurs, montait encore dans l'air saturé de soleil. Une sorte d'indolence imprégnait l'atmosphère. Oui, songea-t-elle en tendant le cou pour apercevoir l'enchevêtrement de verdure d'un bayou, il n'y a que moi qui ai changé. Je suis devenue une grande personne.

Elle avait quitté la Louisiane deux ans plus tôt pour aller travailler à Manhattan, au cœur de New York. Elle était alors une jeune fille âgée de vingt et un ans, aux grands yeux innocents. Mais à présent, à vingt-trois ans, elle se sentait adulte et pleine d'expérience. Assistante du rédacteur en chef du magazine de mode Style, Gwen avait appris beaucoup de choses : faire de la mise en page, sélectionner photographies et publicités, apaiser les mannequins capricieux – et préserver un peu de vie personnelle au milieu de la bruyante agitation de son métier.

Elle avait dû se débrouiller toute seule, loin de son environnement familial. Désormais, le terrible mal du pays des six premiers mois passés à New York, le sentiment d'insécurité, la peur affreuse de la solitude semblaient bien lointains. Elle n'y pensait même plus. Ainsi, en quittant ses magnolias en fleur pour un paysage de béton, Gwen Lacrosse avait parfaitement survécu à sa transplantation ; mieux, elle avait réussi, triomphé. La petite provinciale du Sud a montré à tout le monde qu'elle était capable de s'en sortir, se répétait-elle parfois avec une bouffée d'orgueil.

Gwen croisa les bras sur sa poitrine avec une détermination inconsciente. Aujourd'hui, elle ne revenait pas chez elle uniquement pour prendre des vacances. Elle avait une mission à accomplir.

Dans son rétroviseur, le chauffeur du taxi lui jetait de temps à autre un coup d'œil inquisiteur. Il voyait un visage à l'ovale parfait, aurolé d'une masse de boucles d'un blond roux retombant à hauteur des épaules. L'ossature de ce visage était fine et délicate mais ses traits paraissaient quelque peu figés, tendus. Les yeux, immenses et sombres, se perdaient au loin. La bouche pleine et bien dessinée ne souriait pas. Le conducteur reconnut avec admiration qu'en dépit de son expression sévère, ce visage était d'une beauté exceptionnelle.

Gwen ne se rendit pas compte qu'il l'examinait de la sorte. Elle restait plongée dans ses pensées. Le paysage autour d'elle s'était peu à peu estompé, avait disparu de son champ de vision.

Comment une femme de quarante-sept ans peut-elle être si naïve ? se demandait-elle. Certes, maman n'a jamais eu les pieds sur terre, mais en arriver là !

Tout ça, c'est à cause de ce sale type ! Son regard se durcit, ses joues se colorèrent. Une vague de colère monta en elle. Luke Powers. Ce seul nom lui faisait grincer les dents. Luke Powers, romancier et scénariste célèbre, célibataire très sollicité, grand voyageur. Et immonde profiteur, ajouta-t-elle en son for intérieur tandis que ses mains se crispaient sur son sac de cuir comme pour tordre un cou imaginaire.

Un immonde profiteur de trente-cinq ans. Eh bien, M. Powers, votre petite aventure avec ma mère est terminée. J'ai fait tout ce voyage pour vous flanquer à la porte. Et quels que soient les moyens nécessaires, honnêtes ou malhonnêtes, j'y réussirai !

Gwen se renversa sur son siège, souffla sur une boucle de cheveux qui lui tombait devant les yeux et imagina le plaisir qu'elle éprouverait en obligeant ce Luke Powers à plier bagage. Quelques mois auparavant, il avait pris pension chez sa mère sous prétexte de travailler à son nouveau roman ; et depuis, celle-ci ne parlait que de lui dans ses lettres délicatement parfumées à la violette. Elle racontait avec force détails comment il l'aidait à s'occuper du jardin, l'emmenait au théâtre, plantait çà et là quelques clous – bref, il avait su peu à peu se rendre indispensable.

Au début, Gwen n'avait guère prêté attention à ces constantes références à Luke Powers. Elle connaissait trop l'enthousiasme de sa mère pour les nouveaux visages, son naturel affectueux, son idéalisme innocent. En outre, elle dut se l'avouer, elle avait été trop préoccupée par ses propres problèmes ces derniers temps. Le cœur serré, Gwen pensa soudain à Michael Palmer – le brillant, le solide, l'égoïste Michael. Son regard se voila tandis qu'elle évoquait son souvenir et le

douloureux fiasco de leur relation sentimentale. Il méritait sans doute mieux que moi, songea-t-elle tristement. Mais face à

Michael, elle s'était retenue corps et âme, incapable de franchir le pas, de lui donner ce qu'il attendait d'elle. Incapable, ou ne le voulant pas ? Elle haussa les épaules et se consola en se rappelant que si ses rapports avec Michael s'étaient soldés par un échec, elle n'en avait que mieux réussi dans sa vie professionnelle...

Aux yeux de la plupart des gens, le milieu de la mode était un monde de séduction et d'élégance, composé d'individus d'une beauté hors du commun qui passaient gaiement d'une soirée de débauche à une autre. Gwen faillit éclater de rire. C'était là une notion aussi absurde qu'illusoire. Elle avait découvert qu'il s'agissait d'un univers de travail épuisant, frénétique, peuplé d'artistes écorchés vifs, de rédacteurs agressifs, de mannequins hypernerveux. Mais j'ai su me faire respecter de tous, se dit-elle en se redressant machinalement. Je leur ai montré que Gwen Lacrosse était capable de relever le défi.

Ses pensées la ramenèrent à Luke Powers. Dans ses lettres, sa mère parlait de lui avec une affection exagérée. Son nom surgissait trop souvent. Ces trois derniers mois, Gwen était passée peu à peu de la simple curiosité à l'inquiétude. En fin de compte, se sentant obligée d'agir, elle avait demandé un mois de congé. C'était à elle qu'il incombait de protéger sa mère contre un séducteur tel que Luke Powers ; elle en avait la conviction.

La réputation de cet homme, tant en littérature qu'auprès des femmes, ne l'impressionnait pas.

Peut-être excelle-t-il dans ces deux domaines, se disait-elle, mais je saurai me défendre et défendre ma mère. L'ennui, avec maman, c'est qu'elle est trop confiante. Elle ne voit que ce qu'elle veut voir et surtout pas les défauts de ceux qui l'entourent.

Heureusement, je suis là pour veiller sur elle.

Comme toujours. Un sourire attendri se joua sur ses lèvres et, à cet instant, son visage rayonna soudain d'une beauté à couper le souffle.

L'allée qui menait à la maison de son enfance était bordée de frêles magnolias. Le taxi s'engagea sous leur ombre odorante et Gwen éprouva au cœur un premier pincement de joie. Elle fut assaillie par un entêtant parfum de glycine en débouchant devant la maison. C'était un gracieux bâtiment de trois étages, blanchi à la chaux, doté de hautes fenêtres aux balcons de fer forgé, ouvragés comme de la dentelle. Une véranda longeait toute la façade, flanquée de chaque côté par des treillis supportant les lourdes grappes d'une glycine. Quoique ancienne, la maison ne faisait pas partie de ces somptueuses demeures datant d'avant la guerre de Sécession, très nombreuses en Louisiane ; mais elle en possédait le cachet. Et surtout, pour Gwen, elle correspondait tout à fait à la personnalité de sa mère. Toutes deux

paraissaient fragiles, séduisantes – et manquaient totalement de logique.

Gwen sortit du taxi et leva les yeux vers le dernier étage. Il avait été divisé en quatre petits studios destinés à loger ceux que sa mère appelait les « visiteurs » et qu'elle-même nommait plus prosaïquement des pensionnaires, ou hôtes payants.

Grâce à leur contribution financière, ils permettaient de conserver la maison dans le patrimoine familial et de la maintenir en bon état. Gwen avait vu ces divers hôtes se succéder au cours de son enfance, elle avait grandi en leur présence, les acceptant comme on accepte d'oublier une petite démangeaison sans importance. Mais le regard qu'elle jetait en ce moment sur les fenêtres du troisième étage en disait long : un des studios abritait Luke Powers. Pas pour longtemps, se jura-t-elle.

Elle fouilla dans son sac et paya le chauffeur de taxi qui venait de poser ses valises à ses pieds.

Comme la voiture s'éloignait, Gwen prêta l'oreille à une série de chocs sourds et réguliers et regarda autour d'elle. Là-bas, près d'un camélia en fleur, un homme était en train d'abattre un chêne mort à coups de hache. Il était nu jusqu'à la taille, moulé dans un jean délavé qui descendait bas sur ses hanches minces. Elle ne voyait que son dos large et bronzé, ses bras musclés qui luisaient de sueur. De beaux cheveux châains aux reflets chatoyants, éclaircis par le soleil, bouclaient sur sa nuque.

Il y avait dans ses gestes quelque chose de sûr et d'efficace. Campé sur ses jambes écartées, il semblait agir sans effort, prenant visiblement plaisir à la tâche. Elle resta debout au milieu de l'allée, admirant la dextérité de ses mouvements, sa virilité à l'état brut. La hache fendait l'air et venait se planter au cœur du bois avec une violence implacable. Gwen s'avisa soudain que, depuis des mois, elle n'avait pas vu un homme se livrer à un exercice physique – hormis ceux qui faisaient du jogging dans Central Park. Un petit sourire approbateur aux lèvres, elle continua d'observer le balancement de la hache, le jeu des muscles sous la peau hâlée.

L'outil, l'arbre et l'homme formaient un tout, un ensemble parfait.

L'arbre vacilla en gémissant, hésita une seconde et s'écroula sur le sol avec fracas. Gwen ne put s'empêcher d'applaudir et se sentit aussitôt ridicule.

L'homme se retourna, essuyant de son avant-bras la sueur qui perlait à son front. Elle cligna des yeux, mais ne put distinguer son visage. Un halo lumineux dessinait le contour de son grand corps élancé, de sa chevelure aux boucles épaisses. Il ressemblait à un dieu.

Une sorte de dieu primitif. Elle le vit jeter la hache près du tronc de l'arbre et s'avancer vers elle.

Il se déplaçait avec une souplesse animale, sans hâte et, un bref instant, elle eut l'impression bizarre d'être une proie acculée par un prédateur. Elle attribua cette sensation un peu effrayante au fait qu'elle ne pouvait apercevoir ses traits. C'était en quelque sorte un homme sans visage qui s'approchait d'elle, un symbole mâle, excitant et puissant.

Elle leva la main pour protéger ses yeux du soleil.

— Vous avez fait ça à la perfection ! lui dit-elle en souriant. J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir regardé.

— Non. Tout le monde n'est pas capable d'apprécier un bon travail de bûcheron.

Sa voix ne traînait pas sur les voyelles comme celle des habitants de la Louisiane. Il ne devait pas être de la région. Quand elle put enfin voir son visage, Gwen fut frappée par la force qui s'en dégageait. C'était une physionomie aux traits fermes et bien ciselés, à la découpe nette. L'homme avait manifestement oublié de se raser et une ombre de barbe intensifiait sa masculinité. Ses yeux étaient clairs, d'un bleu tirant sur le gris. Sous d'épais sourcils, ils brillaient d'intelligence. Son regard était calme, d'un calme fascinant, comme un flux d'énergie maîtrisée. Gwen se sentit à la fois intriguée et mal à l'aise. Elle était presque certaine qu'il pouvait lire dans ses pensées. Cependant, elle devinait en lui comme une réserve légèrement hautaine, qu'il fallait se garder de confondre avec de l'indifférence ou de la froideur. Non, songea-t-elle, cet homme est capable d'élans chaleureux.

Mais il doit choisir avec soin ceux qui sont dignes d'en bénéficier.

— J'admirais votre talent, reprit-elle. Je n'ai jamais vu abattre un arbre avec une telle maestria. Il fait pourtant très chaud pour ce genre d'exercice.

— Vous êtes trop habillée, répondit-il en l'examinant de haut en bas.

C'était une simple constatation. Gwen ne décela ni admiration ni insolence dans le regard qui s'attardait sur son chemisier, sa jupe, ses jambes gainées de soie – avant de revenir à son visage. Elle s'efforça de soutenir ce regard sans rougir.

— Je m'habille ainsi pour voyager en avion, pas pour couper du bois, répliqua-t-elle.

Son ton un peu irrité fit naître un sourire sur les lèvres de l'inconnu. Elle se pencha pour saisir une de ses valises, mais il en fit autant au même moment et leurs mains se frôlèrent sur la poignée.

Gwen sursauta et recula vivement comme si ce contact la brûlait. Une expression perplexe traversa ses traits. Qu'est-ce qui me prend ? C'est idiot, se dit-elle, dépassée par sa propre réaction. L'inconnu se contentait d'observer son visage qui, tel un miroir, réfléchissait sa confusion.

— Merci, balbutia-t-elle. Je ne veux pas vous empêcher de retourner à votre travail.

— J'ai tout mon temps.

Il souleva les valises sans effort, elle lui emboîta le pas. Bien qu'elle portât de hauts talons, elle lui arrivait à peine à l'épaule. En levant les yeux, elle voyait des reflets de lumière danser dans ses cheveux.

— Vous êtes là depuis longtemps ? demanda-t-elle comme ils gravissaient les marches de la véranda.

— Quelques mois.

Il ouvrit la porte et, gardant la main sur la poignée, se retourna pour l'examiner avec attention.

— Vous êtes beaucoup plus jolie que sur vos photos, Gwendolyn, déclara-t-il soudain. Plus humaine. Plus vulnérable.

Sur ces mots, il disparut dans la maison, emportant les valises. Gwen resta un instant figée sur place. Cet homme la déconcertait. Il voyait trop de choses, trop vite. Elle se sentait abasourdie et sans défense. Reprenant ses esprits, elle pénétra à son tour dans le hall frais, aux murs blancs. L'inconnu avait disposé ses valises sur le carrelage, au pied de l'escalier. Elle le rejoignit et lui toucha le bras.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Anabelle parle constamment de vous. Vous êtes toute sa fierté.

Il lui souleva le menton et elle le laissa faire, trop surprise pour protester.

— Votre beauté est très différente de la sienne, poursuivit-il. Il y a en votre mère quelque chose de paisible, de reposant. Ce n'est pas du tout votre genre.

Gwen demeurait immobile, fascinée par son regard. Il lui semblait qu'un flux tiède émanait des doigts de cet homme, se communiquait à sa peau. Il la relâcha enfin et ajouta :

— Elle se fait du souci car vous êtes seule à New York.

Gwen fronça les sourcils.

— Etre seule à New York, c'est pratiquement impossible, observa-t-elle avec une moue désabusée. Mais vous m'étonnez. Maman ne m'a jamais dit qu'elle s'inquiétait.

— Bien sûr que non ! Parce que vous seriez inquiète de la savoir inquiète. C'est un cercle vicieux.

Il souriait malicieusement. Elle se sentit de plus en plus troublée. Ce sourire au charme irrésistible lui rappelait quelque chose.

— Vous semblez bien connaître ma mère... commença-t-elle.

Puis l'évidence la frappa comme la foudre et elle affirma, ou plutôt accusa :

— Vous êtes Luke Powers !

Surpris par sa véhémence, il marqua une légère hésitation et inclina la tête comme pour l'étudier sous un nouvel angle.

— En effet. Que se passe-t-il ? Vous avez quelque chose contre mon dernier bouquin ?

— C'est plutôt le prochain qui me gêne ! aboya-t-elle.

— Ah ? fit-il, mi-amusé, mi-curieux.

— Oui. Ce qui me dérange, c'est que vous l'écriviez ici !

— Pourquoi ? Avez-vous une objection morale contre mon travail, Gwendolyn ?

Les yeux de Gwen lancèrent des éclairs.

— Ne venez pas me parler de morale ! Vous ne savez même pas ce que c'est. Et ne m'appellez pas Gwendolyn ! Il n'y a que ma mère qui m'appelle comme ça.

— Dommage. C'est un prénom si romantique.

Mais peut-être avez-vous aussi quelque chose contre le romantisme ?

— Je doute que nous partagions les mêmes conceptions à ce sujet. En tout cas, je ne qualifierai pas de romantique ce qui est en train de se passer entre ma mère et un Casanova de Hollywood qui a douze ans de moins qu'elle !

Toute trace d'humour disparut du visage de Luke.

Il mit lentement ses mains dans ses poches.

— Je vois. Et comment qualifieriez-vous cela ?

— Peu importe ! rétorqua-t-elle. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas l'intention de le tolérer plus longtemps !

— Et naturellement, votre mère n'a pas voix au chapitre, dit-il comme elle se détournait pour s'éloigner.

Elle fit vivement volte-face.

— Ma mère est trop gentille, trop confiante et trop naïve ! s'écria-t-elle. Et je ne permettrai pas qu'elle se donne en spectacle à cause de vous.

— Pour l'instant, ma chère Gwendolyn, c'est vous qui vous donnez en spectacle, observa-t-il calmement. Et je dois dire que ça vaut le coup d'œil.

Avant que Gwen ne trouve quelque chose à lui répondre, on entendit un claquement de hauts talons sur le carrelage. Maîtrisant sa colère, elle s'élança à la rencontre de sa mère et serra dans ses bras une silhouette aux formes rondes et douces, qui sentait le lilas.

— Maman !

— Gwendolyn ! s'exclama Anabelle Lacrosse d'une voix aux accents aussi suaves que son parfum.

Chérie, qu'est-ce que tu fais là ?

Gwen recula pour étudier l'adorable visage de sa mère. Celle-ci avait une peau fraîche et lisse, des yeux ronds d'un bleu limpide, un nez retroussé, une bouche rose et pulpeuse. Quand elle souriait, comme en ce moment, deux fossettes lui creusaient les joues. En face

d'elle, Gwen avait l'impression que leurs rôles étaient inversés, qu'elle avait affaire à une enfant.

— Tu n'as pas reçu ma lettre ? demanda-t-elle en ramenant une boucle blonde derrière l'oreille d'Anabelle.

— Bien sûr. Tu as dit que tu arrivais vendredi.

— Nous sommes vendredi, maman.

— Oui, oui, je sais. J'avais compris vendredi prochain... Oh, et puis quelle importance ? Laisse-moi te regarder.

Elle recula à son tour pour soumettre sa fille à un examen critique. Elle vit une grande jeune femme d'une surprenante beauté, qui fit surgir dans sa mémoire l'image quelque peu brouillée de son défunt mari. Ce dernier était mort en pleine jeunesse, au début de leur union. Veuve depuis plus de vingt ans, Anabelle pensait rarement à lui, si ce n'est lorsque sa fille le lui rappelait soudain, comme aujourd'hui.

— Tu es toute maigrichonne, soupira-t-elle enfin.

Tu ne manges donc pas, là-haut ?

— Cela m'arrive tout de même de temps en temps ! se récria Gwen. Mais toi, maman, tu as l'air en pleine forme. Tu es merveilleuse, comme toujours.

Est-il possible que cette femme approche de la cinquantaine ? se demandait-elle avec une admiration frôlant l'effroi.

Anabelle éclata de son rire jeune et gai, et elle lui tapota la joue.

— C'est à cause du climat ! dit-elle. Ici, nous ne connaissons pas cet affreux brouillard que vous avez là-haut. Ni cette terrible neige.

Gwen ne put s'empêcher de sourire. Pour sa mère, New York serait toujours « là-haut » Anabelle remarqua tout à coup la présence de Luke. Son visage s'illumina.

— Oh, Luke ! Vous connaissez ma Gwendolyn ?

— Oui. Nous sommes déjà de vieux amis, affirma-t-il avec un sourire narquois qui fit à Gwen l'effet d'une gifle.

Celle-ci se contint à grand-peine.

— C'est exact, marmonna-t-elle. Je crois même que nous nous comprenons très bien.

— A la bonne heure ! s'écria Anabelle, ravie. Rien ne saurait me plaire davantage... Chérie, veux-tu aller te rafraîchir tout de suite, ou préfères-tu prendre d'abord une tasse de café ?

— Je boirais volontiers un peu de café, maman.

— Je vais monter vos valises, annonça Luke.

— Merci, mon ami, dit Anabelle avant que Gwen ne puisse intervenir. Mais tâchez d'éviter Mlle Wilkins tant que vous n'aurez pas de chemise sur le dos. La vue de tous ces muscles risque de lui donner des vapeurs. Mlle Wilkins fait partie de mes visiteurs, expliqua-t-elle à Gwen en l'entraînant.

C'est une petite chose timide qui peint des aquarelles...

Au moment de sortir, Gwen jeta malgré elle un regard en arrière. Luke Powers n'avait pas bougé.

Il l'observait toujours : un rayon de soleil dansait dans le désordre de ses cheveux. Elle haussa les épaules d'un air méprisant et se détourna pour suivre sa mère.

La cuisine était exactement telle que Gwen se la rappelait : vaste, ensoleillée, d'une netteté irréprochable. La cuisinière Tillie, une grande femme maigre comme un échalas, au visage d'une laideur touchante, s'affairait devant ses fourneaux.

— Hello ! mademoiselle Gwen, dit-elle sans se retourner. Le café est prêt.

Gwen s'approcha, attirée par le fumet odorant du plat qu'elle était en train de préparer.

— Hello, Tillie. Ça sent bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Du jambalaya cajun.

— Mon plat préféré ! s'écria-t-elle en levant un regard affectueux vers la cuisinière. Je croyais qu'on ne m'attendait que vendredi prochain !

— C'est vrai, admit Tillie avec un reniflement hautain. Mais vous êtes là, non ?

Gwen sourit et lui pinça la joue.

— Et comment va la vie, Tillie ?

La cuisinière rougit de plaisir.

— Comme ci, comme ça, répondit-elle en français.

Puis elle examina brièvement Gwen avant de laisser tomber :

— Vous êtes bien maigrichonne.

Gwen ne se formalisa pas de ce jugement. Tillie ne flattait jamais personne.

— On me l'a déjà dit, Tillie. Tu as un mois pour m'engraisser.

— N'est-ce pas merveilleux ? intervint Anabelle qui était en train de disposer sur la table de la cuisine des tasses et un pot de crème fraîche. Gwen a tout un mois à passer avec nous ! On devrait peut-être en profiter pour organiser une soirée. Comme invités, nous avons déjà nos trois visiteurs du moment : Luke, bien sûr, Mlle Wilkins et M. Stapleton... C'est un artiste, lui aussi, expliqua-t-elle, mais il donne dans la peinture à l'huile. Un jeune homme plein de talent.

Gwen décida de sauter sur l'occasion. Elle prit place en face de sa mère, la regarda verser le café dans les tasses et hasarda :

— On dit que Luke Powers a beaucoup de talent également.

— Il a du génie ! s'écria Anabelle avec enthousiasme. Tu as sûrement dû lire certains de ses livres, voir certains de ses films, non ? C'est époustouflant. Ses personnages sont si vrais, si vivants.

Ses scènes romantiques ont une beauté, une intensité qui vous laisse... sans force.

— Il y avait une femme nue dans un de ses films, marmonna Tillie d'un ton indigné. Nue comme un ver.

Anabelle se mit à rire et lança à sa fille, par-dessus sa tasse, un clin d'œil malicieux.

— Selon Tillie, Luke est responsable à lui seul de la dégradation morale du monde du spectacle, expliqua-t-elle.

— Elle n'avait même pas un éventail pour se cacher, ajouta Tillie.

Gwen se garda de tout commentaire sur la moralité de Luke Powers, qu'elle considérait de toute façon comme inexistante. Elle reprit d'une voix aussi naturelle que possible :

— Il a certainement accompli beaucoup pour un homme de son âge... Une série de best-sellers, plusieurs films populaires. Il n'a que trente-cinq ans.

— Cela montre bien que l'âge ne compte pas, commenta Anabelle d'un ton serein.

Gwen tressaillit.

— Et tout ce succès ne l'a pas changé le moins du monde, poursuivit sa mère, l'œil brillant d'émotion.

C'est l'homme le plus gentil, le plus adorable qui soit. Il est si généreux de son temps, de sa personne.

Je ne saurais te dire à quel point il a changé ma vie.

J'ai l'impression d'être une nouvelle femme.

Gwen s'étrangla violemment avec son café. Tandis que Tillie lui tapait dans le dos, Anabelle s'inquiéta :

— Ça ne va pas, chérie ?

— Ce n'est rien, maman. J'ai avalé de travers.

Elle prit une profonde inspiration pour calmer le tremblement de sa voix. Devant le bleu innocent des yeux de sa mère, elle opta pour une retraite momentanée.

— Il faut que je monte déballer mes affaires.

— Veux-tu que je t'aide ? proposa Anabelle.

— Non, c'est inutile, répondit-elle en lui posant affectueusement la main sur l'épaule pour l'empêcher de se lever. Je ne serai pas longue. Je vais prendre une douche et me changer. Je redescendrai dans une heure.

Dans une heure, espérait-elle, ses pensées seraient peut-être un peu mieux ordonnées... Elle contempla le doux visage de sa mère et se sentit soudain vieillie de cent ans. Elle se pencha pour l'embrasser sur le front.

— Je t'aime, maman, murmura-t-elle avant de s'éloigner.

En traversant le hall, elle décida de réorganiser sa stratégie. De toute évidence, rien de ce qu'elle pourrait dire à sa mère ne découragerait celle-ci.

Par conséquent, il allait être nécessaire de s'attaquer à la cause

même du mal – Luke Powers en personne. Dans l’escalier qui menait à sa chambre, elle chercha une épithète suffisamment désobligeante pour qualifier ce triste individu. Elle n’en trouva aucune qui fût assez vile pour la satisfaire.

Chapitre deux

Un rayon de soleil éclairait le plancher de la chambre de Gwen. Les murs étaient tapissés d'un délicat motif floral. Des rideaux blancs, assortis au couvre-lit, masquaient les portes-fenêtres. Gwen ouvrit celles-ci en grand. Les parfums du jardin d'Anabelle montèrent jusqu'à elle. Au milieu de la pelouse, un cyprès plus vieux que la maison déployait ses branches festonnées de mousse vert-de-gris. La lumière filtrait au travers, dessinant sur l'herbe des ombres chinoises. Des chants d'oiseaux se mêlaient au bourdonnement des abeilles. Au loin, on percevait le mystère du bayou derrière un épais rideau de chênes.

Les rues affairées de New York n'existaient plus.

Elles appartenaient à un autre monde, un univers que Gwen avait voulu connaître pour son agitation, son excitation. Mais c'était ici, dans ce décor, que la vie retrouvait sa véritable saveur. Elle se sentit soudain le cœur plus léger.

Elle emporta un court peignoir blanc dans la salle de bains et passa sous la douche. Maman se laisse encore mener par son idéalisme, se dit-elle en offrant son visage aux gouttelettes chaudes. Elle ne comprend rien aux hommes, c'est certain. Et toi ? lui souffla aussitôt sa conscience. Mal à l'aise, elle pensa un instant à Michael et s'efforça de le chasser de son esprit. Moi ? Oh, je les connais. Je sais très bien ce qu'ils cherchent. Et je ne permettrai pas que maman souffre à cause de ce Luke. Je suppose qu'il a l'habitude d'obtenir tout ce qu'il veut parce qu'il est riche et séduisant. Mais des gens riches et séduisants, j'en côtoie tous les jours. Ils ne me font pas peur.

Ragaillardie et prête pour la bataille, Gwen émergea de la douche. Tout en fredonnant un petit air, elle se frictionna vigoureusement les cheveux à l'aide d'une serviette. Une multitude de bouclettes humides reprirent vie sous ses doigts. Puis elle enfila son peignoir et retourna dans sa chambre. Ce qu'elle y découvrit la fit sursauter : Luke se tenait debout près de la coiffeuse.

— Vous ! s'écria-t-elle en resserrant instinctivement sa ceinture.

Que faites-vous dans ma chambre ?

Il se contenta de l'examiner. Le peignoir de bain, s'arrêtant à mi-cuisse, révélait ses longues jambes galbées ; sa simplicité soulignait les courbes subtiles de son corps, sa minceur quasi garçonnière. Il observa ses grands yeux sombres, dénués de tout maquillage, où passaient des reflets chatoyants.

Puis, désignant un vase rempli de roses fraîches qui trônait depuis peu sur la coiffeuse, il dit enfin :

— Anabelle vous envoie ceci. Elle a pensé que cela vous ferait plaisir.

— Vous auriez pu frapper ! observa-t-elle sèchement.

— C'est ce que j'ai fait. Vous ne m'avez pas entendu.

Il franchit la distance qui les séparait et, à l'étonnement de Gwen, posa le doigt sur sa joue.

— Vous avez une peau incroyable, murmura-t-il.

Le même velouté qu'une fleur après la pluie.

— Ça suffit ! dit-elle en le repoussant violemment.

Ne me touchez pas !

— Je touche toujours ce que j'admire, avoua-t-il sans paraître s'émouvoir de sa réaction.

— Je ne veux pas que vous m'admiriez !

— Je n'ai pas dit que je vous admirais, Gwen. J'ai dit que j'admirais votre peau.

— Laissez ma peau tranquille ! s'écria-t-elle, furieuse. Et laissez ma mère tranquille, par la même occasion.

Luke, qui venait de soulever un flacon de parfum pour le regarder de plus près, haussa les sourcils.

— Votre mère ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Gwen lui arracha le flacon des mains et le reposa sur la coiffeuse.

— Vous le savez très bien ! Ses lettres sont suffisamment explicites. Elle ne parle que de vous depuis des mois. Vous l'emmenez au théâtre, vous faites du shopping avec elle, vous réparez la voiture, taillez les pêcheurs du verger, que sais-je... Vous avez donné une nouvelle signification à son existence, paraît-il.

Il y eut un silence. Le regard direct de Luke Powers la rendait nerveuse. Elle s'agita, saisit un peigne, le remit en place.

— Et naturellement, vous en avez conclu qu'Anabelle et moi avions une liaison, dit-il.

— Evidemment. Vous allez le nier, je suppose ?

L'attitude de cet homme la déconcertait. Pourquoi souriait-il ? Elle nota au passage qu'il avait une belle bouche ; cela ne fit qu'accroître son irritation.

Luke se mit à déambuler à travers la pièce. Il s'arrêta devant la fenêtre ouverte, admirant la vue, avant de parler à mi-voix :

— Non, je ne crois pas que je prendrai la peine de me disculper. Je vous dirai seulement que cela ne vous regarde pas.

— Que... que cela ne me regarde pas ? répéta Gwen en s'étrangeant. Mais c'est ma mère !

— Il s'agit aussi d'une personne, déclara-t-il en faisant volte-face pour l'observer avec curiosité. Un individu à part entière. Vous y avez déjà songé ?

— Je...

— Jamais, sans doute, l'interrompit-il. Il serait grand temps. Est-ce que vous demandez son approbation à Anabelle chaque fois que vous sortez avec votre petit ami ?

Gwen devint écarlate.

— C'est tout à fait différent ! fulmina-t-elle. Et ne venez pas m'expliquer qui est ma mère. Je n'ai pas besoin de vous pour le savoir. Vous pouvez séduire toutes les actrices et toutes les femmes du monde que vous voulez, mais...

— Merci ! coupa tranquillement Luke. Heureux d'avoir votre bénédiction !

— ... je ne veux pas vous voir afficher une liaison avec ma mère, acheva Gwen entre ses dents. Vous devriez avoir honte ! Séduire une femme qui a douze ans de plus que vous !

— Bien sûr, ce serait acceptable si j'avais douze ans de plus qu'elle, rétorqua-t-il.

— Je n'ai pas dit ça ! Je...

— Vous me surprenez, Gwen. Vous paraissez trop intelligente pour entretenir de telles notions.

— Mais je... Oh, assez ! Vous me rendez folle !

Ne trouvant plus ses mots, elle trépigna sur place et fit la moue. Le regard de Luke s'attacha sur sa lèvre boudeuse.

— Voilà une expression très provocante, observa-t-il. Je l'ai déjà remarquée tout à l'heure. Elle n'a cessé de m'intriguer depuis.

Il la prit soudain dans ses bras et, sans se soucier de son cri de surprise, poursuivit en souriant :

— Je vous ai dit que je touchais toujours ce que j'admirais.

Gwen tenta de se dégager mais se retrouva écrasée contre lui. Il se pencha, effleura sa joue de ses lèvres. La douceur du geste la troubla. Désarmée, elle resta immobile, tandis qu'il continuait de promener sa bouche sur son visage. A travers la mince barrière du peignoir, elle sentait la dureté masculine de son corps, les muscles de sa poitrine. Une vague de chaleur la submergea, irrésistible. Luke lui parcourait la peau de baisers légers ; son menton mal rasé la meurtrissait au passage et cette caresse rude accélérât les battements de son cœur. Elle gémit, ses mains s'élevèrent malgré elle, se glissèrent dans ses cheveux pour le retenir. Leurs bouches se joignirent enfin.

Perdue dans un délire de sensations toutes neuves, Gwen se haussa sur la pointe des pieds pour répondre à ce baiser avec ferveur. La brise fraîche qui agitait les rideaux des portes-fenêtres n'apaisait en rien le feu qui la brûlait. Les mains de Luke lui caressèrent le dos, descendirent étreindre ses hanches. Puis il la repoussa doucement.

Elle leva vers lui un regard brumeux. Jamais un baiser ne l'avait émue de la sorte, jamais elle n'avait éprouvé ce plaisir, ce besoin qui dépassait son entendement.

— Je savais bien que votre moue tiendrait ses promesses, dit-il. Elle est aussi délicieuse au goût qu'agréable à regarder.

Brusquement, Gwen se rappela qui elle était, où elle était. La passion s'éteignit, cédant la place à la colère.

— Oh ! s'écria-t-elle en lui martelant la poitrine de ses poings fermés – sans succès. Comment avez-vous pu ?

— Ce n'était pas bien difficile.

— Vous êtes méprisable !

— Pourquoi ? demanda-t-il en souriant. Parce que je suis parvenu à vous faire oublier qui vous étiez pendant une minute ? Vous avez réussi la même chose en ce qui me concerne. Cela vous rend-il méprisable ?

— Je n'ai pas... C'est vous qui... J'ai seulement...

Elle s'arrêta, sa gorge n'émettant qu'un gargouillis indistinct.

— Vous devriez essayer d'être plus claire, recommanda Luke.

— Fichez-moi la paix ! Tout ce que je demande, c'est que vous sortiez d'ici !

— Mais certainement, dit-il en lui donnant une petite tape amicale sur les cheveux. Vous savez, vous finirez peut-être par avoir tout le charme de votre mère, un jour...

Gwen devint pâle de fureur.

— Taisez-vous ! Vous me dégoûtez.

— Gwendolyn, je ne parle pas de charme physique ! s'écria Luke en riant. Le vôtre est plutôt exceptionnel, d'ailleurs.

Il reprit son sérieux et ajouta en hochant la tête :

— Anabelle est la seule personne de ma connaissance qui recherche le bien dans chacun de nous.

Et qui finit par le trouver. Vous devriez prendre le temps de la découvrir pendant que vous êtes ici.

Vous aurez sans doute des surprises.

— Je n'ai pas besoin de vous pour savoir qui est ma mère, répliqua-t-elle d'un ton glacial. Il me semble vous l'avoir déjà dit.

Luke haussa les épaules.

— Alors, je vais peut-être me donner la peine de vous révéler qui vous êtes vous-même. A tout à l'heure... Nous nous reverrons pour le dîner.

Il referma la porte sans lui laisser le temps de riposter.

Un parfum de rose imprégnait le salon. La pièce était meublée selon le goût raffiné et typiquement féminin d'Anabelle : chaises d'époque et coussinets de taffetas ; lampes de porcelaine d'une fragilité inquiétante ; tapis aux tons subtilement fanés. On percevait la présence de la maîtresse des lieux même quand elle ne s'y trouvait pas.

Tout en prêtant l'oreille au babillage de sa mère, Gwen écarta un rideau rose pâle et regarda le soleil se coucher. Le ciel se teintait de lueurs orangées. Ce spectacle flamboyant convenait davantage à son humeur que le confort douillet de sa chambre. Les sensations qu'elle avait éprouvées dans les bras d'un inconnu, quelques heures auparavant, la hantaient encore.

Cela ne veut rien dire, se répétait-elle pour la centième fois. J'étais fatiguée, désemparée. Ce que j'ai ressenti est dû en partie à mon imagination. La nervosité me fait tout exagérer. Mais le goût des lèvres de Luke Powers s'attardait sur les siennes, tenace.

— Tu n'as pas eu trop de mal à obtenir ton mois de congé ? interrogea Anabelle en fouillant dans son nécessaire à broder.

— Non, maman. Je n'avais pas pris de vraies vacances depuis deux ans.

— Tu travailles trop, chérie.

La robe bleu azur que portait Gwen lui allait à merveille. Les lueurs du couchant mettaient des reflets pourpres dans la masse soyeuse de ses cheveux. En regardant sa silhouette mince et élancée, Anabelle sentit son cœur se serrer. Sa petite fille avait déjà vingt-trois ans. Comment était-ce possible ? Elle se remit à trier ses écheveaux de fil et reprit :

— Tu as toujours voulu trop en faire. C'est un trait que tu as hérité de ton père, je suppose. Sais-tu que sa mère a eu des jumeaux deux fois de suite ? Elle en faisait trop, elle aussi.

Gwen se mit à rire et appuya son front contre la vitre.

— Oh, maman, je t'adore.

— Moi aussi, je t'adore, chérie, répondit distraitement Anabelle en examinant deux nuances de vert pâle. Tu ne m'as pas encore parlé de ce jeune homme avec lequel tu sortais. Cet avocat, tu sais.

Michael, si je ne me trompe ?

— Tu ne te trompes pas.

Le crépuscule commençait à poindre. Le ciel perdait peu à peu ses couleurs, devenait d'un bleu-gris uniforme. Pour Gwen, c'était l'instant le plus enchanteur et le plus éphémère de la journée. Le chant des cigales la tira de sa rêverie.

— Je ne sors plus avec Michael, maman. C'est fini.

Anabelle leva des yeux inquiets.

— Mon Dieu ! Vous avez eu un désaccord ?

— Toute une série ! J'ai bien peur de n'être pas la femme qui convient à un homme de loi dans le vent, expliqua Gwen en s'adressant une petite grimace dans la vitre. Je crois que je suis trop attachée à des valeurs périmées.

— J'espère que vous êtes restés bons amis, au moins ?

Se rappelant sa scène de rupture, Gwen ferma les yeux et fit entendre un rire ironique.

— Bien sûr. Je suis persuadée que nous continuerons d'échanger nos vœux à Noël pendant des années.

— Tant mieux, murmura Anabelle, soulagée. Les vieux amis sont toujours précieux.

Gwen se tourna vers sa mère en souriant. Son sourire s'évanouit aussitôt car elle venait de repérer Luke sur le pas de la porte. Il avait visiblement fait sa toilette et portait une tenue à la fois décontractée et coûteuse : pantalon de toile beige et chemisette de lin écru. Mais en dépit de son aspect soigné, il semblait y avoir peu de différence entre cet homme rasé de près, correctement vêtu, et le bûcheron hirsute que Gwen avait rencontré le matin même.

La transformation n'altérerait en rien l'essence de sa virilité.

— Deux femmes exquises pour moi seul ! s'écria-t-il. J'ai beaucoup de chance !

Anabelle leva vivement la tête, les joues roses de plaisir.

— Luke ! Vous êtes un incorrigible flatteur mais qui s'en plaindrait ? J'aime qu'un homme me fasse des compliments. Pas toi, Gwen ?

— J'adore ça, marmonna Gwen.

Luke pénétra dans la pièce avec aisance et, s'approchant du vieux vaisselier qui avait appartenu à la grand-mère de Gwen, saisit une carafe de cristal.

— Un peu de sherry ? proposa-t-il.

— Avec plaisir, fit Anabelle... Luke m'a offert le plus délicieux des sherry, ajouta-t-elle en se tournant vers Gwen. C'est fou ce qu'il peut me gâter !

Je n'en doute pas ! songea Gwen avec cynisme. La lueur de mépris qui traversa son regard n'échappa guère à Luke. Il lui adressa un sourire épanoui. Sa colère s'en trouva décuplée.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, observa Anabelle, inconsciente de la guerre froide qui se déroulait au-dessus de sa tête. Tillie a préparé un repas spécial en l'honneur de Gwen. Elle l'adore, vous savez. Mais elle ne l'admettrait pour rien au monde. Je suis certaine que Gwen lui a manqué autant qu'à moi pendant ces deux ans.

— Elle regrette surtout de ne plus m'avoir sous la main pour me

houspiller ! déclara l'intéressée en souriant malgré elle. A ses yeux, j'ai encore les mêmes défauts que lorsque j'avais dix ans. Je suis trop maigre et je ne sais pas me conduire comme une vraie dame.

— Chérie, tu auras toujours dix ans pour Tillie, soupira Anabelle. J'ai du reste beaucoup de mal à réaliser moi-même que tu es une femme maintenant.

Gwen accepta le verre de sherry que Luke lui tendait.

— Merci ! lui jeta-t-elle d'une voix qu'elle espérait insultante.

Elle avala une gorgée de liquide et fut presque déçue de constater qu'il était excellent.

— Avez-vous l'intention de me gâter aussi, monsieur Powers ? reprit-elle.

— J'hésite encore, Gwendolyn.

Luke lui saisit la main sans crier gare. Elle tenta de se dégager en silence, les dents serrées, ne voulant pas faire d'esclandre devant Anabelle. Mais il resserra son étreinte. Ses yeux riaient.

— Il faudra que vous le méritiez, acheva-t-il.

Chapitre trois

A table, Gwen fit la connaissance des deux autres

« visiteurs » d'Anabelle. Monica Wilkins était une petite femme pâle, aux cheveux ternes, vêtue sans élégance ni recherche. Elle parlait d'une voix à peine audible, en évitant de regarder ses interlocuteurs dans les yeux. Elle portait toujours des chemises d'homme qui sur elle paraissaient démesurées ; elle devait en posséder une inépuisable réserve. Elle employait ses dons à illustrer des ouvrages de botanique. Gwen remarqua, non sans une touche de pitié, que ses petits yeux d'oiseau observaient souvent Luke à la dérobée avant de se reporter précipitamment ailleurs.

Bradley Stapleton était un grand homme efflanqué, habillé de façon négligée : sweater et pantalon informes, chaussures de basket éculées. La banalité de son visage était compensée par une belle voix grave et mélodieuse. Il semblait avoir pour ses congénères une curiosité insatiable et peignait avec une passion sans bornes pour son art. Il n'aspirait qu'à devenir célèbre.

Gwen apprécia beaucoup le dîner, non seulement à cause de l'excellent jambalaya de Tillie, mais aussi grâce à la conversation des deux artistes. Séparément, se disait-elle, chacun d'eux était sans doute assez ennuyeux ; ensemble, les défauts de l'un rehaussaient les qualités de l'autre.

— Ainsi, vous travaillez pour Style, observa Bradley en se servant une deuxième et généreuse portion de jambalaya. Pourquoi n'êtes-vous pas mannequin ?

Gwen songea à la vie frénétique des modèles obsédés par leur beauté, à leur tempérament nerveux et susceptible. Elle secoua la tête.

— Oh, non. Je ne pourrais jamais. Ma véritable vocation, c'est la diplomatie.

— La diplomatie ? répéta Bradley, intrigué.

— Exactement. Mon rôle consiste surtout à apaiser, cajoler, faire régner l'optimisme, expliqua-t-elle en souriant. Il faut bien que

quelqu'un empêche les mannequins de s'entre-déchirer à coups de griffes.

Elle était heureuse que sa mère l'ait placée à côté de Luke plutôt qu'en face de lui. Ainsi, elle pouvait éviter de le regarder.

— Gwen a beaucoup de bon sens, intervint Anabelle. J'avoue que cela m'a toujours étonnée. Moi, je suis une véritable tête de linotte.

— Cela vous va très bien, Anabelle, dit Luke avec un sourire affectueux. On ne vous imagine pas autrement.

Anabelle rosit de plaisir et sa fille baissa les yeux sur son verre.

— Il faut que vous posiez pour moi, Gwen, déclara tout à coup Bradley.

— Moi ?

Il lâcha sa fourchette pour l'examiner avec attention.

— Absolument. Le visage est fabuleux, vous ne trouvez pas, Monica... ? Sous un certain éclairage, la chevelure doit prendre des tons à la Titien, poursuivit-il sans attendre de réponse. Mais ce sont surtout les yeux qui attirent. Cet iris large, d'un brun chatoyant... Certes, l'ossature est parfaite, la peau aussi... mais les yeux m'ont tapé dans l'œil, si je puis m'exprimer ainsi. Regardez-moi ces cils, Monica. Superbes, n'est-ce pas ?

— S-superbes, en effet, bégaya Monica Wilkins en piquant du nez dans son assiette.

— Elle les tient de son père, affirma Anabelle.

C'était un très beau garçon. Gwen lui ressemble de façon étonnante. Il avait les mêmes yeux ; c'est d'ailleurs pour cette raison que je suis tombée amoureuse de lui.

— Qu'en dites-vous, Gwen ? insista Bradley. Accepterez-vous de poser pour moi ?

— Peut-être... répondit-elle après une hésitation.

Le repas terminé les artistes se retirèrent dans leurs chambres. Luke prit également congé. Comme Gwen s'étonnait de ce départ, Anabelle l'informa qu'il « travaillait sans répit ». Gwen jugea la situation curieuse. Comment une femme aussi romantique que sa mère pouvait-elle accepter de si bonne grâce que l'homme de sa vie ne passe pas ses soirées auprès d'elle ?

Elle continua d'observer Anabelle tandis que celle-ci brodait de minuscules motifs sur un coussin en bavardant d'un air distrait. Elle se posait des questions. Sa mère ne semblait-elle pas plus vivante, plus heureuse ? Et dans ce cas, ne fallait-il pas en remercier Luke Powers au lieu de lui en vouloir ?

Elle vit Anabelle étouffer délicatement un bâillement et fut envahie par une bouffée de tendresse.

Non, se dit-elle. Elle a besoin de moi. Je dois la protéger. Et je vais m'y employer.

Une fois dans sa chambre, Gwen s'aperçut qu'elle n'avait pas envie de dormir. Elle ouvrit un livre mais les mots ne retenaient pas son attention. Il se faisait tard. Ni son esprit ni son corps ne trouvaient le repos. Une brise soufflait doucement à travers les fenêtres, soulevant les rideaux. Attirée par l'invitation de ce vent léger, elle se leva, enfila un déshabillé et sortit se promener dans le jardin.

La nuit de juillet était tiède, la lune pleine. Le 33 parfum des glycines et des roses embaumait l'air.

On entendait le chant des grillons et, de temps à autre, l'étrange cri d'une chouette. Divers bruissements au sein du feuillage trahissaient l'agitation de tout un petit peuple nocturne. Des lucioles dansaient çà et là.

Dans ce décor, Gwen retrouva une sorte de paix qu'elle salua comme une amie d'enfance. Pendant deux ans, elle n'avait songé qu'à sa carrière, s'était efforcée de parvenir à la réussite et à l'indépendance. Elle avait travaillé dur pour les obtenir. Et maintenant, j'ai tout ce que je voulais, songea-t-elle en cueillant un bouton de rose corail dont elle huma le parfum délicat. Alors, pourquoi ne suis-je pas heureuse ? Ou plutôt, pourquoi ne le suis-je pas totalement ? J'ai l'impression qu'il me manque quelque chose, que je suis incomplète, d'une certaine façon... Elle poussa un soupir et leva les yeux vers le ciel étoilé. Le spectacle était d'une beauté sereine, il lui communiqua une exaltation inattendue.

Avec un petit rire silencieux, elle lança la rose en direction des étoiles et la regarda retomber. Elle vit alors une main la rattraper au vol et étouffa un cri de surprise. Luke venait de surgir du néant, à quelques pas. Il se passa la fleur sous le nez.

— Hmmm. Merci, dit-il doucement. Personne ne m'avait jamais jeté de rose.

— Ce n'est pas à vous que je l'ai jetée ! protesta-t-elle en ramenant machinalement les pans de son déshabillé sur sa poitrine.

Luke remarqua ce geste et parut s'en amuser.

— Non ? A qui, alors ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules et préféra changer de sujet :

— Je croyais que vous étiez en train de travailler.

— C'est vrai. Mais ma muse a voulu faire une pause et j'en ai profité pour l'imiter. Les jardins donnent le meilleur d'eux-mêmes, au clair de lune... les femmes aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il sur un ton plus intime tout en s'approchant.

Gwen sentit sa gorge se nouer. Elle lutta pour soutenir calmement son regard au lieu de s'enfuir.

Arrivé près d'elle, il lui glissa la rose dans les cheveux, au-dessus de l'oreille, puis lui souleva le menton.

— Bradley a raison, vous savez, murmura-t-il. Vos yeux sont

extraordinaires.

Elle se dégagea et recula, aussitôt sur la défensive.

— Je préférerais que vous gardiez vos distances, si cela ne vous fait rien, articula-t-elle d'une voix dont elle avait du mal à maîtriser le tremblement.

Il la dévisagea, le sourire aux lèvres.

— Vous êtes un curieux personnage, Gwendolyn.

Je n'arrive pas à vous définir. Votre innocence m'intrigue.

— Je ne comprends pas ce que vous racontez.

Le sourire de Luke s'élargit. Ses pupilles brillaient au clair de lune.

— Votre vernis new-yorkais ne dissimule pas tout.

L'innocence est là, dans vos yeux. Bradley ignore ce qui les rend si ensorcelants, mais moi je le sais. Et je ne lui dirai rien. C'est ce mélange de naïveté et de passion cachée... une passion qui ne demande qu'à s'éveiller.

Ses paroles mirent Gwen mal à l'aise. Il lui semblait en l'écoutant qu'une onde de chaleur se propageait en elle. Soudain, elle eut peur.

— Il ne faut pas me parler comme cela, chuchota-t-elle.

— Pourquoi ? Michael ne s'est donc jamais servi des mots pour vous séduire ? Je ne m'étonne pas qu'il ait échoué.

— Michael ? Comment savez-vous...

Elle s'interrompit brusquement, se rappelant sa conversation avec sa mère, juste avant le dîner.

— Vous écoutiez ! s'écria-t-elle, outragée. Vous n'aviez pas le droit. Ce n'est pas digne d'un gentleman.

— Ridicule, rétorqua calmement Luke. N'importe qui en aurait fait autant.

— Vous aimez donc surprendre les discussions privées ?

— Les gens m'intéressent. Leurs émotions m'intéressent. Je n'ai pas à m'en excuser, Devant un tel aplomb, Gwen hésita entre la colère et l'admiration.

— Vous arrive-t-il quelquefois de vous excuser, monsieur Powers ?

— Pas souvent.

Quel homme impossible ! songea-t-elle ; et elle sourit sans le vouloir.

— Ah, murmura-t-il, voilà le sourire que j'attendais. Je me demande si Bradley saura lui rendre justice. Prenez garde, il va tomber amoureux de vous. Je suis certain que vous lui avez déjà tourné la tête.

— Comme vous avez tourné la tête à Monica ?

— Monica ? Je croyais que je la terrifiais !

— Décidément, les hommes sont aveugles. Et votre fameux don d'observation, alors ?

Comme elle secouait la tête d'un air sceptique, la rose glissa de ses

cheveux et tomba à terre. Tous deux se penchèrent en même temps pour la ramasser. Leurs visages se frôlèrent. Gwen tressaillit, mais avant qu'elle n'ait le temps de s'échapper, il la prit par le bras et l'obligea lentement à se relever. Elle se retrouva soudain contre lui, frissonnante. Luke plongea les yeux dans les siens et ce seul regard l'embrasa tout entière. Il glissa les mains dans l'échancrure du déshabillé pour découvrir ses épaules. Elle se tendit vers lui et lui offrit ses lèvres.

Il écrasa sa bouche avec une telle avidité qu'elle en eut le souffle coupé. Puis elle se laissa submerger par le plaisir et lui rendit son baiser avec une ardeur instinctive. Luke resserra son étreinte, promena ses doigts sur sa peau. Elle se plia sous ses caresses, consentante, s'émerveillant d'effleurer à son tour les muscles de son dos, sa force masculine.

Il lui semblait qu'une drogue lui embrumait le cerveau. Seule une infime trace de raison tentait de reprendre le dessus, de se faire entendre d'elle. Peu à peu, cette faible protestation intérieure s'amplifia, fit surface. Brusquement épouvantée par sa propre conduite, Gwen se débattit, voulut se dégager. Luke la relâcha, un peu interdit.

— Non... Non... balbutia-t-elle en portant les mains à ses joues brûlantes.

Il l'observait sans mot dire. Elle tourna les talons et s'enfuit en courant vers la maison.

Chapitre quatre

Le temps était lourd et brumeux, à l'image des pensées de Gwen. Elle sortit du lit et s'approcha de la fenêtre pour regarder se lever une aube grise et incertaine. Je l'ai embrassé, se répéta-t-elle une fois de plus. Je l'ai embrassé. Comment ai-je pu ? Elle ferma les yeux et gémit. En toute honnêteté, elle refusait de fuir devant l'évidence. Je ne peux pas dire que je n'étais pas sur mes gardes, cette fois. Je savais ce qui allait se passer et, qui plus est, j'en ai éprouvé du plaisir. Comme la première fois.

Elle se mit à marcher de long en large tout en poursuivant ses réflexions. Qu'est-ce qui m'a pris ?

J'ai parcouru des milliers de kilomètres pour débarrasser maman de ce Luke Powers et je finis par l'embrasser dans le jardin au milieu de la nuit. Et par aimer cela, ajouta-t-elle, misérable. Quel genre de fille suis-je donc ? Hier soir, dans ce jardin, je n'ai pas songé à maman une seconde... Eh bien, désormais, j'y penserai, se jura-t-elle.

Sa toilette terminée, elle enfila un short vert olive et une chemisette kaki. En boutonnant celle-ci devant son miroir, elle s'adressa un petit signe de tête plein d'assurance. Finies les promenades au clair de lune ! Car ne devait-elle pas imputer à la lueur pernicieuse de cet astre son égarement passager de la veille ? Préférant ne pas répondre à cette question, elle finit de s'habiller, se brossa énergiquement les cheveux et sortit de la pièce.

Même Tillie n'était pas encore levée. Dans la cuisine déserte, Gwen prépara le café. Elle en savoura une première tasse en observant par la fenêtre l'amoncellement de nuages sombres dans le ciel. Il allait pleuvoir. L'idée n'avait rien de déplaisant. Dans quelques instants, des éclairs zébreraient l'atmosphère, on entendrait gronder le tonnerre. Et la pluie bienfaisante tomberait sur le jardin pour le rafraîchir. Fredonnant un petit air, Gwen ouvrit divers placards et se mit à fouiller dedans. Elle s'activa un bon moment. Sa nuit d'insomnie était oubliée.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Tillie venait de pénétrer dans la cuisine et l'observait, les mains sur les hanches.

— Bonjour, Tillie !

— Qu'est-ce que vous fabriquez dans ma cuisine ? répéta-t-elle, soupçonneuse. Vous avez fait le café ?

Une lueur malicieuse dansa dans les yeux de Gwen.

— Oui, avoua-t-elle. Je crois qu'il n'est pas trop mauvais.

— Vous savez bien que c'est à moi de le préparer.

Je ne laisse ce soin à personne !

— Je sais, Tillie. Ton café m'a beaucoup manqué ces deux dernières années. J'ai beau essayer, le mien n'a jamais la même saveur.

Elle en servit une tasse et la tendit à la cuisinière.

— Tiens, goûte-le. Tu me diras ce qui ne va pas.

Tillie accepta la tasse de mauvaise grâce, avala une gorgée de café et bougonna :

— Il n'est pas assez corsé et votre eau a bouilli trop longtemps... Pourquoi faut-il que vous ayez toujours les cheveux dans les yeux ? ajouta-t-elle en dégageant les boucles qui tombaient sur le front de Gwen. Vous voulez porter des lunettes ?

Derrière cette question cent fois répétée, derrière la sécheresse du geste et du ton se cachait la tendresse. Gwen sourit.

— Non, Tillie, répondit-elle humblement.

Elle se détourna pour disposer tasses et soucoupes sur un plateau et annonça :

— Je vais monter son petit déjeuner à maman.

Elle aimait beaucoup que je lui fasse la surprise, autrefois.

— Vous n'allez pas l'embêter de si bonne heure !

— Oh, il n'est pas si tôt que ça ! s'écria-t-elle avec insouciance. Heu... Je t'ai laissé un peu de désordre, Tillie. Ne t'inquiète pas, je nettoierai en redescendant.

Elle franchit la porte sans laisser à la cuisinière le temps de répondre puis escalada prestement l'escalier avant de longer le couloir. Soutenant le plateau d'une main, elle tenta d'ouvrir la porte de la chambre de sa mère. Elle fut stupéfaite de rencontrer une résistance. Incrédule, elle agita la poignée à plusieurs reprises. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Anabelle ne s'était jamais enfermée à clé dans sa chambre.

— Maman ? cria-t-elle en frappant à la porte.

Maman, tu es réveillée ?

— C'est toi, Gwen ? Une minute, chérie.

La voix d'Anabelle était claire mais distante. De l'autre côté de la cloison, Gwen entendit une série de petits bruits assourdis, des froissements qu'elle ne put identifier.

— Maman ? répéta-t-elle. Est-ce que tout va bien ?

— Oui, oui, chérie. J'arrive.

Les bruits cessèrent et Anabelle ouvrit. Elle souriait. Elle avait les cheveux défaits, portait encore chemise de nuit et robe de chambre, mais son regard était parfaitement alerte.

— Bonjour, Gwen. Que m'apportes-tu là ?

Gwen baissa les yeux sur son plateau. Elle l'avait oublié.

— Oh... Du chocolat et des beignets. Je sais que tu les adores. Dis-moi, maman, qu'est-ce que tu... ?

— Comme c'est gentil ! interrompit Anabelle en l'attirant dans la chambre. Tu as préparé ça toute seule ? Quelle merveille ! Viens, nous allons nous installer sur le balcon. Mais, tu as bien dormi, j'espère ?

Gwen éluda la question.

— Je me suis réveillée de bonne heure et j'ai décidé de vérifier si je n'avais pas oublié la recette des beignets... Maman, tu n'as jamais fermé ta porte à clé, il me semble.

— Vraiment ? s'étonna Anabelle en prenant place sur une chaise blanche. Alors, ce doit être une nouvelle habitude. Mon Dieu, on dirait qu'il va pleuvoir ! Cela fera plaisir à mes roses.

Cette histoire de porte verrouillée laissait Gwen légèrement perplexe. Mais elle lui démontrait, si besoin en était, que sa mère avait droit à son intimité comme tout « individu à part entière », selon l'expression de Luke. Elle résolut de ne plus l'oublier. Posant le plateau sur une table ronde, elle se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Tu m'as beaucoup manqué, maman. Je ne sais pas si je te l'ai dit.

Anabelle lui caressa la main en souriant.

— Gwendolyn, c'est si agréable de t'avoir à la maison. Tu as toujours été une telle source de joie pour moi.

— Même quand je laissais des traces de boue sur tes précieux tapis ? Ou lorsque j'enfermais des grenouilles dans le salon ?

— Chérie, soupira sa mère, il y a des choses qu'il vaut mieux oublier. Je n'ai jamais compris comment j'avais pu donner naissance à un tel ouragan.

Cependant, même quand je désespérais de ton éducation, je ne pouvais m'empêcher d'admirer ta liberté d'esprit. Tu avais peut-être la bougeotte, ajouta-t-elle en goûtant son chocolat, mais tu n'étais ni sournoise, ni malhonnête. Quand tu faisais les quatre cents coups, ce n'était jamais par méchanceté. Et tu avouais tes fautes sans hésitation.

Gwen se mit à rire.

— Pauvre maman ! J'ai dû t'en faire voir de toutes les couleurs.

— Sans doute, concéda aimablement Anabelle.

Mais c'est fini, tout ça. Tu es une grande fille sérieuse, maintenant.

J'ai même du mal à l'accepter.

Est-ce que tu aimes ton travail ?

Sur le point d'acquiescer automatiquement, Gwen marqua une brève hésitation.

— C'est curieux, dit-elle. Je n'en suis pas certaine.

Mais j'en ai besoin. Pas seulement pour l'argent. J'ai besoin des responsabilités qu'il m'impose. J'ai besoin d'aller de l'avant.

— Oui, tu as toujours été ainsi... Mon Dieu, ces beignets m'ont l'air succulents !

— Ils le sont, affirma sa fille en s'accoudant à la table, le menton entre les mains. J'ai pris la précaution d'en goûter un avant de te les apporter.

— Tu vois, j'ai raison de dire que tu as beaucoup de bon sens.

Anabelle mordit dans un beignet à la forme étrange et proclama :

— Délicieux ! Tillie ne les fait pas mieux que toi.

Mais il vaudrait mieux que cette opinion reste entre nous...

Gwen regarda sa mère se verser une deuxième tasse de chocolat et l'écoula bavarder gaiement pendant quelques minutes.

— Maman, hasarda-t-elle au bout d'un moment, combien de temps Luke Powers a-t-il l'intention de rester ici ?

Anabelle haussa ses sourcils finement arqués.

— Combien de temps ? répéta-t-elle, surprise. Ma foi, je l'ignore. Cela dépend sans doute de l'évolution de son livre. Tout ce que je sais, c'est qu'il tient à terminer ici le premier jet avant de retourner en Californie.

— Je suppose qu'il n'aura pas de raison de revenir après cela ?

— Au contraire ! affirma Anabelle. Il aime beaucoup la région. Tu ne peux pas savoir à quel point sa présence ici compte pour moi...

Voyant le regard de sa mère devenir rêveur, la jeune fille éprouva une petite pointe d'appréhension.

— Il m'a tant donné... poursuivit Anabelle. J'aimerais que tu passes un peu plus de temps en sa compagnie », que tu apprennes à le connaître...

Gwen se mordit la lèvre et fulmina en silence. Cet homme est un monstre, songea-t-elle en observant le petit sourire secret d'Anabelle. Comment a-t-il pu faire ça à ma mère ? Le cœur serré, elle se vit contrainte d'ajouter : Et comment a-t-il pu me faire ça, à moi ? Car en dépit de ses efforts, elle ne parvenait pas à oublier son baiser, le goût de ses lèvres. Ce souvenir la troublait, excitant et têtue. Elle secoua vivement la tête pour s'éclaircir les idées.

Luke Powers n'était un danger que tant qu'il demeurait en Louisiane. Il fallait le renvoyer en Californie et le décourager de revenir.

— Gwen, tu m'écoutes ?

— Hein ? Oh, pardon, maman.

Chassant de son esprit l'image confuse de Luke, elle rencontra le regard étonné de sa mère.

— J'étais en train de te dire qu'une tarte aux myrtilles serait bienvenue pour le dessert de ce soir. Luke adore ça. Tu pourrais peut-être aller cueillir les fruits pour Tillie, si cela ne t'ennuie pas.

Gwen caressa un moment le projet de saupoudrer un peu d'arsenic sur la part de tarte destinée à

Luke mais elle rejeta cette idée.

— Bien sûr, maman, murmura-t-elle. J'en serais ravie.

L'atmosphère était dense et humide lorsque Gwen, armée d'un grand panier d'osier, partit à la cueillette des myrtilles. Elle avait consulté le ciel menaçant et décidé de braver le risque de pluie.

Cette petite promenade venait à point nommé. Elle allait lui permettre de réfléchir, de concevoir un plan pour expédier Luke Powers le plus loin possible.

Balançant son panier, elle traversa la pelouse nette et pénétra sous le rideau d'arbres qui séparait la maison du bayou. Elle se retrouva aussitôt plongée dans un univers différent, un monde primitif et secret qui avait été le refuge de son enfance, son île personnelle. Bien qu'elle le connût dans ses moindres recoins, elle en admira de nouveau la beauté.

Une nappe de brume traînait sur le cours d'eau sinueux qui allait se perdre parmi les broussailles.

Les joncs des marais dressaient leurs quenouilles brunes vers un soleil caché. Le long du sentier herbeux, les arbres enchevêtraient leurs branches garnies de mousse. Le silence n'était brisé que par le chant des oiseaux et, de temps à autre, le bond d'une grenouille hors de l'eau. Tout semblait tranquille ; mais Gwen savait que sous cette sérénité apparente se dissimulait le fourmillement de la vie, une vie sauvage et pleine de violence qui l'avait toujours fascinée.

À la recherche de myrtilles mûres, elle s'aventura le long de la berge d'un pas assuré. La simplicité de sa tâche avait quelque chose d'apaisant. Les années s'effacèrent, elle redevint l'adolescente dont l'ambition la plus têtue avait été de s'expatrier vers la grande ville. Comme elle avait rêvé des excitations de la vie citadine ! Aujourd'hui, grâce à sa détermination et son esprit d'aventure, son objectif était atteint : elle avait un travail intéressant, des relations attachantes. Mais ce séjour à New York ne la laissait pas entièrement satisfaite.

J'ai peut-être travaillé trop durement, songea-t-elle en appréciant une myrtille savoureuse. Et puis il y a eu Michael. Même si c'est moi qui ai décidé de rompre, je subis sans doute le contrecoup de notre séparation. Poussant un soupir, elle cueillit une poignée de myrtilles et les mangea l'une après l'autre. Je n'aimais pas assez Michael.

Autrement, j'aurais souhaité qu'il me fasse l'amour. Il a prétendu que j'étais froide et insensible, que je ne possédais pas la moindre sensualité, mais c'est faux.

En face de Luke... Cette pensée la figea sur place et ses joues se colorèrent. Elle tenta de se rassurer : ce qu'elle avait éprouvé dans les bras de Luke n'était qu'un accident, un phénomène chimique qui n'avait rien de commun avec les sentiments. En somme, c'était presque intéressant du point de vue scientifique.

Elle envisagea la possibilité de séduire l'écrivain.

Elle pouvait flirter avec lui, le taquiner, l'exciter au point de lui faire perdre la tête – et l'envoyer promener dès qu'Anabelle aurait échappé au danger. Ce ne serait peut-être pas trop difficile. Elle avait vu de nombreux mannequins manipuler les hommes comme des pantins...

— Qu'est-ce que vous complotez ? A votre petit air rusé, on vous croirait engagée par le F.B.I. !

Elle sursauta et se retourna. Luke était confortablement adossé au tronc épais d'un cyprès. Il portait un jean délavé et une chemise usée. Ses yeux, qui devaient se colorer au gré du ciel, étaient à présent plus gris que bleus. Le cœur de Gwen bondit dans sa poitrine.

— Faut-il que vous me surpreniez partout sans crier gare ? aboya-t-elle, irritée par le trouble physique immédiat qu'elle ressentait en sa présence.

Vous avez la fâcheuse habitude de surgir là où on ne vous attend pas !

— Savez-vous que vous prenez l'accent du Sud quand vous êtes en colère ? répliqua Luke sans s'émouvoir.

Elle se maîtrisa tant bien que mal.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Vous aider à cueillir les myrtilles. Et surtout, vous empêcher d'en manger les trois quarts. J'ai reçu des ordres.

Elle faillit riposter qu'elle n'avait pas besoin de son aide, mais se rappela tout à coup sa résolution de le séduire. Elle modifia son expression et lui adressa un sourire enjôleur.

— Vous êtes gentil.

Luke haussa les sourcils, un peu étonné.

— Je suis très gentil, en effet. Vous ne le saviez pas ?

— Vous oubliez que je ne vous connais pas bien, dit-elle en lui tendant le panier. Enfin, pas encore...

Il se redressa lentement et saisit le panier sans la quitter des yeux. Gwen soutint son regard, le cœur battant.

— Comment va votre livre ? balbutia-t-elle.

— Pas mal, merci.

— Je suis sûre que le sujet doit être fascinant !

Elle se détourna hâtivement et reprit sa cueillette. Luke l'imita. Au bout d'un moment, elle lui coula un regard indirect et battit des cils d'une façon qu'elle espérait provocante à souhait.

— Ne m'en veuillez pas mais je suis une de vos lectrices assidues. Je possède tous vos livres.

Cette partie du plan ne présentait aucune difficulté car elle disait la vérité.

— Je ne vois pas pourquoi je vous en voudrais d'apprécier mon travail.

Gwen s'enhardit. Elle posa une main sur celle de Luke qui tenait l'anse du panier. Mais la lueur qui traversa alors le regard de l'écrivain suffit à lui ôter toute audace. Maudissant sa lâcheté, elle accapara le panier et y jeta une poignée de myrtilles. Un instant plus tard, Luke demanda :

— Que pensez-vous de New York ?

— New York ?

Elle rassembla ses esprits, bien décidée à poursuivre son plan.

— Oh, c'est une ville excitante... répondit-elle. Et tellement sensuelle, vous ne trouvez pas ?

Avec son sourire le plus aguichant, elle lui glissa une myrtille dans la bouche. L'idée venait de surgir dans son esprit et elle s'en félicita ; elle regrettait seulement de n'avoir pas pensé à répéter le geste devant un miroir.

Luke accepta son offre ; elle sentit sa langue lui frôler le bout des doigts et réprima un frisson. Il lui fallut toute sa volonté pour s'arracher à ce contact.

Elle se détourna en rougissant et se pencha à nouveau sur les fourrés, feignant d'être captivée par sa tâche.

Il s'approcha d'elle et lui posa doucement la main sur la nuque. Elle réussit à ne pas sauter en l'air et s'humecta les lèvres pour articuler :

— Il paraît que vous vivez en Californie une bonne partie de l'année...

— En effet. Je possède une maison sur la plage, près de Carmel... Quels beaux cheveux vous avez, murmura-t-il en y mêlant ses doigts.

Il s'inclina pour effleurer son cou du bout des lèvres. Gwen émit un son étranglé et s'écarta d'un pas.

— Je n'ai jamais vu le Pacifique... balbutia-t-elle.

Sauf dans les films, bien sûr. Le bord de l'océan doit être un endroit rêvé pour écrire.

— Entre autres choses, oui.

Debout derrière elle, il la prit par la taille et lui mordilla le lobe de l'oreille. Gwen sentit ses genoux se dérober sous elle. Puis elle se raidit et s'écarta une fois de plus de quelques précieux centimètres.

L'idée de jouer les séductrices l'enchantait moins tout à coup. Elle

décida d'abandonner.

— Bon, annonça-t-elle, le panier est presque plein.

Je crois que nous en avons assez.

Comme elle se retournait, sa poitrine heurta celle de Luke. Elle battit en retraite et bégaya :

— T-Tillie n-ne fera pas plus de deux tartes, de toute façon...

— Tant mieux, répondit Luke en faisant un pas vers elle. Nous n'avons plus besoin de perdre notre temps à cueillir ces satanées myrtilles.

L'insinuation était claire. Elle ouvrit de grands yeux terrifiés.

— N-Non, mais... heu, il faut que je les lui apporte.

Elle m'attend.

Il avançait toujours, inexorablement. Oubliant toute dignité, Gwen décida de s'enfuir à toutes jambes. Elle recula, recula encore et, juste au moment où elle s'apprêtait à prendre son élan, son pied rencontra le vide. Elle poussa un cri et tenta désespérément de se raccrocher à Luke. Il lui arracha le panier des mains et la regarda tomber dans la rivière.

— J'ai sauvé les myrtilles ! s'exclama-t-il alors qu'elle refaisait surface, toussant et crachotant. Est-ce que l'eau est bonne ?

— Oh !

Elle battit l'eau de ses poings et se remit maladroitement debout. Ses cheveux lui dégouлинаient sur le visage. Elle les ramena en arrière, furieuse.

— Vous l'avez fait exprès !

— Quoi donc ? questionna Luke avec innocence, tout en observant d'un œil approbateur les courbes de son corps soulignées par ses vêtements trempés.

— Vous m'avez jetée à l'eau !

— Pardon ? Ma chère Gwendolyn, je ne vous ai même pas touchée !

— Vous savez très bien ce que je veux dire !

Décidément, j'avais raison. Vous n'êtes pas un gentleman.

Il rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore.

— Oh, mam'zelle Gwendolyn ! Vous êtes dure avec moi ! s'écria-t-il d'une voix traînante, en imitant l'accent du Sud.

— Vous pourriez au moins m'aider à sortir de là, dit-elle avec un reniflement de mépris.

— Tout de suite.

Il s'inclina galamment, posa le panier à terre et s'approcha du rivage pour lui tendre la main. Elle s'y accrocha et commença à remonter la pente. Ses chaussures mouillées glissaient. Afin de l'aider à retrouver son équilibre, Luke lui donna son autre main à saisir. Au moment de mettre le pied sur la terre ferme, Gwen se jeta en arrière

de tout son poids, les catapultant tous les deux dans l'eau. Cette fois, elle refit surface suffoquée par un éclat de rire.

Elle vit Luke émerger – trempé à son tour – et écarter ses cheveux mouillés pour la regarder en silence. Son rire redoubla.

— Est-ce que l'eau est bonne ? s'enquit-elle entre deux hoquets.

Elle se couvrit la bouche des deux mains pour tenter de maîtriser son hilarité. Luke éclata à son tour d'un rire bref puis elle vit son expression s'altérer ; il fit un pas vers elle. Elle préféra effectuer une retraite stratégique mais l'eau gênait ses mouvements. Elle trébucha à deux reprises. Comme elle atteignait enfin la berge, y prenait solidement appui, la main de Luke emprisonna sa cheville. Il se hissa dans l'herbe et la fit basculer sous lui, la clouant sur le dos.

Gwen était hors d'haleine. Les cheveux ruisselants de Luke lui mouillaient le visage, chatouillant sa peau. Elle secoua vainement la tête.

— J'aurais dû m'en douter, marmonna-t-il. Je me suis laissé prendre... Vous avez un visage si innocent...

— Pas vous ! rétorqua-t-elle en riant de plus belle.

Votre physionomie n'est pas du tout innocente.

— Merci !

Brusquement, le ciel parut se fendre et la pluie se mit à tomber, tiède et crépitante.

— Oh ! s'écria Gwen en essayant de repousser Luke. Il pleut !

— C'est vrai, observa-t-il sans se soucier de ses mouvements fébriles. Nous allons être tout mouillés.

L'absurdité de cette constatation la laissa sans voix. Elle le regarda et fut de nouveau secouée par le rire. C'était un rire jeune et frais, irrésistible. Peu à peu, le visage de Luke devint sérieux. Dans ses yeux apparut un désir si évident, si intense que Gwen cessa un instant de respirer. Elle ouvrit la bouche pour parler mais aucun son n'en sortit.

— Dieu, que vous êtes belle... murmura-t-il.

Il écrasa ses lèvres d'un baiser violent, désespéré.

Elle le lui rendit avec la même avidité, la même urgence. Sous la mince barrière de leurs vêtements mouillés, leurs corps se soudèrent l'un à l'autre. Ils gémirent ensemble, tandis que Luke la caressait passionnément, parcourait de baisers sauvages ses épaules, son cou. Elle perdit bientôt toute raison, se laissa submerger par le plaisir.

Un feu sensuel les dévorait. Aucun d'eux ne sentait la pluie qui continuait de tomber sans relâche, aucun d'eux n'entendait le tonnerre. Les mains de Luke s'égarèrent fiévreusement sur le corps de Gwen. Sa bouche se posa sur la pointe d'un sein, à travers l'étoffe humide de la chemisette.

Gwen se mit à trembler, elle chuchota son nom.

Elle avait envie de lui comme jamais elle n'avait eu envie d'un

homme.

— Luke...

Un éclair illumina le bayou. Luke tressaillit. Il se releva brusquement.

— Votre mère doit s'inquiéter, marmonna-t-il.

Elle ferma les yeux. Une douleur violente venait de lui traverser le cœur. Elle se remit péniblement debout, ignorant la main que son compagnon lui tendait. L'émotion la fit vaciller.

— Gwen... commença-t-il.

— Non. Laissez-moi. J'ai perdu la tête.

Sa voix tremblait. Elle sentit les larmes affluer à ses paupières.

— Vous n'aviez pas le droit ! ajouta-t-elle. Vous n'aviez pas le droit...

— Le droit de quoi ? demanda-t-il en la prenant par les épaules. De commencer à vous faire l'amour, ou d'arrêter ?

— Je voudrais ne vous avoir jamais vu ! Je voudrais que vous ne m'ayez jamais touchée !

— Oh, oui ! Moi aussi, c'est exactement ce que je pense. Mais il est trop tard, n'est-ce pas ?

La colère brillait dans les yeux de Luke.

— Il semble que nous n'apprécions ni l'un ni l'autre ce qui est en train de se passer entre nous.

Peut-être devrions-nous aller jusqu'au bout, pour en finir une bonne fois ?

La pluie tombait avec une violence accrue, crépitant sur la végétation et détrempant la terre. Gwen connut un instant de terreur. Si Luke décidait « d'en finir », comme il le proposait, rien ne pouvait l'en empêcher. Il n'aurait même pas besoin d'user de sa force pour parvenir à ses fins. Elle savait qu'elle succomberait à la première caresse. Mais il s'écarta d'elle.

— Vous feriez mieux de rentrer, dit-il.

Gwen ne se fit pas prier pour suivre ce conseil.

Les joues ruisselantes de larmes, elle s'éloigna en courant parmi les arbres. Elle n'avait qu'une envie : retrouver la chaleur, la sécurité du foyer.

Chapitre cinq

La pluie avait réveillé le jardin. Vingt-quatre heures après, il étincelait encore. Les roses séchaient paresseusement leurs pétales au soleil.

Gwen passait de l'une à l'autre, sélectionnant les plus belles. Depuis la veille, elle évitait Luke Powers. Avec une détermination née du désespoir, elle s'était accrochée à la présence de sa mère, se servant de celle-ci comme d'un bouclier. Tant qu'elle resterait près d'Anabelle, pensait-elle, Luke n'oserait pas approcher. Elle n'allait pas lui fournir une autre occasion de l'humilier et de semer le désarroi dans son esprit.

Le panier qu'elle tenait sous le bras était déjà à moitié rempli de fleurs mais ni leur beauté ni leur parfum ne la touchaient vraiment. Il se passait quelque chose en elle – elle en avait conscience – et ne pouvait cependant pas le définir. Elle se surprenait sans cesse à rêvasser. Ses pensées ne lui appartenaient plus.

Quand elle réfléchissait à sa conduite des deux jours précédents, elle était stupéfaite. Elle avait accompli un long voyage pour protéger sa mère contre Luke Powers ; au lieu de quoi elle s'était jetée dans les bras de ce dernier. Aucun homme, pas même Michael, ne l'avait jamais bouleversée à ce point. Certes, il fallait reconnaître que Luke ne ressemblait à personne. Une sensualité primitive émanait de lui ; et, comme le bayou, on devinait mille mystères dissimulés sous son calme apparent.

Gwen avait toujours envisagé une vie sans complications. Et voilà que sa tranquillité volait en éclats. Elle n'était plus la femme pleine de bon sens qu'elle croyait être. Jusqu'ici, son tempérament lunatique avait été facilement contrôlable. Mais depuis deux jours, les rênes lui échappaient.

— C'est de sa faute, grommela-t-elle à mi-voix en fusillant du regard une pivoine mauve pâle. Il ne devrait pas être ici. Il devrait être en Californie en train de se débattre au milieu d'un tremblement

de terre, ou d'un ouragan. Au lieu de s'immiscer dans ma vie. Au lieu de m'empêcher de passer des vacances sans histoires avec maman...

Elle s'arrêta et se mordit la lèvre, laissant errer ses yeux sur les teintes variées des fleurs du jardin.

En vérité, cet homme l'effrayait. Oui, il lui faisait peur sans qu'elle puisse en comprendre la raison.

La veille, elle avait commencé par trouver amusant de le provoquer. C'était un genre d'exploit, quelque chose d'exaltant comme de se tenir à la proue d'un bateau en pleine tempête. Mais quelle que fût l'audace dont elle s'était crue capable, elle avait pressenti dès le départ qu'elle ne gagnerait pas la partie. Elle se rappela soudain le baiser de Luke, tantôt tendre et léger, tantôt exigeant. Quand elle était entre ses bras, toute raison lui échappait.

Elle n'éprouvait plus que passion et désir. Et la découverte de cette nouvelle facette d'elle-même la troublait profondément.

Elle releva le menton. Le défi brillait dans ses yeux. Elle n'abandonnerait pas. Elle ne le laisserait plus l'intimider, contrôler ses pensées. Luke Powers ne la dominerait pas. Il apprendrait que Gwen Lacrosse pouvait très bien se défendre... et défendre sa mère par la même occasion.

— Ne bougez pas ! s'écria la voix de Bradley Stapleton. Restez comme ça une minute encore.

Elle tourna la tête, intriguée. Bradley était assis au milieu de l'allée, jambes croisées, un carnet à dessin sur les genoux. Il portait un bleu de travail maculé de peinture, des sandales aux pieds, une grande chemise à carreaux ouverte sur sa maigre poitrine et un chapeau de pêcheur en toile cirée.

Son attirail fit sourire Gwen. Elle s'aperçut qu'il était en train de crayonner à toute allure sur son carnet. Un instant plus tard, il se déplia littéralement et vint la rejoindre. Ses yeux riaient.

— Merveilleux ! Je savais que vous seriez un bon sujet, mais à ce point, je n'osais pas l'espérer !

Regardez-moi cet éventail d'expressions, dit-il en feuilletant le carnet devant elle.

L'amusement de Gwen se transforma en stupéfaction. Les croquis étaient d'une justesse exceptionnelle. Mais le talent de l'artiste l'étonnait moins que son modèle – à savoir elle-même. Le papier lui renvoyait l'image d'une grande jeune femme élancée, aux longs cheveux bouclés, au beau visage empreint d'une vulnérabilité insoupçonnée. De page en page, elle se découvrit en train de rêver, de faire la moue, de foudroyer d'un regard noir un ennemi imaginaire... Tous les sentiments qu'elle avait éprouvés au cours de la demi-heure écoulée étaient là, clairement exprimés. Elle leva vers Bradley des yeux troublés.

— C'est incroyable, déclara-t-elle. Bradley, est-ce que je suis aussi... aussi lisible que ça ? Mes pensées, mes sentiments sont-ils aussi évidents ? Suis-je aussi transparente ?

— C'est précisément ce qui fait de vous un bon modèle, expliqua le peintre avec un sourire épanoui. Vous êtes très expressive.

Gwen se passa la main dans les cheveux d'un air inquiet. Elle murmura :

— Mais... J'en suis presque embarrassée. J'ai l'impression d'être nue.

— Vous avez un visage honnête, Gwen. Cependant, n'oubliez pas que la plupart des gens ne voient pas plus loin que la forme du nez ou la couleur des yeux. Ils sont trop préoccupés par leurs propres pensées pour prêter attention à celles des autres... Pour moi, c'est différent. Traduire les états d'âme fait partie de mon art.

— Voilà qui me rassure un peu, dit-elle en feuilletant de nouveau le carnet. Vous avez énormément de talent...

Elle s'arrêta, soudain sans voix. Elle venait de tomber sur un croquis de Luke.

Il s'agissait d'un dessin très simple ; le modèle était assis sur la balustrade de la véranda, souriant et décontracté, les cheveux en désordre. Bradley avait saisi la force et l'intelligence de son visage, en même temps que cette aura de sensualité qui, selon elle, aurait dû avoir toutes les chances d'échapper à un autre homme. Les yeux de Luke retinrent son attention. Elle y reconnut ce mélange de sérénité et de puissance qui l'attirait irrésistiblement. Elle ne pouvait s'en détacher. Elle tressaillit en s'apercevant que Bradley lui parlait.

— J'en suis assez content, commentait-il.

— C'est excellent. Vous devez bien le connaître, murmura-t-elle, inconsciente du soupçon d'envie qui perçait dans sa voix.

Bradley la dévisagea avec curiosité. Puis il hocha la tête.

— Jusqu'à un certain point, corrigea-t-il. C'est un homme complexe. Par bien des côtés, il vous ressemble.

— A moi ? s'écria-t-elle.

— Oui. Vous êtes tous deux capables d'une grande diversité d'émotions. Ce n'est pas donné à tout le monde, vous savez. La seule différence, c'est qu'il contrôle les siennes, alors que les vôtres sont plus librement exprimées. Voulez-vous poser pour moi ?

— Pardon ?

La question prenait Gwen au dépourvu, elle essaya de se concentrer.

— Voulez-vous poser pour moi ? répéta patiemment Bradley. J'ai très envie de vous peindre.

— Oh, oui, bien sûr ! répondit-elle en revenant sur terre. Ce doit être amusant.

— Vous ne serez pas longtemps de cet avis. Venez, nous allons commencer tout de suite. Avant que vous ne changiez d'idée...

Quelques heures plus tard, Gwen lui donnait entièrement raison. Poser pour un artiste exigeant était une tâche épuisante. Bradley avait d'abord esquissé sa silhouette sous une dizaine d'angles différents. Elle s'était assise, levée, penchée, contorsionnée selon ses ordres. Elle avait éprouvé une certaine sympathie pour les mannequins de Style.

Au début, elle avait souri en voyant Bradley fouiller dans sa garde-robe à la recherche d'une tenue idéale pour le portrait qu'il avait en tête.

Finalement, il s'était décidé pour une longue tunique de soie blanche, quasi transparente, et avait exigé qu'elle ne porte aucun sous-vêtement. Ne faisant aucun cas de ses véhémentes protestations, il était resté inflexible. A son propre étonnement, Gwen avait humblement capitulé.

Une fois la séance terminée, elle partit s'allonger sur son lit et s'efforça de détendre ses muscles. Un sourire se joua sur ses lèvres tandis qu'elle évoquait la façon dont Bradley l'avait gentiment bousculée.

Toute la gêne qu'elle éprouvait à l'idée de porter ce vêtement transparent s'était bien vite évanouie lorsqu'elle avait compris qu'à ses yeux elle présentait le même attrait qu'un bel arbre ou une coupe de fruits. Son corps intéressait moins Bradley que la texture et les mouvements de l'étoffe qui l'enveloppait.

Inutile de s'inquiéter, se rassura-t-elle. Elle n'aurait pas à se défendre contre une attaque passionnée, mais plutôt contre l'engourdissement de ses jointures ! Poussant un soupir, elle enfouit sa tête dans l'oreiller.

Elle fit un rêve confus. Elle se promenait à travers le bayou, cueillant des roses et des myrtilles. Dans une clairière, elle aperçut Luke en train d'abattre un arbre au tronc large. Les coups de hache résonnaient comme le tonnerre. L'arbre tomba sans bruit à ses pieds. Luke la regarda, elle éprouva une joie violente et courut se jeter dans ses bras.

Mais, en arrivant près de lui, elle se trouva soudain devant Michael. La hache était devenue un porte-documents. Michael l'examina avec commisération et lui rappela de sa voix précise qu'elle était froide et insensible, qu'elle manquait de sensualité.

Elle tenta de nier en secouant la tête mais elle avait le cou raide, elle ne pouvait bouger, elle s'était transformée en statue de pierre. C'est alors qu'elle entendit Luke l'appeler, de très loin semblait-il. Le rêve s'estompa peu à peu. Elle ouvrit les yeux, étourdie, et plongea dans un regard bleu-gris.

— Luke, murmura-t-elle, je ne suis pas insensible...

— Mais non.

Il lui caressa tendrement la joue, posa la main sur son front.

— Embrassez-moi, supplia-t-elle. Je ne veux pas me transformer en statue de pierre.

— Comme je vous comprends ! fit-il en se penchant vers elle, un sourire amusé aux lèvres.

Elle lui enlaça le cou de ses bras et l'attira contre sa bouche. Leur baiser, d'abord tiède et doux, s'intensifia. Elle entrouvrit avidement les lèvres.

Ses membres reprirent vie, une onde de désir chassa les derniers lambeaux du sommeil. Elle bascula soudain dans la réalité et tenta de repousser Luke en marmonnant quelque chose. Ignorant ses protestations, il s'attarda encore un instant, puis se détacha d'elle ; son visage restait tout proche.

— Ce devait être un sacré rêve, murmura-t-il en frottant doucement son nez contre celui de Gwen.

Les femmes sont irrésistibles, au réveil. Chaudes, réceptives...

Les joues en feu, Gwen réussit à se dresser sur son séant.

— Vous avez du culot ! fulmina-t-elle. Entrer dans ma chambre et me sauter dessus comme ça ! Qu'est-ce que vous cherchez, au juste ?

— Devinez, chuchota-t-il avec un sourire narquois.

Pour toute réponse, elle agrippa son décolleté et devint de plus en plus rouge. Luke secoua la tête.

— Allons, détendez-vous. Je n'en voulais pas à votre vertu. On m'a chargé de vous réveiller car nous allons bientôt dîner... Quant au reste... vous seule en avez pris l'initiative.

Gwen s'étrangla d'indignation.

— V-Vous... J-J'étais endormie et vous en avez profité !

— Exact, admit-il en lui plantant un bref baiser sur la bouche. Et nous avons tous deux beaucoup aimé ça.

Puis il se releva d'un mouvement souple et laissa errer son regard sur les courbes que révélait la tunique légère.

— Le blanc vous va bien, observa-t-il. Mais je vous conseille quand même de passer une tenue plus habillée avant de descendre. A moins que vous n'ayez l'intention de rendre ce pauvre Bradley fou de désir.

Elle sauta du lit, resserra le vêtement autour d'elle.

— Ne vous inquiétez pas pour lui, dit-elle, glaciale.

Il a passé l'après-midi à me dessiner dans cette tenue.

— Quoi ?

Toute trace d'humour disparut du visage de Luke.

Ses mâchoires se durcirent.

— Vous m'avez entendue. Bradley m'a demandé de poser pour lui, j'ai accepté.

— Avec ça sur le dos ? interrogea-t-il en la détaillant de bas en

haut.

— Oui. Et après ?

Elle alla se poster près de la fenêtre et soutint son regard. Inconsciemment, elle avait pris une pose provocante. La soie fluide de la tunique épousait la forme de ses hanches, caressait ses chevilles nues.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? reprit-elle.

— Ne jouez pas à ce petit jeu-là avec moi, Gwen, avertit doucement Luke. Sauf si vous êtes décidée à perdre.

Les yeux de Gwen lancèrent des éclairs.

— Vous êtes un individu insupportable !

— Et vous, une enfant gâtée.

— Je ne suis pas une enfant ! répliqua-t-elle. Je prends mes décisions toute seule. Si j'ai envie de poser pour Bradley Stapleton en armure, ou avec des boucles d'oreilles pour tout vêtement, je ne vous demanderai pas votre avis !

— Pour ce qui est des boucles d'oreilles, il vaudrait mieux réfléchir, articula-t-il d'une voix tendue.

Si jamais vous faisiez cela, je me verrais obligé de casser les doigts de Bradley un par un.

Sa violence contenue redoubla l'irritation de Gwen.

— Ah ! Voilà bien la stupidité des hommes ! Lorsque quelque chose les contrarie, ils veulent tout démolir. Je vous croyais plus intelligent.

Une lueur amusée réapparut dans les yeux de Luke. Il s'approcha d'elle, lui tira affectueusement les cheveux.

— Ah, bon ? Eh bien, vous vous trompiez, c'est dommage.

— Les hommes sont tous pareils ! s'exclama-t-elle, les yeux au ciel.

— Vous parlez d'expérience, naturellement.

Ignorant ce sarcasme, elle poursuivit :

— Vous êtes tous des monstres d'arrogance, de suffisance, de... de...

— D'égoïsme ? suggéra aimablement Luke.

— Oui, ça ira, acquiesça-t-elle.

— A votre service.

Il se laissa tomber sur le rebord du lit sans cesser de l'observer. Dehors, le soleil commençait à décliner dans le ciel, projetant des reflets rouges à travers la chambre.

— Les hommes croient toujours tout savoir ! reprit Gwen. Ils jugent les femmes trop bêtes pour agir sans leur permission. Ils ne savent que leur donner des ordres, encore et toujours ! Et quand ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent d'elles, ils crient, ils bourent, ou pire, ils leur parlent avec une condescendance paternelle...

Elle crispa les poings.

— Oh ! comme je déteste ce ton que vous prenez parfois. Je déteste qu'on me dise que je suis jolie d'un air qui sous-entend que je suis

stupide. Je déteste qu'on me donne des tapes affectueuses sur la tête comme à un petit chien... Et quand vous avez fini d'insulter notre intelligence, vous ne pensez qu'à vous jeter sur nous pour nous tripoter. Et bien sûr, nous devrions vous être reconnaissantes de vos attentions, pauvres petites demeures que nous sommes...

Incapable de se retenir, elle assena un coup de poing sur le montant du lit et conclut d'une voix rageuse :

— Je ne suis pas froide. Je ne suis pas insensible.

Je ne suis pas dénuée de sensualité.

— Bonté divine ! Qui a pu prétendre cela ?

L'intervention de Luke la ramena à la réalité ; elle le regarda en clignant des yeux. Il y eut un silence.

— Votre opinion des hommes provient visiblement d'une seule et même source, dit-il. Ce Michael doit avoir été très convaincant.

Embarrassée, Gwen haussa les épaules et se détourna vers la fenêtre.

— Vous étiez amoureuse de lui ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle automatiquement, mais je croyais l'être. Cela revient au même, j'imagine.

Luke la rejoignit, posa les mains sur ses épaules.

— J'ai l'impression que cette étape de votre vie vous a un peu secouée, murmura-t-il avec une surprenante douceur.

Elle tenta de se dégager, de fuir l'émotion étrange qui s'emparait d'elle.

— Ne me parlez pas si tendrement, je vous en prie.

Quand vous êtes gentil, je n'ai pas la force de lutter contre vous.

— Le voulez-vous vraiment ? interrogea-t-il en l'obligeant à lui faire face.

Ses yeux se posèrent sur les lèvres de Gwen. Elle se mit à trembler.

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Je crois que cela vaut mieux.

Luke lui adressa un sourire enjôleur, juvénile. La pièce était à présent envahie d'ombre ; leurs deux silhouettes se découpaient dans la magie du crépuscule.

— Vous êtes belle... chuchota-t-il en lui caressant les épaules, la naissance du cou.

— Non, c'est faux. Je... Ma bouche est trop grande, mon menton pointu...

— J'avais oublié ! Maintenant que j'y réfléchis, je vous trouve affreusement laide, en effet.

Il l'attira dans ses bras. Elle se détourna juste à temps pour éviter sa bouche qui lui frôla la joue.

— Je vous en prie, ne m'embrassez pas, implora-t-elle. Cela m'embrouille les idées, je ne sais plus ce que je dois faire.

— Au contraire, vous paraissez très bien le savoir, dans ces

moments-là.

Elle retint sa respiration.

— Luke, s'il vous plaît. Quand vous m'embrassez, j'oublie tout. Je ne demande plus qu'une chose, c'est que vous recommenciez.

— Je suis du même avis.

Elle tenta faiblement de le repousser, le supplia du regard.

— Arrêtez. J'ai peur.

Il la dévisagea un instant puis, laissant échapper un long soupir, recula d'un pas, mit ses mains dans ses poches. Son regard était devenu songeur.

— Je me pose une question, dit-il tout à coup. Si nous faisons l'amour, perdriez-vous cet air d'innocence que je trouve si touchant ?

— Nous ne ferons jamais l'amour, balbutia-t-elle.

— Allons, Gwen. Vous êtes bien trop honnête pour émettre une telle affirmation. Et surtout pour y croire.

Luke se dirigea vers la porte.

— Je vais annoncer à Anabelle que vous descendez bientôt.

La porte se referma derrière lui. Gwen resta seule avec ses pensées dans la chambre obscure.

Chapitre six

Assise au milieu du jardin sur une chaise de rotin, Gwen posait pour Bradley depuis plus d'une heure.

Le crayon de l'artiste courait sur le papier. De temps à autre, il levait sur elle ses yeux pénétrants.

La matinée était tiède et ensoleillée. Voyant une libellule foncer sur un rosier en fleur, Gwen tourna la tête pour suivre sa trajectoire.

— Ne faites pas cela ! tonna la voix mélodieuse de Bradley. Je suis en train de dessiner votre visage.

Elle sursauta, l'air coupable, et marmonna quelques mots inintelligibles.

— Maintenant, je comprends pourquoi vous préférez travailler dans les coulisses de Style plutôt que devant un appareil photo ! reprit-il, le crayon en l'air. Vous ne savez pas vous tenir tranquille !

— C'est vrai, reconnut Gwen. J'ai toujours besoin de m'agiter. Mais comment peut-on rester bêtement assise comme ça ? Je ne pensais pas que c'était si difficile.

— Appliquez-vous ! L'atmosphère paisible de ce jardin devrait vous aider. Vous pouvez parler tant que vous voudrez, mais ne bougez pas la tête.

— Je vais essayer.

Elle se tut un moment, subjuguée, écouta le bourdonnement des abeilles autour des buissons d'azalées, derrière elle. Quelque part près de la maison, un oiseau se lança dans un joyeux concert.

Au bout d'un moment, elle osa regarder Bradley à la dérobée. C'était un homme étrange, songeait-elle, avec son grand corps efflanqué et ses yeux incisifs.

N'y tenant plus, elle demanda :

— D'où venez-vous, Bradley ?

— De Boston. Tournez un peu la tête à droite...

Merci, c'est parfait.

— Boston. J'aurais dû m'en douter. Votre voix a des intonations...

raffinées. Qu'est-ce qui vous a décidé à devenir peintre ?

— C'était ma façon de communiquer, expliqua-t-il sans cesser de crayonner. A l'école, j'adorais dessiner mes camarades. Les professeurs étaient obligés de me confisquer carnets et crayons. Et puis vous savez, le métier d'artiste a un certain prestige... Cela impressionne beaucoup de gens.

Gwen sé mit à rire.

— Je ne crois pas à votre dernier prétexte.

— Vous avez peut-être tort, murmura-t-il en modelant la courbe d'une joue. J'adore les compliments.

Elle leva la tête vers le ciel. Bradley ouvrit la bouche pour la réprimander mais s'en abstint aussitôt. Il venait de découvrir un nouvel angle qui lui plaisait, un jeu de lumière inédit dans la chevelure de son modèle. Gwen remarqua que des nuages arrivaient lentement de l'ouest. Un orage s'annonçait-il malgré ce beau soleil ? Il allait probablement éclater au moment où on s'y attendrait le moins.

Elle réprima un frisson et une silhouette attira son regard vers le troisième étage de la maison.

Luke l'observait, penché à la fenêtre de son studio. Depuis combien de temps se tenait-il là, à l'examiner avec attention, sans la moindre gêne ?

Elle soutint un instant son regard. Il ne se troubla pas. Même à distance, elle eut l'impression d'être victime d'une intrusion. Elle se raidit instinctivement.

Comme s'il devinait sa réaction, Luke sourit lentement, avec arrogance, sans la quitter des yeux.

Une sorte de défi brillait dans son regard. Gwen haussa les épaules et se détourna.

Bradley remarqua une ombre de contrariété sur le visage de son modèle et décida de se montrer magnanime.

— Je crois que nous en avons assez fait pour aujourd'hui, annonça-t-il en se levant de la grosse pierre où il était assis. Demain matin, vous mettrez de nouveau votre tunique de soie blanche. J'ai une idée assez précise de la pose qui me plairait... A présent, je vais aller charmer Tillie pour lui soutirer un morceau de gâteau au chocolat. Vous m'accompagnez ?

Gwen sourit et secoua la tête.

— Non, merci. Nous allons bientôt déjeuner. J'ai envie de m'occuper du jardin, ajouta-t-elle en baissant les yeux sur une plate-bande de pétunias. On dirait que maman le néglige un peu. Les mauvaises herbes l'envahissent.

— Votre mère est une femme très affairée, déclara Bradley.

Le crayon sur l'oreille, il s'éloigna vers la maison.

« Une femme très affairée ? » Gwen fronça les sourcils. Depuis

quelque temps, en effet, Anabelle avait pris l'habitude de disparaître sans prévenir.

Peut-être était-ce sa façon de montrer à sa fille qu'elle avait ses propres préoccupations, sa vie personnelle ? Presque malgré elle, Gwen leva de nouveau les yeux vers les fenêtres du troisième étage. Luke n'était plus là. Avec un pincement au cœur, elle s'agenouilla devant les pétunias et entreprit d'arracher les mauvaises herbes.

Il faut qu'il s'en aille, et tout redeviendra comme autrefois, se répéta-t-elle une fois encore. Sa mère était une créature trop faible, trop confiante. Elle n'avait aucune défense contre un homme tel que Luke Powers. Et toi ? se moqua-t-elle. Elle jura entre ses dents et arracha par mégarde un malheureux pétunia.

— Oh ! s'écria-t-elle en portant la main à sa bouche, confuse.

Comme elle contemplait tristement la fleur épanouie, une ombre plana au-dessus d'elle.

— Alors, on fait des bêtises ? demanda Luke.

Il s'agenouilla et, lui ôtant la fleur des doigts, la lui piqua dans les cheveux. Gwen rougit et se détourna.

— Allez-vous-en. Je suis occupée.

— Pas moi, dit-il d'un ton aimable. Je vais vous aider.

Elle lui jeta un regard féroce et tira rageusement sur une racine.

— Vous n'avez donc pas de travail ?

— Pas pour le moment.

Il s'était mis à arracher les mauvaises herbes, ses doigts se déplaçaient avec une surprenante dextérité entre les tiges des fleurs.

— L'avantage d'être son propre patron, c'est qu'on peut s'accorder beaucoup de liberté, reprit-il. Du moins, la plupart du temps.

— La plupart du temps ? interrogea Gwen, la curiosité prenant le pas sur sa mauvaise humeur.

— Quand l'inspiration vient, on est obligé de s'enchaîner à sa machine et d'oublier tout le reste.

— C'est curieux... s'étonna Gwen à mi-voix. Je ne vous imaginai pas enchaîné à quoi que ce soit.

Vous semblez si indépendant. Bien sûr, ce doit être difficile d'aligner toutes ces phrases sur le papier, de donner vie à vos héros, les faire parler, bouger.

Pourquoi devient-on écrivain ?

— Parce qu'on aime les mots, je suppose, répondit-il. Et parce que tous les personnages qu'on a dans la tête se bousculent pour en sortir. Et maintenant, laissez-moi vous poser une question à mon tour. A quoi pensiez-vous, tout à l'heure, en regardant le ciel ?

Elle haussa les épaules.

— Je songeais que nous allions probablement avoir de l'orage. Mais vous, aviez-vous besoin de me dévisager de cette façon ?

- Oui.
- Vous êtes impossible !
- Vous êtes belle.

Il la détaillait avec tant de sérieux qu'elle en éprouva un léger frisson. Avant qu'elle n'ait le temps de réaliser ce qui se passait, il se rapprocha, lui saisit le visage.

— Avec ce soleil dans vos cheveux et cette brume dans vos yeux, vous étiez une créature de rêve, murmura-t-il. J'avais envie de vous.

Il était si proche qu'elle sentait son souffle lui effleurer la peau.

— Lâchez-moi, dit-elle.

— Pas tout de suite.

Son baiser fut d'une étrange légèreté. Malgré elle, Gwen entrouvrit les lèvres sous la douce pression de sa langue. Avec un soupir, elle s'abandonna à l'ambiance enivrante du jardin. Son ardeur s'éveilla, elle tressaillit de plaisir. Luke caressa son visage, ses cheveux, l'embrassa encore. Il taquinait ses lèvres, les mordillant, les savourant. Elle agrippa le col ouvert de sa chemise et chuchota son nom.

Pendant un moment, la passion les embrasa dans le soleil du matin. Luke se détacha enfin. Elle le regarda, le souffle court, secoua lentement la tête.

— Non... balbutia-t-elle, incrédule. Non, ce n'est pas possible.

Elle se leva, prête à fuir. Mais, déjà, Luke était debout lui aussi, la retenait par le poignet.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible, Gwen ?

— Ce que nous faisons. Ce n'est pas normal.

Laissez-moi partir.

— Pourquoi ? Vous en avez envie et moi de même :

— Non, non, c'est faux ! s'écria-t-elle en tentant de dégager son bras.

— Il y a pourtant des moments où votre comportement prouve exactement le contraire, observa-t-il.

Vous ne protestez pas toujours avec autant d'énergie.

Gwen prit une inspiration profonde.

— Bon, d'accord, dit-elle. Vous avez raison. Il m'arrive d'oublier.

— D'oublier quoi ?

— Que je ne vous aime pas. Mais maintenant, vous pouvez me lâcher. Ma mémoire est revenue.

Luke éclata d'un rire joyeux et la serra de nouveau dans ses bras.

— Vous me donnez envie de vous faire oublier encore une fois, Gwendolyn.

Il lui planta sur la bouche un baiser brutal et possessif. Elle eut aussitôt l'impression que le décor se mettait à tourner. Puis il la repoussa et demanda, ironique :

— On continue d'arracher les mauvaises herbes ?

— Ah, fichez-moi la paix ! s'exclama-t-elle. Vous pouvez aller vous...

— Gwen ! appela une voix douce qui l'interrompit dans sa suggestion.

Anabelle venait d'apparaître au bout de l'allée et glissait vers eux de sa démarche gracieuse.

— Oh, vous êtes là tous les deux ! dit-elle en apercevant Luke. Comme c'est charmant !

Luke lui adressa un sourire affectueux.

— Hello, Anabelle. Nous avons décidé de nettoyer votre jardin.

La nouvelle venue promena autour d'elle un œil distrait.

— Vraiment ? Vous êtes trop gentils. Je suppose que je devrais avoir honte de le laisser dans cet état.

Si vous voulez, nous reviendrons y travailler tous les trois cet après-midi. En attendant, le déjeuner est prêt. Tillie insiste pour le servir tout de suite.

C'est sa demi-journée de congé, vous comprenez.

Elle se tourna vers Gwen et ajouta, anxieuse :

— Chérie, tu es toute rouge. Tu t'exposes peut-être un peu trop au soleil.

Gwen n'eut pas besoin de regarder Luke pour deviner qu'il venait d'arborer son expression la plus narquoise.

— Oui, maman. Tu as raison, marmonna-t-elle.

Un énorme bourdon passa au-dessus de leurs têtes et atterrit en vrombissant sur une azalée.

Anabelle parut un instant captivée par son manège puis demanda soudain, oubliant complètement Tillie et le déjeuner :

— Tu as posé pour Bradley ce matin, chérie ?

— Oui, avoua sa fille avec une grimace. Pendant près de deux heures.

— C'est excitant, vous ne trouvez pas ? commenta Anabelle en quête du regard l'approbation de Luke. Servir de modèle à un peintre authentique ! Il me tarde de voir le tableau terminé. J'espère que je pourrai l'acheter. Je le suspendrai dans le salon... Il sera magnifique, c'est certain. Qu'en dites-vous, Luke ?

— Je suis tout à fait de votre avis. A condition...

Il s'arrêta et Gwen se tourna vers lui malgré elle, piquée par la curiosité.

— ... à condition que Gwen accepte de rester tranquille jusqu'au bout, acheva-t-il.

Elle se raidit et ouvrit la bouche pour riposter, mais sa mère ne lui en laissa pas le temps.

— C'est vrai ! Elle a toujours été aussi remuante que du vif-argent ! Toute petite, il fallait pratiquement l'attacher à sa chaise pour lui faire

ses tresses.

Cela ne servait à rien, du reste. Bien avant la fin de la journée, elle était de nouveau échevelée. Si vous aviez vu ses genoux écorchés ! Et ses vêtements en lambeaux !

Ces souvenirs amenèrent un sourire attendri sur ses lèvres. Craignant de la voir poursuivre son discours, Gwen protesta faiblement :

— Maman, Luke n'a que faire du récit de mon enfance.

— Vous vous trompez, intervint celui-ci. En tant qu'écrivain, cela m'intéresse beaucoup, au, contraire. N'oubliez pas que la création littéraire s'alimente de toutes sortes de détails.

Anabelle jugea visiblement cette remarque profonde, car elle hocha la tête avec respect et devint tout à coup rêveuse. Le regard de Luke s'attarda plus longtemps que nécessaire sur les jambes de Gwen, sur son short, son tee-shirt cannelle.

— Et j'ai toujours aimé les petites filles, poursuivit-il en souriant. En particulier celles dont les tresses ne tiennent pas en place et qui s'écorchent les genoux. J'imagine très bien Anabelle vous servant d'infirmière.

A ces mots, l'intéressée émergea de sa transe.

— Oh ! oui. Ce que j'ai pu soigner comme blessures ! C'était tantôt un hameçon dans le doigt, tantôt une bosse grosse comme un œuf de pigeon sur le front...

— Maman ! se récria Gwen, mortifiée. A l'entendre, on croirait que j'étais un désastre ambulante.

— Tu avais seulement l'esprit aventureux, chérie.

Tu m'as donné bien des inquiétudes, certes. Mais aujourd'hui, quand je te regarde, je constate que je n'aurais peut-être pas dû me faire tant de souci.

— Maman...

Elle se sentit soudain touchée. Comme il avait dû être difficile pour une jeune femme fragile et rêveuse d'élever toute seule le petit diable qu'elle avait été ! Cela représentait sans doute bon nombre de sacrifices – des sacrifices auxquels elle n'avait jamais pris la peine de réfléchir. Elle s'approcha d'Anabelle, posa les mains sur ses épaules rondes et douces.

— Maman, je t'adore. Je suis très heureuse que tu sois ma mère.

Poussant un petit cri de surprise et de plaisir, celle-ci l'embrassa sur les deux joues.

— Voilà un aveu bien agréable à entendre de la part d'une grande fille comme toi !

Gwen surprit le regard attentif de Luke et s'en trouva gênée. Quels sont mes véritables sentiments à l'égard de cet homme ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'éprouve pour lui ? Comment puis-je ressentir quoi

que ce soit quand la femme que j'aime le plus au monde nous sépare ? Elle eut l'impression d'être prise au piège et le reflet de son désarroi intérieur apparut dans ses yeux.

— Vous avez beaucoup de chance, Anabelle, observa Luke. L'amour est un don précieux.

— Je sais, murmura-t-elle en passant son bras sous celui de Gwen. Cela me met d'excellente humeur, tout à coup. J'ai envie de faire la fête. Je crois que nous allons ouvrir une bonne bouteille pour le déjeuner...

Elle se figea, ses yeux s'agrandirent.

— Le déjeuner Mon Dieu, Tillie va être furieuse. Il faut que j'aille lui parler, ajouta-t-elle en posant la main sur sa poitrine comme pour apaiser les battements de son cœur. Accordez-moi une minute d'avance. Ensuite, quand vous arriverez, tâchez de montrer de l'enthousiasme pour ce qu'elle aura préparé, quoi que cela puisse être.

Ayant donné ces dernières instructions sur un ton de femme d'affaires, elle s'éloigna le long de l'allée et disparut.

Gwen s'apprêta à la suivre. Luke l'en empêcha en la retenant par le bras.

— Laissez-la d'abord jouer les diplomates.

Elle se retourna pour lui faire face.

— Je ne veux pas rester ici avec vous.

— Pourquoi pas ? On ne peut imaginer décor plus agréable. Ce merveilleux jardin... Cette belle matinée... Mais dites-moi, Gwen, à quoi songiez-vous tout à l'heure quand je vous ai regardée, au moment où votre mère vous embrassait ?

— Cela ne vous concerne pas.

— Vraiment ?

Il leva la main pour lui caresser les cheveux. Au loin, on entendit un premier roulement de tonnerre.

— J'ai eu l'impression, au contraire, que toutes vos pensées à cet instant précis convergeaient vers moi.

Qu'est-ce qui a pu me donner cette idée, à votre avis ?

— Je n'en sais rien. Sans doute votre imagination d'auteur.

— Parlons plutôt d'intuition, Gwen, la contredit-il en souriant.

Il porta sa main à ses lèvres et lui baisa le bout des doigts. Elle s'efforça d'ignorer le picotement tiède qui se propageait sur sa peau, tenta de se dégager. Il refusa de la lâcher. Le tonnerre retentit de nouveau, plus proche.

— Quand une femme se sent attirée par moi et qu'elle ne veut pas l'admettre, il m'arrive d'être assez intuitif pour le deviner, poursuivit-il paresseusement.

— Vous êtes d'une incroyable suffisance !

— D'une honnêteté à toute épreuve, corrigea-t-il.

Voulez-vous que je vous prouve que j'ai raison ?

— Il n'y a rien à prouver ! La pluie va tomber d'une minute à l'autre et je voudrais éviter d'être mouillée. Lâchez-moi.

— Nous avons tout le temps, affirma-t-il. Pourquoi êtes-vous si nerveuse ?

— Je ne le suis pas. Vous vous flattez.

— Je vois battre l'artère de votre cou.

Son regard se posa sur la peau de Gwen, elle sentit sa gorge se nouer.

— L'irritation me produit toujours cet effet, déclara-t-elle.

— J'aime quand vous êtes irritée. J'aime observer toutes les expressions de votre visage, voir vos yeux s'assombrir. Mais je penserais plutôt que vous êtes nerveuse...

Gwen avait de plus en plus de mal à maîtriser les battements de son cœur.

— Croyez ce que vous voulez !

Le sourire de Luke s'élargit. Il murmura :

— Il semble que nous ayons une divergence d'opinion. J'ai envie de résoudre le problème.

Il l'attira contre lui, contempla rêveusement sa bouche. Devinant qu'il la provoquait, Gwen se raidit, déterminée à défendre ses positions. Contre toute attente, il se contenta de lui déposer un baiser sur le bout du nez.

— Mais pour le moment, je meurs de faim, dit-il.

Et je suis beaucoup trop froussard pour m'exposer aux foudres de Tillie... Venez, allons manger, ajouta-t-il en l'entraînant par la main.

Gwen le suivit, médusée.

Chapitre sept

Gwen avait remarqué divers changements dans le comportement d'Anabelle ; ses petits airs mystérieux la déroutaient. Elle disparaît de plus en plus souvent, songea-t-elle en s'installant devant le piano Steinway du salon. Je la vois une minute et, l'instant d'après, elle s'évanouit en fumée. Elle passe beaucoup de temps avec Luke Powers. Il y a trop de conversations entre eux qui cessent brusquement à mon arrivée. J'ai l'impression d'être une intruse.

Elle feuilleta quelques partitions et choisit une mélodie au hasard. Une brise fraîche passait à travers les fenêtres, soulevant à peine les rideaux.

Un parfum de jasmin montait du jardin.

Je suis jalouse, constata Gwen, non sans surprise.

Je m'attendais à recevoir toute l'attention de maman et son attitude me déçoit... De toute façon, quand m'a-t-elle donné toute son attention ? Elle a toujours eu ses hôtes, ses fleurs, sa collection d'objets anciens. Avec un petit rire désabusé, elle se mit à jouer une étude de Chopin.

Tandis que ses doigts couraient habilement sur le clavier, des souvenirs d'enfance lui revinrent en mémoire. Elle avait oublié à quel point cette musique pouvait être apaisante. Bientôt, la dernière note vibra dans l'air, puis s'éteignit.

— Merveilleux, commenta la voix de Luke. Vraiment merveilleux.

Elle tressaillit et dut se forcer à lever les yeux pour rencontrer son regard. Ses joues s'étaient empourprées. Depuis la veille, elle avait de plus en plus de mal à lui faire face. Elle n'aimait pas sa façon de lire en elle.

— Merci, dit-elle poliment. Maman avait raison de me répéter qu'un jour je lui serais reconnaissante de m'avoir obligée à prendre des leçons de piano.

— Obligée ?

— Oui, comme elle seule peut le faire. A force de douce insistance.

A sa consternation, Luke s'installa près d'elle, sur le long tabouret. Pour oublier sa nervosité, elle choisit un autre morceau.

— Et vous ne vouliez pas apprendre le piano ? demanda-t-il.

— Non, je préférais la pêche aux écrevisses...

Elle recommença à jouer et fut abasourdie de voir son compagnon reprendre la mélodie à ses côtés avec un doigté de virtuose.

— Vous savez jouer ? s'écria-t-elle.

Devant son incrédulité, il éclata de rire.

— Croyez-le ou non, j'ai eu une mère, moi aussi.

Mais en ce qui me concerne, c'était l'escalade que je préférais...

Totalement désarmée, Gwen ne put que lui rendre son sourire. Un courant de sympathie passa entre eux, un accord aussi puissant que la passion qui pouvait enflammer leurs baisers, aussi doux et apaisant que la musique qui naissait sous leurs doigts.

— Exquis ! s'exclama Anabelle. J'adore entendre jouer à quatre mains.

Elle se tenait sur le pas de la porte, souriante.

Gwen fut soulagée par cette apparition.

— Maman ! Je t'ai cherchée partout.

— Désolée, chérie. J'étais occupée par... une chose et l'autre, s'excusa vaguement sa mère. Tu ne poses pas pour Bradley, aujourd'hui ?

— Merci ! Je viens de le faire deux heures durant.

Heureusement pour moi, il ne s'intéresse qu'à une certaine qualité de lumière matinale. Sans cela, j'y passerais la journée... Mais je pensais que tu me confierais peut-être une tâche quelconque. Ou que tu voudrais venir te promener avec moi. Il fait si beau !

Le regard d'Anabelle croisa celui de Luke. Son visage s'éclaira.

— Justement, chérie ! Il y a quelque chose que tu peux faire pour moi. Oh, mais je crains que cela ne t'ennuie... ajouta-t-elle en secouant la tête.

Gwen tomba aussitôt dans le piège.

— Pas du tout, maman. Que veux-tu de moi ?

— J'ai besoin de certaines couleurs de fil à broder qu'on ne trouve que dans une petite boutique que je connais, sur le Marché Français.

— A New Orleans ? s'étonna Gwen.

Anabelle poussa un soupir.

— Oui, hélas ! Cela t'embête ? N'en parlons plus, c'est sans importance...

— Mais non, maman. J'avais du reste décidé d'aller faire un tour à New Orleans pendant mon séjour. Je peux très bien jouer les touristes aujourd'hui.

— Quel bonheur ! s'exclama sa mère. Se promener dans le Vieux Carré, contempler les vitrines, écouter de la musique dans Bourbon

Street... Oh ! et dîner ensuite dans un bon petit restaurant !

Elle battit des mains, radieuse. Son enthousiasme enfantin amusa Gwen. Elle n'ignorait pas que ce genre de programme avait toujours eu les faveurs d'Anabelle.

— C'est une très bonne idée, maman. Rien ne me plairait davantage.

— Parfait, dit Anabelle. Alors, tout est réglé... Vous accompagnez Gwen, n'est-ce pas, mon ami ? reprit-elle à l'intention de Luke. Je ne voudrais pas qu'elle y aille toute seule.

— Toute seule ? balbutia Gwen, éberluée. Mais, maman...

— Le trajet est long, poursuivit Anabelle sans l'écouter. Je suis certaine qu'elle appréciera votre présence.

— Non, maman, je...

— C'est une très bonne idée, interrompit Luke en se tournant vers Gwen, une lueur malicieuse dans les yeux. Rien ne me plairait davantage.

Anabelle parut au comble de la satisfaction.

— Chérie, je suis si contente pour toi !

Un sourire forcé aux lèvres, Gwen marmonna quelque chose d'inaudible. Le regard ingénu de sa mère lui communiquait un sentiment étrange, mélange de tendresse et de frustration. Celle-ci lui déposa un baiser sur la joue.

— Et maintenant, chérie, j'irais vite me changer à ta place. Tu ne peux tout de même pas aller en ville avec ce vieux jean. N'est-ce pas celui que j'ai jeté quand tu avais quinze ans ? Mais oui, j'en suis sûre...

Bon, eh bien tâche de t'amuser. Moi, j'ai tant de choses à faire que je ne sais pas par où commencer, dit-elle en s'éloignant.

Elle était déjà près de la porte quand Gwen la rappela.

— Maman ! Le fil !

Anabelle haussa les sourcils.

— Le fil ? répéta-t-elle d'un air absent. Ah, oui, c'est vrai. Je vais t'écrire sur un morceau de papier le nom de la boutique et les coloris qui me manquent... Mon Dieu, je perds la tête, soupira-t-elle. Il faut que je dise tout de suite à Tillie que vous ne serez pas là pour le dîner. Elle m'en veut tellement quand j'oublie ces choses... Et surtout, Gwen, enlève cet affreux jean, ajouta-t-elle en sortant de la pièce.

— A votre place, je le cacherais en lieu sûr, suggéra Luke d'un ton confidentiel. Elle est capable de le jeter encore une fois.

Gwen se leva dignement.

— Voulez-vous m'excuser ? dit-elle.

— Bien sûr. Je vous retrouve dehors dans vingt minutes. Nous prendrons ma voiture.

Elle retint la remarque furieuse qu'elle avait sur le bout de la langue.

— Mais certainement. Je tâcherai de ne pas vous faire attendre.

Elle quitta la pièce d'un pas royal, la tête haute.

Il faisait un temps idéal pour une promenade – l'air était ensoleillé, sans nuages, parcouru par un soupçon de brise. Gwen avait troqué son vieux pantalon contre une robe en crêpe de Chine blanc à petit col de dentelle. Elle ne portait aucun bijou et ses cheveux retombaient librement sur ses épaules.

Les mains croisées sur les genoux, elle répondait au bavardage de Luke en émettant un mot bref de temps à autre. J'achèterai son fil à maman, avait-elle résolu, je ferai le tour de la ville et je rentrerai aussi vite que possible ; je resterai polie du début à la fin.

Une heure plus tard, elle s'aperçut que garder son air distant et blasé était une tâche difficile. Elle avait oublié combien elle aimait le Vieux Carré, avec ses balcons de fer forgé délicatement ouvragés, l'exubérance de sa végétation, les longs volets de bois de ses demeures exquises, âgées de plusieurs siècles. L'atmosphère avait quelque chose de magique. Divers parfums de fleurs et d'épices se mêlaient à l'odeur qui montait des eaux du fleuve.

Ils se frayèrent un chemin parmi les badauds qui déambulaient sur un trottoir étroit.

— C'est fabuleux, vous ne trouvez pas ? observa Luke. New Orleans est la ville la plus stable que je connaisse.

Gwen le regarda, étonnée.

— Stable ?

— Mais oui. Rien n'y change jamais. On la retrouve toujours pareille à elle-même.

Il l'entraîna machinalement par la main. Elle tenta de se dégager, sans succès.

— Vous n'avez aucune raison de me tenir la main, dit-elle sèchement.

— Bien sûr que si, répliqua-t-il en souriant. J'aime ça. Gwen en resta muette. La poigne de Luke était tiède. Elle se rappela soudain la caresse de ses doigts sur ses épaules, sur sa gorge et s'efforça de penser à autre chose. Tout à coup, il se tourna vers elle en laissant échapper un soupir, l'attira brutalement contre lui et lui prit la bouche en un baiser étourdissant. Il se détacha avant qu'elle n'ait eu le temps de protester. Le long du trottoir envahi par la foule, plusieurs personnes applaudirent.

Gwen et Luke se promenèrent dans le quartier bohème de Jackson Square. Ils s'arrêtèrent çà et là pour admirer des portraits de touristes à la craie, des peintures à l'huile représentant divers aspects de la cité, des études pleines de mystère sur les bayous. Gwen était déchirée entre l'envie de partager le plaisir qu'elle éprouvait à l'idée de retrouver les lieux de son enfance et le sentiment qu'il fallait ignorer à

tout prix l'homme dominateur qui se tenait à ses côtés. Elle n'était pas venue baguenauder, se répétait-elle, mais faire une course. Elle s'apprêtait à rappeler à Luke le but de leur randonnée quand elle aperçut le magicien. Il était vêtu de noir pailleté d'or et portait un béret posé de travers.

Il avait une moustache impressionnante.

— Oh, regardez ! s'écia-t-elle en le montrant du doigt.

Elle agrippa inconsciemment la main de Luke et tous deux s'approchèrent. Ils virent des écharpes aux couleurs étincelantes surgir de nulle part, des bouquets de fleurs en papier émerger des manches du magicien, des pièces de monnaie sortir de ses oreilles. A quelques pas, deux jeunes clowns au faciès blanc vendaient des ballons malléables auxquels ils donnaient des formes de girafe, de caniche.

Plus loin, on entendait des chanteurs des rues s'accompagnant à la guitare.

Oubliant toutes ses résolutions, Gwen leva les yeux vers Luke avec un sourire radieux. Il lui pinça le menton entre le pouce et l'index.

— Je savais bien que cela ne durerait pas, dit-il.

— Quoi donc ?

— Votre prétendue froideur. Vous avez bien trop d'enthousiasme pour cela.

La voyant froncer les sourcils, il lui caressa le visage et ajouta :

— Non, ne prenez pas cet air-là. Soyons amis, voulez-vous ?

Il lui sourit, porta sa main à ses lèvres et la baisa.

Gwen réfléchit. Elle savait qu'il était en train de la soumettre à l'épreuve de son charme et cela l'incitait à la prudence.

— Amis ? dit-elle. Je n'irais peut-être pas jusque-là... index – Soyons deux copains touristes, si vous préférez.

Allons, acceptez. Je vous offre une glace.

Gwen se laissa convaincre par son ton persuasif.

Au fond, songeait-elle, quel mal y avait-il à apprécier cette belle journée, cette belle cité ? A apprécier... sa compagnie ?

Elle acquiesça.

— D'accord. Mais deux boules, alors !

Après avoir acheté les écheveaux de fil d'Anabelle, ils poursuivirent leur promenade en traversant le parc où des nuées de pigeons roucoulaient au soleil. Certains s'envolèrent à leur approche et allèrent se poser sur la statue équestre d'Andrew Jackson. Des gens somnolaient sur des bancs.

Ils déambulèrent ensuite le long des eaux troubles du Mississippi et entendirent sonner les cloches de la cathédrale Saint-Louis. Dans Bourbon Street, ils furent assaillis par des flots de musique jaillissant des portes ouvertes : jazz, country et rock y mêlaient leurs styles. Ils applaudirent un vieil homme qui dansait en pleine rue aux accents

frénétiques de Tiger Rag. Gwen fit une pause près d'un saxophoniste jouant un blues d'une déchirante mélancolie. Les larmes lui vinrent aux yeux.

Le soir, dans un petit restaurant surplombant une rue grouillante, ils mangèrent des crevettes arrosées de vin blanc frais. Le soleil descendait lentement à l'horizon. Agréablement étourdie, Gwen délaissa les restes de son cheese-cake pour regarder les étoiles apparaître. Quand elle baissa les yeux, elle s'aperçut que Luke la dévisageait. Elle s'accouda à la table, le menton entre les mains.

— Pourquoi me détaillez-vous de cette façon ?

Luke avala une gorgée de vin et sourit.

— La question se passe de réponse. A votre avis, pourquoi ?

— Je n'en sais rien... Personne ne m'a jamais regardée comme vous le faites. Vous donnez l'impression de savoir ce qui se passe dans la tête des gens. C'est inquiétant... Et vous avez aussi le don de les faire parler, ajouta-t-elle après une hésitation. Il m'arrive de vous dire des choses... que je devrais taire. Révéler ses émotions à quelqu'un, c'est dérangent. Michael affirme que je suis trop directe.

— Michael est un imbécile, murmura Luke. Vos émotions m'intéressent.

Surprise par la tendre intonation de sa voix, elle secoua vivement la tête.

— Oh, non ! Michael est très brillant, à vrai dire. Il ne fait jamais de bêtises car il a une image de marque à préserver... Seulement, voyez-vous, en l'épousant, j'aurais eu l'impression d'entrer dans un moule et d'y rester coincée. Je ne sais pas si vous me comprenez. Il a des idées très précises sur ce que doit être la femme d'un avocat.

— Il vous a donc demandé de l'épouser ? interrogea Luke en remplissant leurs verres.

— Il était persuadé que j'accepterais. Mais, pour moi, cela signifiait s'engager dans un tunnel étroit, sans courbe ni détour, sans surprise. J'aurais souffert de claustrophobie...

Elle fronça soudain le bout du nez et donna un petit coup de poing sur la table.

— Ça y est ! C'est encore de votre faute ! s'exclama-t-elle.

— De quoi suis-je coupable ?

— Je vous ai dit des choses... que je m'avoue à peine. C'est curieux. Vous arrivez toujours à savoir ce que pensent les autres mais vous gardez vos propres pensées bien rangées, bien secrètes.

— Je les couche sur le papier, corrigea-t-il. N'importe qui peut les connaître.

— Oui, sans doute. Mais comment être convaincu que vos livres reflètent vraiment vos pensées ? Comment savoir qui vous êtes ?

— Vous le voulez donc ? fit-il avec une nuance de défi dans le

regard.

Gwen réfléchit avant de répondre.

— Oui... J'y tiens.

— Vous ne semblez pas en être tout à fait certaine.

Luke se leva et lui tendit la main.

— Je crois que le vin produit sur vous un certain effet, dit-il en examinant ses yeux brumeux. Voulez-vous que je vous ramène ?

Elle secoua la tête.

— Non. Pas encore. Allons-nous promener.

Elle se leva à son tour et glissa sa main dans la sienne.

Luke engagea la voiture dans l'allée bordée de magnolias. Les parfums délicats de la nuit se mêlaient à celui de la jeune femme qui dormait sur son épaule. Après avoir coupé le moteur, il baissa les yeux sur elle, son regard s'attarda sur ses lèvres douces. Il marqua une brève hésitation puis décida de la réveiller.

— Gwen, appela-t-il en lui caressant le visage.

Elle poussa un léger soupir de contentement.

— Gwen ! répéta-t-il avec plus de fermeté. Nous sommes à la maison.

Elle ouvrit de grands yeux ensommeillés et se redressa en clignant des paupières.

— J'ai dormi ? Je ne voulais pas.

— C'est qu'il est tard.

— Je sais, murmura-t-elle avec un sourire béat. Je me suis bien amusée. Merci.

Impulsivement, elle lui effleura la bouche d'un baiser. Il la prit aux épaules et la repoussa sans ménagement. Désespérée, elle balbutia :

— Luke, qu'y a-t-il ?

Il eut un geste d'impatience.

— Ma résistance a des limites, expliqua-t-il d'un ton sec. Je vous ai dit qu'au réveil les femmes me paraissent plus chaudes, plus réceptives. J'ai une faiblesse pour les femmes chaudes et réceptives.

Un nuage passa devant la lune. Le ciel s'obscurcit un instant avant de retrouver sa clarté. Gwen s'aperçut que Luke la dévisageait, étudiant ses traits avec soin. Il posa la main sur son épaule, puis remonta doucement lui enserrer la nuque.

— Que voulez-vous ? chuchota-t-elle.

Pour toute réponse, il se pencha vers elle et parcourut de tendres baisers son visage, sa bouche, ses yeux. Il s'était mis à la caresser, à longs gestes patients, avec une passion contenue. Sa main se referma sur son sein et elle frémit de plaisir.

— Vous êtes belle, murmura-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille. Quand je vous touche, je vous sens fondre sous mes doigts... Ce que je veux ? ajouta-t-il en promenant ses lèvres sur sa gorge. J'ai

envie de vous plus que jamais, en ce moment... J'ai envie de vous faire l'amour. Je veux vous prendre lentement, tout connaître de vous.

Elle eut l'impression que son corps devenait fluide et que sa volonté l'abandonnait.

— Faites-le, s'entendit-elle répondre.

La bouche de Luke cessa de se déplacer sur sa peau. Il se redressa. Pendant un moment, leurs regards restèrent rivés l'un à l'autre.

— Non, déclara-t-il.

Cette réponse impérative et froide fit à Gwen l'effet d'un coup de fouet. Elle tressaillit et se détacha de son étreinte, tendit la main en tâtonnant vers la poignée de la portière. L'instant d'après, elle était hors de la voiture. Mais avant qu'elle ne puisse s'enfuir vers la maison, Luke la rattrapait par le bras.

— Attendez une minute.

Secouant la tête, elle tenta violemment de se dégager.

— Non, je veux rentrer. J'ai perdu la tête. Je ne savais pas ce que je disais.

— Vous le saviez très bien au contraire, corrigea-t-il en resserrant son étreinte.

Elle voulut nier mais en fut incapable. Elle avait eu envie de lui, totalement. Et ce désir ne l'avait pas quittée.

— D'accord, je savais ce que je disais. Et maintenant, allez-vous me lâcher ?

— Ne croyez pas que je vais vous présenter des excuses, Gwen.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua-t-elle calmement. Tout ce que je vous demande, c'est de me rendre ma liberté.

Au même instant, elle songea que ce n'était pas seulement de son étreinte qu'elle souhaitait se libérer mais du pouvoir étrange qu'il exerçait sur elle. Une expression troublée altéra ses traits. Luke fronça les sourcils et la relâcha.

— Merci, dit-elle.

Elle courut vers la maison sans lui laisser le temps d'ajouter un mot.

Chapitre huit

Un papillon jaune voltigeait autour d'un pot d'impatientes à fleurs blanches. De la terrasse, Gwen le regarda évoluer jusqu'à ce qu'il s'éloigne, aussi léger que l'air. Assise dans un fauteuil à bascule, vêtue d'une robe d'été aux couleurs vives, Anabelle paraissait aussi fragile que le papillon. Elle était en train d'écosser des petits pois. Ses mains s'activaient mais son regard, comme toujours, se perdait ailleurs. Gwen observa ses joues roses, le bleu limpide de ses yeux et se sentit une fois de plus partagée entre la tendresse et l'impuissance.

Comment pouvait-elle la protéger alors qu'elle ne savait pas elle-même où elle en était ? Un court instant, elle regretta de ne pas pouvoir demander conseil à Anabelle. Ses propres émotions étaient chaotiques. Elle se rendait compte, non sans effroi, que ses sentiments envers Luke frôlaient une limite dangereuse. Tomber amoureuse d'un homme tel que lui était un désastre. Mais l'esprit pouvait-il contrôler les élans du cœur ? songeait-elle, malheureuse. Pourtant, il le fallait ! Elle n'avait pas le choix... Elle devait oublier ce qui s'était passé la nuit dernière. Un soupir lui échappa. Elle observa un bourdon qui tournoyait autour d'une grappe de glycine et prit une profonde inspiration.

— Maman, dit-elle.

Anabelle continuait d'écosser ses pois, un sourire mystérieux aux lèvres.

— Maman ! insista Gwen.

— Oui, chérie ? fit Anabelle en levant les yeux. Tu me parlais ?

Gwen hésita un instant avant de se lancer :

— Maman, douze ans d'écart ; tu ne trouves pas que c'est beaucoup ?

Anabelle réfléchit, l'air grave.

— Ma foi, je suppose que oui, Gwendolyn. Mais au fur et à mesure que le temps passe, ça paraît de moins en moins long.

Son expression sérieuse s'évanouit, cédant la place à un sourire

plein de fraîcheur.

— D'ailleurs, quand je me reporte douze ans en arrière, il me semble que c'était hier. Je me rappelle très bien le jour où tu t'es cassé le bras en tombant du vieux cyprès. Tu étais une enfant si courageuse...

Tu n'as pas versé une larme. Remarque, j'ai pleuré assez pour nous deux !

Gwen tenta désespérément d'empêcher sa mère de s'écarter du sujet qui la préoccupait.

— Mais, maman, douze ans d'écart entre les gens... un homme et une femme, par exemple...

Anabelle ne parut guère s'émouvoir. Elle se contenta de hocher la tête pour montrer qu'elle écoutait, sans cesser d'écoster ses petits pois.

— Les deux filles de Sally Desmond ont douze ans de différence, déclara-t-elle enfin. Je suppose que ça a ses inconvénients...

— Non, maman, tu ne comprends pas, interrompit Gwen en se passant la main dans les cheveux.

— ... et aussi ses avantages, certainement, poursuivit Anabelle qui ne voulait pas médire d'une vieille amie.

— Maman, il ne s'agit pas de cela. Je te parle de différence d'âge entre un homme et une femme qui auraient une liaison. Une liaison amoureuse.

Anabelle leva des yeux surpris.

— Oh ! s'écria-t-elle. Je vois.

Elle s'absorba de nouveau dans sa tâche et il y eut un long silence au cours duquel Gwen serra les dents.

— Tu m'étonnes, Gwen, reprit soudain Anabelle en l'observant avec curiosité. Si tu crois qu'il existe un rapport entre l'âge et l'amour, tu me surprends beaucoup. Le cœur n'a pas d'âge.

La gorge de Gwen se noua. Elle se pencha pour prendre la main de sa mère.

— Maman, ne penses-tu pas que l'amour peut aveugler les gens, parfois ? Leur faire commettre des erreurs ? Les placer dans une situation dont la seule issue est la souffrance ?

— Bien sûr ! approuva Anabelle. Cela fait partie de la vie. Si on ne s'ouvre jamais à la souffrance, on ne s'ouvre jamais à la joie. L'existence doit être bien vide, alors... Ce Michael, ajouta-t-elle avec une trace d'inquiétude dans le regard, est-ce qu'il t'a fait souffrir ?

Gwen lui lâcha la main et se mit à arpenter la véranda.

— Non, répondit-elle. Il n'a fait souffrir que mon orgueil.

— Oh... ça peut arriver aussi quand on tombe de cheval...

Abandonnant ses pois, elle se leva et s'approcha de sa fille pour l'étudier avec une rare concentration.

— Chérie, tu es si jeune... Je l'oublie tout le temps car tu as

tellement plus de bon sens que moi. Je te laisse veiller sur moi, alors que ce devrait être le contraire.

— Mais non, maman, balbutia Gwen.

Anabelle lui posa un doigt sur les lèvres afin de l'empêcher de parler.

— Je dis la vérité. Je n'aime pas regarder le mauvais côté des situations, tu l'as toujours fait à ma place. D'une certaine façon, tu as mûri très vite.

Mais d'une autre...

Elle soupira et passa son bras autour de la taille de Gwen.

— Voilà peut-être pour moi l'occasion de t'aider, ajouta-t-elle.

— Au contraire, maman, c'est moi qui... commença Gwen.

Mais Anabelle ignore son interruption.

— Sais-tu que j'avais dix-huit ans quand j'ai rencontré ton père ? Je suis tombée amoureuse de lui sur-le-champ. Qui pouvait se douter que sa vie serait si courte ? Il ne t'a jamais vue et c'est une grande tragédie. Il aurait été si fier de se retrouver en toi. Nous nous sommes aimés passionnément.

Mais je me suis souvent demandé si notre mariage aurait résisté aux épreuves du temps. Je ne le saurai jamais.

Elle poussa un soupir. Gwen resta silencieuse, fascinée par un aspect de sa mère qu'elle découvrait pour la première fois.

— De ce court mariage, il m'est resté beaucoup, poursuivit Anabelle. J'ai appris, par exemple, qu'on doit toujours accepter l'amour quand il s'offre, ne pas hésiter à donner le sien en retour. Car il se peut que la chance ne se présente pas deux fois... Et j'ai appris aussi que tant qu'on n'a pas eu le cœur brisé, on ne comprend pas vraiment à quel point l'amour est un don merveilleux...

Gwen vit un écureuil traverser la pelouse et grimper précipitamment le long d'un tronc d'arbre.

Entendre sa mère parler de l'amour l'embarrassait.

En examinant son visage sans rides, elle songea qu'elle avait devant elle une femme encore à l'apogée de sa beauté. Ses traits, sa bouche, son regard d'une incroyable innocence gardaient toute la fraîcheur de la jeunesse. Impulsivement, elle lui posa la question qui la travaillait depuis longtemps.

— Maman, pourquoi ne t'es-tu pas remariée ?

— Je n'ai pas voulu, répondit Anabelle sans hésiter. Au début, j'étais trop hantée par le souvenir de ton père. Ensuite, je me suis consacrée à ton éducation qui m'a donné beaucoup de plaisir. Je me débrouille très bien avec les bébés, tu sais. Plus tard, bien sûr, tu es devenue de plus en plus indépendante. Alors, j'ai traversé une autre étape de ma vie. J'ai eu quelques admirateurs, avoua-t-elle en souriant à ce souvenir. Mais je n'ai jamais accepté de me lier sérieusement avec

l'un d'eux.

Elle alla cueillir une fleur fanée dans un pot et la jeta par-dessus la balustrade. Gwen la regardait en silence. Elle s'avisa soudain que sa mère avait dû avoir diverses liaisons au fil des années. Elle n'avait pas seulement été une maman douce et rêveuse, mais Anabelle Lacrosse, une femme désirable, adorable. Un instant, elle se sentit ridiculement orpheline.

Je divague, se dit-elle. C'est toujours la même personne, il n'y a que moi qui ai changé. J'ai grandi.

Je l'ai enfermée dans une certaine image, à travers mes yeux d'enfant. Il serait temps de la libérer. Mais je ne supporterai pas de la voir souffrir et je suis sûre que Luke lui fera du mal. Il ne l'aime pas. S'il m'embrasse de cette façon, il ne peut pas l'aimer...

Elle ferma les yeux. Et pourquoi pas ? Moi, il me désire, c'est différent. Cela n'a rien à voir avec le cœur. Il me désire et, pourtant, il m'a repoussée quand je me suis offerte à lui... Pourquoi aurait-il agi ainsi, si ce n'est à cause d'elle ?

La jalousie lui perça le cœur comme un éclair, la laissant à la fois stupéfaite et honteuse. Elle frissonna et s'aperçut qu'Anabelle l'observait.

— Tu n'es pas heureuse, constata-t-elle avec simplicité.

Gwen secoua la tête et refoula les larmes qui affluaient à ses paupières.

— Non, maman, avoua-t-elle.

— Tu nages en pleine confusion ?

— C'est ça.

Anabelle sourit.

— Les hommes nous jouent souvent des tours.

Mais je vais te donner un conseil, chérie. Ecoute bien ta mère. Ne tente rien. Ne fais rien, attends.

Elle éclata d'un petit rire cristallin et ajouta :

— Je sais à quel point c'est difficile pour toi.

Cependant, l'effort en vaut la peine. Tu verras qu'à la longue, les morceaux du puzzle se remettront en place tout seuls.

Gwen ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Et tu disais que tu n'avais pas de bon sens, maman ? Je ne te reconnais plus.

— Luke prétend que j'ai une compréhension intuitive des choses, se rengorgea Anabelle.

— Il a toujours le mot juste, marmonna Gwen.

— Déformation professionnelle ! fit la voix de Luke.

Il s'avança sur la véranda et son regard rencontra celui de Gwen. Elle y décela une lueur possessive, intime. Aussitôt sur la défensive, elle releva le menton. Les traits de Luke s'éclairèrent d'un sourire

juvénile.

— J'avais envie d'aller à la pêche, annonça-t-il sans la quitter des yeux. Je crois que je vais m'aventurer jusqu'à la cabane de Malon.

— Quelle bonne idée ! s'écria Anabelle.

Elle souleva la casserole de petits pois et se tourna vers Gwen.

— Malon continue de nous fournir du poisson frais, lui dit-elle. Tu devrais y aller aussi, chérie. Tu sais qu'il sera vexé si tu ne lui rends pas une petite visite.

Gwen surprit l'expression ironique de Luke.

— Une autre fois, maman. Je... J'ai promis à Tillie de l'aider à faire les conserves.

— C'est ridicule, voyons ! Tu es en vacances. Tu ne vas pas passer la journée à étouffer dans la cuisine pour mettre des tomates en bocal ! Va donc t'amuser... Gwen a toujours adoré la pêche, précisa Anabelle à l'attention de Luke. Pendant que vous y êtes, dites à Malon que j'aimerais beaucoup qu'il m'envoie des crevettes fraîches.

Là-dessus, elle s'éloigna, emportant ses petits pois.

Gwen eut la vague impression que sa mère tenait à l'écarter de son chemin pour quelque raison obscure. Luke jeta un coup d'œil approbateur sur son jean étroit et son tee-shirt blanc.

— Vous avez exactement la tenue qui convient pour pêcher, commenta-t-il en hochant la tête.

Allons-y.

— Je n'ai pas la moindre intention de vous accompagner.

Comme elle passait » devant lui pour s'éloigner, il l'arrêta en lui étreignant le bras. Elle baissa les yeux sur la main qui la retenait puis les releva lentement vers les siens, avec tout le mépris dont elle était capable.

— Vous permettez ? fit-elle d'un ton glacial.

A son désarroi, Luke éclata d'un rire sonore.

Effrayé, un oiseau qui picorait la pelouse s'envola pour gagner l'abri d'un arbre.

— Allez-vous me lâcher, espèce de... de... ?

— De sale bête ? suggéra-t-il en l'obligeant à dévaler à ses côtés les marches de la véranda.

Elle le suivit en trébuchant sans parvenir à se libérer. Une fois sur la pelouse, elle réussit cependant à l'immobiliser en plantant fermement ses talons dans le sol.

— Vous êtes l'homme le plus mal élevé que je connaisse.

— Merci.

Gwen maîtrisa sa respiration.

— Vous êtes arrogant, pompeux, égoïste, stupide, obtus...

— Vous oubliez entêté, tyrannique et incroyablement séduisant, entre autres. Je vous croyais plus d'imagination, Gwen. Vous me

surprenez. C'est tout ce qui vous vient à l'esprit comme insultes ?

— Pour l'instant, oui. Mais avec un peu de temps, je pourrais en trouver de plus détaillées.

Elle tenta de rester insensible à la gaieté qu'elle lisait dans ses yeux. C'était difficile.

— Ne vous fatiguez pas, dit Luke. J'ai compris.

Il lui lâcha le bras, lui tendit la main.

— La paix ?

Gwen abandonna toute résistance avant même de s'en rendre compte. Elle serra automatiquement la main tendue.

— La paix, acquiesça-t-elle.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que je décide que vous m'embêtez de nouveau.

Il éclata encore de rire et, cette fois, Gwen se laissa gagner par sa bonne humeur. Elle n'avait jamais entendu de rire plus agréable, plus communicatif.

— Alors, vous venez à la pêche avec moi ?

— Peut-être.

Elle fit la moue et parut réfléchir. Quand son visage s'éclaira, il y avait une petite trace de défi dans son sourire.

— Je vous parie dix dollars que j'attrape un poisson plus gros que le vôtre, dit-elle.

— Marché conclu.

Luke l'entraîna par la main. Elle ne protesta pas.

Gwen connaissait par cœur les moindres méandres du bayou. Elle prit machinalement vers le nord, en direction de la cabane de Malon. Les rayons du soleil pénétraient à travers le sous-bois.

— Est-ce que vous savez vraiment mettre des tomates en conserve, Gwendolyn ? interrogea Luke en se baissant pour passer sous une branche.

— Certainement. J'ai appris à faire des tas de choses avec tout ce qui pousse dans un jardin.

Quand on est pauvre, cela compte beaucoup.

— J'ai rarement connu des gens pauvres qui mangeaient dans de l'argenterie datant de l'époque victorienne.

— C'est un héritage. La maison aussi. Et maman a toujours considéré ce patrimoine comme sacré.

Elle haussa les épaules et ajouta avec un petit sourire :

— Mais on ne se nourrit pas de sacré. Ça ne vous remplit pas l'estomac... Maman adore cette demeure, c'est son royaume secret. Elle en a besoin.

— Pas vous, Gwendolyn ?

— Moi aussi, je suppose. Mais je n'ai pas le même royaume.

Une grande aigrette posée sur l'eau tressaillit à leur approche et,

déployant ses ailes, s'envola dans le ciel. En s'arrêtant pour l'admirer, Gwen éprouva un pincement de plaisir familial.

— Mon domaine à moi, il est ici, dit-elle. C'est le bayou. J'avais presque oublié le parfum du jasmin sauvage...

Une tranquillité de rêve imprégnait l'atmosphère.

A côté d'eux, l'eau suivait sa course vagabonde vers le golfe. Sa surface reflétait les branches moussues des arbres. Gwen y jeta un galet, faisant naître des rides concentriques qu'elle regarda s'élargir, disparaître.

— Quand j'étais plus jeune, c'est dans cet endroit que je venais chaque fois que j'avais un peu de temps libre, reprit-elle. Je m'y sentais davantage chez moi qu'à la maison. Là-bas, je n'avais pas vraiment d'intimité, avec les « visiteurs » qui ne cessaient d'aller et de venir... Voilà, vous connaissez mon royaume. Je ne l'ai jamais partagé avec qui que ce soit.

Dans les yeux de Luke, elle vit passer la compréhension, la complicité. Il resserra l'étreinte de sa main sur la sienne.

Chapitre neuf

La cabane de Malon s'élevait au bord de l'eau.

C'était une solide construction de rondins avec un toit en pente, flanquée d'un ponton de bois auquel Malon amarrait sa pirogue. Juste à côté, dans un enclos verdoyant, une dizaine de poules picoraient l'herbe en caquetant. Quelque part dans le marais, un pic-vert martelait un tronc d'arbre avec entêtement. A l'intérieur de la maisonnette, un disque use faisait entendre une mélodie de Saint-Saëns qui se mêlait au vacarme de la nature. Etalé de tout son long sur le ponton, un gros chat somnolait.

Le visage de Gwen s'illumina de plaisir.

— Rien n'a changé, murmura-t-elle sans se rendre compte du soulagement que trahissait sa voix.

Elle sourit à Luke et l'entraîna vers les marches de bois qui donnaient accès à la cabane.

— Raphael ! lança-t-elle au passage au chat endormi.

Il ouvrit paresseusement un œil, émit un petit commentaire à peine audible avant de s'assoupir de nouveau.

— Toujours aussi affectueux, observa Gwen.

J'avais peur qu'il ne m'ait oublié.

— Raphael n'a jamais oublié qui que ce soit !

Elle se retourna vivement au son de cette voix.

Malon se tenait sur le seuil de la cabane, armé d'un mortier et d'un pilon. C'était un petit homme, à peine plus grand que Gwen, mais il avait de larges épaules et des bras puissants. Il ne s'était pas épaissi avec l'âge et gardait encore son ventre plat d'ancien boxeur. Il possédait une tignasse fournie de cheveux blancs et bouclés, un visage buriné, hâlé par le soleil, des yeux d'un bleu fané sous d'épais sourcils noirs. Son âge était un mystère. Personne ne savait à quelle date lointaine remontait son installation dans la région. Il tirait du bayou tout ce dont il avait besoin pour vivre et lui vouait en retour un amour passionné, respectueux. Il avait su transmettre ce sentiment à la petite

filles qui, plus de quinze ans auparavant, avait découvert sa cabane.

Gwen se retint d'aller se jeter dans ses bras.

— Hello, Malon ! Comment allez-vous ?

— Comme-ci, comme-ça.

Il haussa les épaules, déposa mortier et pilon.

Après avoir salué Luke d'un hochement de tête, il concentra son attention sur Gwen. Pendant une bonne minute, elle subit un examen attentif.

— Montre-moi tes mains, ordonna-t-il enfin.

Gwen les lui tendit docilement.

— Elles sont douces et soignées, grogna-t-il. Tu as les mains d'une dame, maintenant. Est-ce à New York que nous devons ce miracle ?

— Jusqu'ici, je n'ai pu m'offrir que les mains, rétorqua-t-elle. Mais j'économise pour la garde-robe et le reste...

Elle caressa du doigt le coton usagé de sa chemise impeccable et ajouta :

— Je vois que Tillie s'occupe toujours de votre repassage. Quand donc allez-vous l'épouser ?

— Je suis trop jeune pour me marier. Je n'ai pas fini d'enterrer ma vie de garçon.

Gwen éclata de rire et posa sa joue contre la sienne.

— Oh ! Malon. Vous m'avez manqué.

Il se mit à rire à son tour et l'étreignit avec force, maladroitement. Tous deux avaient parlé en français cajun, un dialecte que Gwen pratiquait sans effort. Elle ferma les yeux un moment, appréciant la chaleur de ses bras nouveaux et puissants, le contact de sa joue dure, l'odeur de tabac et d'herbes qui était son parfum personnel. Elle comprit tout à coup pourquoi elle n'était pas venue le voir plus tôt.

Elle avait eu peur de le trouver différent, transformé. A ses yeux, il symbolisait l'image paternelle, l'unique élément masculin solide et constant de son existence.

— Tout est pareil, ici, murmura-t-elle.

— Pas toi.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle osa l'embrasser sur la joue.

— J'aurais dû venir plus tôt.

— Tu es pardonnée, marmonna-t-il.

Gwen se rappela soudain la présence de Luke.

Elle rougit.

— Je suis désolée, lui dit-elle. Je ne m'étais pas rendu compte que nous parlions français.

Luke se pencha en souriant pour gratter l'oreille de Raphael.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser. Cela me plaît beaucoup.

— Vous avez compris ce que nous disions ? s'étonna-t-elle.

— Non, mais ce n'était pas indispensable. J'aime la musique de ce langage.

Il tourna son regard clair vers Malon et poursuivit :

— Anabelle vous fait dire qu'elle a envie de manger des crevettes.

— J'irai en pêcher demain, annonça celui-ci en hochant la tête. Et votre bouquin, il avance ?

— Pas mal, oui.

— Alors, vous avez décidé de vous accorder un moment de récréation, c'est ça ? Et vous êtes venu pêcher avec elle ?

Un geste du pouce en direction de Gwen accompagnait cette question.

— J'ai eu cette idée, en effet, répondit Luke sans la regarder.

Malon émit un petit reniflement de mépris.

— Autrefois, elle savait par quel bout prendre une canne à pêche. Mais c'était avant qu'elle n'aille s'exiler là-haut.

Le « là-haut » avait été prononcé d'un ton plein de méfiance.

— Elle s'en souvient peut-être, hasarda Luke. Elle semble passablement intelligente.

— Elle a été bien élevée, admit Malon. Son papa était un brave garçon. Elle a le même visage que lui.

Elle ne ressemble pas à sa mère.

Gwen, qui en avait assez d'entendre parler d'elle à la troisième personne, mit ses poings sur ses hanches et fronça les sourcils.

— Elle se souvient parfaitement de tout, affirma-t-elle. Et elle se sent capable de vous donner une leçon, à tous les deux.

Malon feignit de tituber en arrière et leva les mains comme pour se protéger.

— Pooyiel s'écria-t-il. Vous avez entendu ça ? Ces filles de la ville me font une peur bleue. Emmenez-la vite. Je suis trop vieux pour tenir tête à une femme déchaînée.

— Il y a une minute, vous étiez trop jeune pour vous marier, lui rappela Gwen.

— C'est vrai, acquiesça-t-il avec un sourire satisfait. Mon âge se situe juste entre les deux. Allez, débarrassez-moi le plancher. J'ai mes remèdes à préparer. Prenez la pirogue, la godille et ramenez-moi un bon poisson pour mon dîner.

Il tourna les talons et pénétra dans la cabane, laissant la porte se refermer derrière lui.

— Il ne change pas ! s'écria Gwen avec une fausse indignation.

— Non, dit Luke en saisissant la godille qu'il balançait sur son épaule. Il est toujours fou de vous.

Il descendit dans la pirogue et lui tendit la main.

Gwen s'y installa d'un mouvement aisé. Raphael les rejoignit sans crier gare, d'un bond silencieux. Il se tapit près de Gwen et se

rendormit instantanément.

— Il ne veut pas rater le spectacle, expliqua-t-elle.

Luke se mit à godiller ; ils s'éloignèrent du ponton.

— Dites-moi, Gwendolyn, comment se fait-il que vous parliez le dialecte si couramment ? demanda-t-il. Anabelle sait à peine lire un menu en français.

— Tillie m'a appris.

Bercée par le glissement de la pirogue, elle se renversa en arrière pour offrir son visage aux tièdes rayons de soleil qui filtraient à travers les branches des arbres.

— Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours su parler le français cajun. En général, les gens d'ici traitent les étrangers avec une grande indifférence ; c'est une société très fermée. Mais je parle cajun – en conséquence, je suis cajun. Ce qui m'étonne, cependant, c'est que Malon vous ait accepté. Vous semblez être en très bons termes, tous les deux.

Luke se tenait debout dans la pirogue, godillant avec dextérité comme s'il avait fait cela toute sa vie.

— Je ne connais pas le cajun. Mais Malon et moi, nous parlons néanmoins le même langage.

L'embarcation glissait à travers des tapis flottants de jacinthes. De minuscules écrevisses s'accrochaient aux racines, tandis que de gros serpents d'eau disparaissaient à leur approche parmi les fleurs bleu lavande. Les eaux du bayou grouillaient de vie. Gwen aperçut un raton laveur en train de pêcher près de la berge.

— Comment un écrivain célèbre peut-il parler le même langage qu'un traiteur de Louisiane... ?

— Un traiteur ? répéta Luke avec curiosité.

— Un rebouteux. Malon pêche et fait de la brocante à l'occasion, mais c'est avant tout le guérisseur local. Il soigne toutes sortes de maladies, les morsures de serpent, les maléfices. Les maléfices sont sa spécialité.

— Hum. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi il vit ici, seul, avec son chat, sa musique et ses livres ?

Gwen ne répondit pas. Elle le regardait manier la godille entre les souches d'arbres morts qui jonchaient la surface de l'eau.

— Il a vécu à Londres, à Rome, à Budapest, reprit Luke. Mais il préfère le bayou. Il a conduit des tanks, piloté des avions, monté des chevaux. Il a été boxeur. Maintenant, il pêche et il écarte les maléfices. Il sait réparer un carburateur, jouer de la guitare classique, soigner les morsures de serpent.

Mais il ne fait que ce qui lui plaît, pas davantage.

C'est l'homme le plus accompli que je connaisse.

— Comment avez-vous découvert tant de choses sur lui en si peu de

temps ?

— En posant des questions, répondit-il simplement.

Gwen eut une moue sceptique.

— Ce n'est pas si facile que vous le prétendez. Les gens se confient à vous, j'ignore pourquoi... Et le pire, c'est que la plupart du temps, vous n'avez même pas besoin qu'on vous parle. Vous devinez.

Vous lisez trop bien dans les esprits.

Luke lui sourit.

— Vous m'en voulez ? Seriez-vous mal à l'aise parce que je sais qui vous êtes ?

— Oui, je crois, avoua-t-elle en fronçant les sourcils. Parfois, devant vous, j'ai l'impression d'être mise à nu. Un peu comme quand j'ai vu les dessins de Bradley.

— C'est une invasion de votre vie privée ?

— En effet, reconnut-elle. Ma vie privée compte beaucoup à mes yeux.

Luke retira la godille de l'eau et la déposa au fond de la pirogue.

— Je comprends, murmura-t-il. Pendant toute votre enfance, vous avez été obligée de partager votre demeure avec des hôtes étrangers. De partager l'attention d'Anabelle. Le résultat est que vous cherchez désespérément à protéger votre intimité, votre indépendance. Si vous me considérez comme un intrus, j'en suis désolé. Mais après tout, cela fait partie de mon métier.

Gwen accrocha un morceau d'appât à son hameçon et jeta la ligne dans l'eau.

— Pour vous, les gens sont donc tous des personnages de roman ? demanda-t-elle.

— Certains le sont plus que d'autres, répondit-il en lançant sa ligne du côté opposé.

Gwen S'installa confortablement, la canne en main, jambes croisées. A l'autre bout de la pirogue, Luke imita sa position.

— Vous savez, reprit-elle en secouant la tête, il m'est de plus en plus difficile de ne pas vous trouver sympathique.

— C'est normal. J'ai beaucoup de charme, répliqua-t-il.

— Vous ne croyez pas si bien dire, malheureusement. Vous n'êtes pas du tout tel que je vous imaginais.

— Ah ?

— Vous ressemblez davantage à un bûcheron qu'à un écrivain renommé.

— Et à quoi doit ressembler un écrivain renommé ? interrogea-t-il, amusé.

— Il peut avoir plusieurs aspects. Par exemple, le genre intellectuel, avec des petites lunettes et des épaules étroites...

— Quelle drôle d'idée !

— Ou alors, légèrement enveloppé, poursuivit Gwen en ignorant son intervention. Avec un costume sévère et un estomac proéminent. Ou encore, intrépide, avec une fine cicatrice le long ! de la mâchoire. Ou romantique...

— Oh, pour l'amour du ciel !

— ... avec des yeux tragiques et le teint pâle.

— Il est difficile de garder le teint pâle en Californie.

— L'ennui avec vous c'est que vous êtes trop physique. De quoi parle votre nouveau roman ?

— D'un homme et d'une femme.

Gwen cambra le dos et remua les jambes. Le doux balancement de la pirogue commençait à l'engourdir.

— Ce n'est pas très original, déclara-t-elle.

— Ma chère petite, tout a déjà été dit. Mais un écrivain doit toujours se convaincre que son sujet a quelque chose de neuf. Sans cela, il n'y aurait pas de création. Songez aux innombrables symphonies que l'on a composées à partir d'une portée de sept notes.

Il ferma les yeux, Gwen en profita pour l'étudier.

— Est-ce que vous me laisserez lire le manuscrit ? demanda-t-elle brusquement. Où êtes-vous du genre ombrageux et susceptible ?

— Je ne suis ombrageux que lorsque cela peut me servir, répondit-il d'une voix paresseuse. Comment est votre orthographe ?

— Comme ci, comme ça, articula-t-elle en cajun en imitant l'intonation de Malon.

— Vous pourrez corriger mon premier jet. La mienne n'est pas terrible, ajouta-t-il en entrouvrant un œil.

— C'est très généreux de votre part.

Soudain, elle poussa un cri.

— Ça mord !

Elle se redressa aussitôt pour se consacrer à la pêche, oubliant tout le reste. Son visage était animé, impatient. Luke l'entendit marmonner :

— Il pèse au moins deux kilos...

Elle s'arc-bouta sur la canne avec l'aisance d'un expert, tirant, donnant du lest. Le défi brillait dans ses yeux. Un instant plus tard, un énorme poisson échouait dans la pirogue, sous le regard médusé de Luke.

— Et voilà le travail ! s'écria-t-elle. J'avais besoin de me refaire la main.

Sortant de sa « torpeur, Raphael examina cette première prise avec curiosité. Puis il se blottit contre la hanche de la jeune fille et se rendormit.

Un silence paisible s'établissait entre Luke et Gwen tandis qu'ils continuaient à pêcher. Ils n'éprouvaient plus le besoin de parler. Au-

dessus de leurs têtes, de temps à autre, des oiseaux échangeaient des trilles à travers les branches. Des libellules voletaient près d'eux, petites taches frémissantes et colorées. Peu à peu, les ombres s'allongèrent. Vers la fin de la journée, ils avaient attrapé une bonne dizaine de poissons.

— Le soleil va se coucher dans deux heures environ, annonça Luke. Nous devrions rentrer.

Gwen murmura une approbation. Son compagnon se leva et reprit la godille, faisant tanguer la pirogue. Elle baissa les paupières et l'observa à travers le rideau de ses cils, tandis que l'embarcation s'éloignait dans un clapotis d'eau. Il était courbé sur la godille et ses muscles saillaient à chacun de ses mouvements. Par contraste, sa peau bronzée teintait de reflets plus clairs encore le bleu de ses yeux. Comme s'il devinait qu'elle l'examinait, il la dévisagea à son tour. Son regard s'attarda sur elle.

— Vous me devez dix dollars, lui rappela-t-elle en souriant.

— Ce n'est pas cher payer pour l'après-midi que je viens de passer. Savez-vous que vous avez cinq taches de rousseur sur le bout du nez ? Elles n'étaient pas là tout à l'heure.

Gwen se mit à rire et s'étira voluptueusement, tendant les bras au-dessus de sa tête.

— Luke Powers, je crois que vous êtes un peu fou.

— Je commence à en avoir la conviction, moi aussi, dit-il d'une voix sourde.

Ce ne fut que lorsque la pirogue heurta le ponton de bois avec un petit choc mat que Gwen bougea de nouveau. Le soleil bas colorait de rose une vaporeuse traînée de nuages à l'horizon. L'air était plus frais. Elle poussa un soupir.

— Mmmm. Ce fut une merveilleuse randonnée.

— La prochaine fois, c'est vous qui prendrez la godille, proposa Luke.

— Tout à fait d'accord. Cela me semble équitable.

Raphael se leva et s'ébroua. Il fut le premier à prendre pied sur la terre ferme. Luke le rejoignit et, se tournant vers Gwen, lui tendit la main. Elle sauta à son tour sur le ponton d'un bond gracieux et souple. Comme elle rejetait la tête en arrière et lui adressait un petit sourire désinvolte, il la prit soudain dans ses bras et écrasa sa bouche sur la sienne.

Son baiser avait quelque chose de désespéré, de violent. Elle devina en lui une tension soutenue qui accéléra les battements de son cœur. Elle plongea aussitôt dans un délire de sensations qu'elle était incapable de mesurer, lui rendit son baiser avec la même ardeur, caressant la dureté de ses muscles, glissant ses doigts dans ses cheveux. Au-delà de la passion, au-delà du désir, elle se sentait

submergée par le besoin impérieux de lui appartenir. Elle souhaitait être emportée là où lui seul pouvait l'emporter, apprendre ces choses que lui seul pouvait lui apprendre. Mais les mains de Luke la prirent aux épaules, la repoussèrent.

— Gwen... fit-il d'une voix rauque de désir.

— Non, ne parlez pas, murmura-t-elle.

Et elle attira de nouveau sa bouche, avide du goût de ses lèvres, du contact de sa peau. Pendant un moment d'une intensité étourdissante, il l'embrassa encore, presque avec violence. Puis il s'arracha à son étreinte. Gwen eut à peine conscience qu'il serrait ses épaules à lui faire mal. Elle ne put que le dévisager ; son visage exprimait à la fois le trouble, le consentement, l'abandon total. Luke jura entre ses dents et se détourna.

— Vous devriez savoir qu'il ne faut pas regarder un homme de cette façon-là.

Il respirait avec difficulté. Gwen se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Je... Je ne sais pas comment je vous regarde.

Luke contempla un instant l'eau tranquille avant de revenir à elle.

— Vous avez l'air offerte, marmonna-t-il. Offerte, complaisante, outrageusement innocente. Savez-vous à quel point il est difficile de résister à l'innocence ?

Elle secoua la tête, désespérée.

— Non, je...

— Non, bien sûr, coupa-t-il d'un ton sec qui la fit tressaillir. Bonté divine, quelle enfant vous êtes ! Je l'oublie sans cesse !

— Je ne suis pas... C'est arrivé si vite, balbutia Gwen. Je n'ai pas réfléchi. Je voulais seulement...

Elle s'arrêta, ne trouvant pas les mots. Luke parut se ressaisir.

— C'est de ma faute, je ne peux pas le nier, reprit-il. Vous êtes une créature extraordinaire, moitié feu follet, moitié amazone. J'ai déjà assez de mal à ne pas vous toucher ; en vous offrant à moi aussi ouvertement, vous ne me facilitez pas l'existence.

Cette constatation, le calme apparent avec lequel elle était prononcée blessèrent Gwen au plus profond de son orgueil.

— Vous êtes détestable ! lui lança-t-elle.

— Je veux bien l'admettre, fit-il en hochant la tête.

Mais je suis également assez civilisé pour ne pas abuser d'une petite fille innocente.

— Je ne suis pas une petite fille innocente ! répliqua-t-elle. Je suis une femme. Une femme adulte.

— Comme il vous plaira. Est-ce que vous tenez vraiment à ce que j'abuse de vous ? proposa-t-il avec une amabilité qui frisait le cynisme.

Gwen avala difficilement sa salive.

— Non ! s'écria-t-elle, ramenant ses cheveux en arrière d'un geste impatient. Ce serait... Certainement pas !

— Alors, dans ce cas...

La prenant par le bras d'une main ferme, Luke l'entraîna vers la cabane de Malon.

Chapitre dix

Aller trouver Luke chez lui ne fut pas chose facile pour Gwen mais elle se sentait obligée de le faire.

Elle voulait se prouver à elle-même qu'elle était quelqu'un de raisonnable. Elle avait demandé à lire son manuscrit, accepté d'en vérifier éventuellement l'orthographe. Elle n'allait pas reculer à cause d'un baiser, d'un moment d'égarement passager. Après avoir frappé, elle retint sa respiration.

— Entrez !

Son cœur fit un bond dans sa poitrine à ces simples mots. Elle s'efforça de prendre un air naturel, voire indifférent, et ouvrit la porte. Luke ne la regarda même pas.

Il y avait des ouvrages de référence partout, entassés sur des chaises, éparpillés à terre. Des monceaux de papiers dactylographiés ou griffonnés à la main gisaient çà et là. Installé derrière une table, au milieu de la pièce, le maître de ce chaos tapait furieusement sur une vieille machine à écrire portable. Gwen se demanda comment il y voyait car les rideaux étaient tirés, obstruant la lumière du jour. Sur le lit s'étalait un amoncellement de draps froissés.

— Quel capharnaüm ! murmura Gwen involontairement.

Au son de sa voix, Luke leva les yeux. L'expression irritée de son visage céda très vite la place à une légère surprise.

— Hello, fit-il aimablement.

Il ne vint pas à sa rencontre mais se renversa sur sa chaise pour l'étudier. Gwen s'avança, enjambant au passage livres et papiers.

— C'est incroyable, dit-elle en montrant le décor du geste. Comment pouvez-vous vivre ainsi ?

Luke regarda autour de lui.

— Je ne vis pas ainsi, je travaille. Si vous êtes venue mettre de l'ordre, je vous répéterai ce que j'ai dit à toutes les filles qu'Anabelle m'a déjà envoyées dans ce but. Touchez à mes papiers et je vous jette par la fenêtre.

Amusée, Gwen enfouit ses mains dans ses poches et repoussa du pied un gros dictionnaire.

— Vous êtes donc ombrageux, en fin de compte, observa-t-elle.

— Si vous voulez. Mais au moins, quand je perds quelque chose, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même et non à une malheureuse femme de chambre ou à une secrétaire bien intentionnée. Je déteste les secrétaires bien intentionnées. Que puis-je pour vous ? Mon café est froid, j'en ai peur.

Son attitude laissait clairement entendre qu'il était le maître dans son domaine. Gwen fit de son mieux pour paraître à la fois compétente et pleine d'entrain.

— Hier, vous avez envisagé de me donner votre manuscrit à relire. Je serais heureuse de le faire. Si vous le trouvez... ajouta-t-elle en parcourant du regard le désordre ambiant.

Luke eut un sourire irrésistible.

— Etes-vous une femme organisée, Gwendolyn ?

J'ai toujours admiré l'organisation, à condition qu'elle ne me gêne pas dans mes habitudes.

Asseyez-vous.

Elle enjamba un amas de livres et demanda :

— Vous permettez d'abord que j'ouvre les rideaux ?

— Si vous voulez, répondit-il en tendant la main vers une série de feuillets. Mais ne soyez pas trop domestique.

— Rien n'est plus éloigné de mes intentions.

Elle eut la satisfaction de le voir tressaillir quand un flot de soleil inonda la pièce.

— Voilà. N'est-ce pas mieux ainsi ? dit-elle d'un ton enjoué, comme on s'adresse à un enfant en bas âge.

— Asseyez-vous !

Après avoir débarrassé une chaise de la pile de revues qui l'encombrait, Gwen s'exécuta.

— Vous faites plus âgée avec vos cheveux relevés, observa Luke. On vous donnerait au moins seize ans.

Un éclair traversa les yeux de Gwen mais elle se contrôla.

— Cela ne vous ennuie pas que je commence ?

— Pas du tout.

Luke lui remit un épais dossier dactylographié.

— Vous trouverez un crayon et un dictionnaire quelque part, dit-il. Corrigez tant que vous voudrez, mais tâchez de rester silencieuse.

Elle ouvrit la bouche pour riposter, puis la referma en constatant qu'il s'était remis à taper.

Ayant récupéré un crayon, elle ouvrit le manuscrit à la première page. Bien qu'elle refusât de l'admettre, cette occupation l'excitait – car cela signifiait partager quelque chose avec lui. Elle résolut

cependant de lire avec une objectivité toute professionnelle.

Quelques minutes plus tard, elle avait complètement oublié son crayon et sa tâche ; elle était captivée.

Le temps passa. Gwen n'entendait plus le bruit de la machine, elle ne voyait pas davantage les particules de poussière qui dansaient dans les rayons de soleil traversant la pièce. Les personnages de Luke étaient devenus pour elle des êtres de chair et de sang. Elle avait l'impression de les connaître, de les aimer. Elle ne se rendit même pas compte que ses yeux se remplissaient de larmes. Elle s'identifiait à l'héroïne du récit : désespérément amoureuse, désemparée, orgueilleuse, vulnérable. La beauté du style la transportait. Soudain, elle leva la tête.

Luke avait cessé de taper, elle ignorait depuis quand. Elle cligna des yeux pour y voir plus clair. Il l'observait avec intensité, sans sourire. Incapable de retenir ses larmes, elle ne put que lui rendre son regard. Sa propre faiblesse l'effrayait. Il n'avait pas besoin de lui parler, de la toucher ; elle se sentait néanmoins unie à lui de tout son être. Elle ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Jugeant que sa seule défense était la fuite, voulant s'échapper à tout prix, elle se leva brusquement et sortit de la pièce en courant.

Elle s'éloigna de la maison et, sans cesser de courir, s'aventura dans le bayou qui lui offrait son refuge. En approchant de la cabane de Malon, elle s'était un peu calmée. Elle ralentit le pas et respira.

Elle ne voulait pas se montrer à son vieil ami en pleine détresse et hors d'haleine. Arrivée au dernier détour du sentier, elle le vit émerger de sa pirogue et prendre pied sur le ponton. Déjà, elle avait retrouvé une partie de son sang-froid.

— La pêche a été bonne ? interrogea-t-elle, soulagée de pouvoir lui sourire sans effort.

— Pas mauvaise, répondit-il – ce qui était un euphémisme typique de sa part. Tu es venue dîner avec moi ?

— Dîner ? répéta-t-elle, affolée. Il est déjà si tard ?

Elle leva les yeux vers le ciel, se demandant si l'après-midi s'était écoulé sans qu'elle s'en rendît compte. Mais le soleil était encore haut.

— Il est suffisamment tard, puisque j'ai faim, décréta Malon. Nous allons préparer quelques crevettes et les manger. Et tu ramèneras celles que j'ai mises de côté pour ta mère. Tu fais toujours du bon café ?

— Bien sûr ! Mais ne le répétez pas devant Tillie.

Gwen le suivit à l'intérieur de la cabane. Bientôt, l'odeur délicieuse du gumbo aux crevettes se propagea dans l'air. Raphael se dora au soleil sur le rebord de la fenêtre, abandonnant les tâches domestiques aux humains.

A table, Gwen se surprit à dévorer. Elle se rappela soudain qu'elle

n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner.

— Tu apprécies toujours mes talents de cuisinier, on dirait, constata Malon avec satisfaction tout en lui servant une deuxième portion de gumbo.

— C'est que je ne veux pas vous vexer, répondit-elle entre deux bouchées.

Malon la regarda nettoyer son assiette et se mit à rire. Quand elle eut terminé, elle se détendit et poussa un soupir de contentement.

— Bigre. Je n'avais pas mangé comme ça depuis deux ans.

— Pas étonnant que tu sois si maigre.

Il se renversa sur sa chaise et alluma une de ses fortes cigarettes françaises. Gwen en connaissait bien l'odeur âcre et le goût. A douze ans, par curiosité, elle avait supplié Malon de lui permettre d'en fumer une. L'expérience s'était soldée par une épouvantable nausée. Malon ne lui avait adressé ni consolation, ni remontrance. Amusée par ce souvenir, elle regarda monter la fine colonne de fumée.

— Tu te sens mieux, maintenant, dit Malon.

C'était une constatation. Gwen comprit qu'il ne faisait pas allusion à sa faim. Ses épaules s'affaissèrent légèrement.

— Un peu mieux, avoua-t-elle. J'avais besoin de venir ici, cela m'a soulagée. J'ai du mal à me comprendre moi-même, en ce moment... C'est...

C'est à cause d'un homme.

— Rien de plus naturel, opina Malon en soufflant une série de ronds bleutés. Tu es une femme.

— Oui, mais pas très futée. Je ne sais pas grand-chose des hommes et celui-là ne ressemble à aucun de ceux que j'ai connus.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

— L'ennui... c'est que j'éprouve pour lui un sentiment de plus en plus fort, poursuivit-elle. Cela risque de me coûter cher.

— Te coûter cher ? répéta Malon. Qu'est-ce que ça veut dire ? Les sentiments ne coûtent rien.

— Oh, Malon, soupira-t-elle en tournant vers lui un regard malheureux. Le mien pourrait me coûter ce que j'ai de plus cher au monde. Je commence à avoir besoin de cet homme. A me laisser envahir par un attachement qui ne peut me mener nulle part.

— Et pourquoi cela ?

— Car je voudrais être aimée.

Gwen se passa la main dans les cheveux et se mit à arpenter la pièce d'un pas fébrile. Malon écrasa soigneusement sa cigarette.

— Nous le voudrions tous, dit-il.

Elle écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Mais il ne m'aime pas ! Il ne m'aime pas et, pourtant, je ne peux m'empêcher de penser à lui sans arrêt. Quand je suis près de lui,

j'oublie tout le reste. Je sais que c'est mal, parce qu'il a une liaison avec une autre femme et... Oh, Malon, c'est trop compliqué, acheva-t-elle.

Il se leva et, s'approchant d'elle, lui tapota la joue.

Sa paume était rude.

— La vie n'est pas simple, fillette. Mais on la vit quand même. Les complications y mettent du piment.

Gwen s'aperçut qu'il lui avait redonné machinalement le surnom de son enfance. Elle lui adressa un faible sourire.

— Le piment, pour le moment, je m'en passerais bien.

— Tu es venue me demander conseil ? Chercher un peu de sympathie ?

Il la dévisageait de son regard aigu. Il sentait le tabac et la fleur sauvage. Elle avait l'impression qu'en sa présence le sol se raffermissait sous ses pas.

— Je suis venue pour être avec vous, murmura-t-elle. Parce que vous êtes le seul père que je possède.

Elle lui enlaça la taille et laissa aller sa tête contre son épaule puissante. La grosse main de Malon lui caressa les cheveux.

— Malon, reprit-elle doucement, je n'ai pas envie d'être amoureuse de lui.

— Alors, veux-tu que je te donne une potion contre l'amour ? Veux-tu mettre une peau de serpent sous son oreiller ?

Gwen rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Non.

— Tant mieux. Il me plaît bien. Je n'aimerais pas avoir à lui jeter un sort.

Elle comprit tout à coup que Malon savait depuis le début qu'elle parlait de Luke. Pour lui, elle était aussi transparente que du verre. Peut-être était-ce la raison de l'extraordinaire bien-être qu'elle ressentait auprès de lui. Elle l'étudia un instant ; quels secrets se cachaient derrière ses petits yeux bleus ?

— Malon, vous ne m'avez jamais dit que vous aviez vécu à Budapest.

— Tu ne me l'as jamais demandé.

Elle sourit, détendue.

— Est-ce que vous me le raconteriez, maintenant ?

— Oui, pendant que tu feras la vaisselle.

Bradley considéra sa toile, puis son modèle, avec un même froncement de sourcils.

— Il manque l'étincelle, le feu intérieur ! se plaignit-il en repoussant son chapeau de pêcheur en arrière.

Si feu intérieur il y a eu, songeait Gwen, mes trois dernières nuits d'insomnie ont dû considérablement l'éteindre. Comme Bradley l'en

avait priée, elle était assise au creux de la fourche formée par deux branches basses d'un vieux chêne. Elle portait une robe blanche qu'il avait choisie pour elle et, toujours selon ses directives, avait piqué une fleur de magnolia dans ses cheveux qui retombaient sur ses épaules. Elle s'était à peine maquillée. Par leur dimension et leur couleur, ses yeux dominaient le portrait. Mais Bradley ne se trompait guère ; il y manquait cet éclat qui l'avait séduit auparavant. Le visage de Gwen, sa bouche, exprimaient une certaine lassitude.

— Gwen, nous ne cherchons pas à peindre la neurasthénie, expliqua-t-il avec une patience exagérée.

Elle lui adressa un sourire penaud.

— Désolée, Bradley. J'ai mal dormi.

— Rien de tel que le lait chaud dans ce cas, décréta Monica Wilkins du haut de son perchoir.

Juchée sur un grand tabouret à trois pieds, silencieuse et concentrée, elle s'appliquait à reproduire un joli bouquet d'asters. Gwen faillit grimacer à l'idée du lait chaud, mais répondit néanmoins poliment :

— J'essaierai la prochaine fois.

— Ne le laissez pas bouillir, surtout, recommanda Monica en perfectionnant le tracé d'un pétale.

— Je vous le promets, opina Gwen de son ton le plus sérieux.

— Bon, maintenant que ce détail est réglé, nous pouvons peut-être travailler ? intervint Bradley avec un air de martyr.

Gwen se mit à rire.

— Excusez-moi, Bradley. Je suis un piètre modèle, aujourd'hui.

— Mais non, répondit-il. Vous avez besoin de vous détendre, c'est tout.

— Du vin, suggéra Monica sans quitter ses asters des yeux.

Bradley se tourna vers elle.

— Je vous demande pardon ?

— Du vin, répéta-t-elle. Un bon verre de vin la détendrait.

— Peut-être mais nous n'en avons pas, dit-il en revenant à ses pinceaux.

— J'en ai, susurra Monica de sa petite voix éteinte.

— Plaît-il ?

Le regard de Gwen allait de l'un à l'autre, elle avait l'impression d'assister à une partie de tennis.

— J'ai du vin, expliqua Monica tout en ajoutant une nervure à une feuille vert pâle. Il y a un thermos de vin blanc dans mon sac. Il est frais à souhait.

— Que c'est astucieux de votre part ! s'exclama Bradley, admiratif. Monica rougit.

— Si cela peut vous rendre service, je vous en prie, n'hésitez pas.

Elle ouvrit un énorme sac en macramé, en sortit un thermos rouge. Bradley s'inclina devant elle avec galanterie.

— Monica, vous avez droit à ma reconnaissance éternelle.

Elle baissa précipitamment les yeux, émit une espèce de gloussement et retourna à ses asters.

— Bradley, je ne pense pas que ce soit vraiment nécessaire ! protesta Gwen.

— Mais si. Juste ce qu'il faut pour vous mettre dans l'ambiance, affirma-t-il.

Il dévissa le gobelet du thermos et le remplit à ras bord. Le vin était doré et léger.

— Bradley, je ne bois pratiquement jamais !

— Vous avez raison, convint-il en lui tendant le gobelet. Ce n'est pas très bon pour la sante.

Gwen s'efforça de prendre une attitude plus ferme.

— Bradley, il est à peine dix heures du matin.

— Je sais. Dépêchez-vous, la lumière va changer.

— Oh, pour l'amour du ciel !

Vaincue, elle porta le verre à ses lèvres et goûta le breuvage d'un air sceptique. Puis elle le but par petites étapes.

— C'est ridicule, marmonna-t-elle entre deux gorgées.

Elle avait à peine fini que Bradley remplissait à nouveau le gobelet.

— Allez, avalez ça, ordonna-t-il comme s'il s'agissait de faire prendre un médicament à un enfant.

Nous ne voulons pas perdre cette belle lumière.

Cette fois, Gwen s'exécuta docilement. Elle se sentait soudain plus légère.

— Suis-je détendue ? lui demanda-t-elle. Comme il fait chaud !

Elle souriait d'un sourire béat. Bradley se pencha vers Monica et murmura :

— J'espère que je suis resté raisonnable...

— Avec le métabolisme des gens, on ne sait jamais, dit Monica.

Bradley émit un grognement et revint à sa toile. Il s'aperçut que le regard de Gwen était devenu vague.

— C'est par ici que ça se passe, darling, lui rappela-t-il. Et surtout, donnez-moi du contraste. Je vois parfaitement la délicatesse de votre ossature, la féminité de la pose. Mais ce que je veux, c'est de la personnalité. Je veux voir de l'esprit – non, davantage – je veux voir du défi dans vos yeux. Mettez le spectateur au défi de toucher l'intouchable.

— L'intouchable, marmonna Gwen, pour qui ce mot avait une désagréable résonance. Je ne suis pas une enfant ! affirma-t-elle en redressant les épaules.

— Mais non, mais non, acquiesça Bradley. Là, voilà... c'est très

bien.

Il sauta sur ses pinceaux. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il constata distraitement que Luke se dirigeait vers eux puis reporta toute son attention sur son travail.

Il s'activa fiévreusement sans se rendre compte que, pour son modèle, le vin était un stimulant beaucoup moins puissant que l'homme qui se tenait maintenant à ses côtés. C'était sa présence qui avivait le rose des joues de Gwen, mettait du défi dans ses yeux, suscitait la moue à la fois engageante et boudeuse de ses lèvres. Luke, quant à lui, observait la scène avec un intérêt tranquille. L'expression de son visage était indéchiffrable. Au loin, une corneille faisait entendre son croassement monotone.

Gwen était en proie à un tourbillon de pensées chaotiques. Cet homme avait d'abord provoqué sa colère, puis l'avait charmée, s'était moqué d'elle et l'avait finalement repoussée. Je ne veux pas être amoureuse de lui, se répétait-elle. Je me l'interdis. Il ne se moquera pas de moi encore une fois.

— Magnifique... murmura Bradley.

Luke mit les mains dans ses poches et contempla le portrait.

— En effet, approuva-t-il. Vous l'avez bien saisie.

— Il y a là quelque chose de rare, reprit Bradley en ajoutant une touche d'ombre à la joue de Gwen.

Sa beauté n'est pas ce qui compte le plus. Ce qui est surprenant, c'est cette aura d'innocence qui laisse transparaître malgré tout un soupçon de passion intérieure, de feu caché. Une combinaison remarquable. Tout homme qui verra ce tableau aura envie d'elle.

Un éclair de contrariété traversa la physionomie de Luke.

— Oui, j'imagine.

— Je vais l'appeler la Vierge tentatrice. C'est une bonne idée, vous ne trouvez pas ?

— Hummm...

Interprétant cette réponse comme un assentiment, Bradley retomba dans une série de grognements inintelligibles. Brusquement, il posa son pinceau et commença à rassembler son matériel.

— Vous vous en êtes tirée merveilleusement, dit-il à Gwen. Mais la lumière change. Demain, nous devrions commencer un peu plus tôt. Encore trois séances et ce sera fini.

Monica se leva.

— Je vais rentrer avec vous, Bradley. Je crois que j'ai fait tout ce que j'ai pu, moi aussi.

Emportant tabouret, pinceaux et chevalet, elle s'éloigna derrière Bradley. Gwen se laissa glisser au bas de l'arbre dans un doux bruissement d'étoffe blanche. Comme ses pieds touchaient l'herbe, le vin lui monta tout à coup à la tête et elle fut obligée de prendre appui

contre une branche. Luke lui jeta un regard étonné. Elle se redressa avec une prudence exagérée. Son intention était de passer devant lui, digne et glacée, mais elle avait les jambes étrangement faibles. Il la retint sans aucune difficulté.

— Ça ne va pas ?

Elle s'éclaircit la gorge.

— Bien s-sûr que s-si, articula-t-elle, je vais t-très bien.

Luke lui souleva le menton et étudia son visage.

Son regard s'éclaira d'une lueur amusée.

— Ma parole, Gwen ! Vous êtes ivre !

L'évidence de cette remarque la piqua dans son orgueil.

— Je ne sais pas de quoi v-vous parlez. Je v-vous serais reconnaissante de bien vouloir me lâcher le menton.

— A votre aise. Mais ne vous en prenez pas à moi si vous vous étalez par terre. Il semble que vous ayez besoin d'un support.

Il laissa retomber sa main et Gwen tituba dangereusement. Elle agrippa sa chemise pour se redresser.

— Veuillez m'excuser, articula-t-elle avec hauteur.

Mais elle ne bougea pas, ne lâcha pas sa chemise.

Au bout d'un moment, elle le regarda en fronçant les sourcils.

— J'attends que vous arrêtiez de remuer.

— Oh, désolé. Puis-je vous demander ce qui vous a mise dans cet état ?

— Détendue... marmonna-t-elle.

— Pardon ?

— C'est ce que je suis. Détendue. J'avais le choix entre le vin et le lait chaud. Monica connaît le sujet, c'est une autorité en la matière. Mais je n'aime pas le lait chaud, et de toute façon, nous n'en avons pas sous la main...

— Je vois.

Elle tenta de s'éloigner en vacillant à travers la pelouse. Luke lui passa un bras autour de la taille pour la soutenir.

— Je n'en ai bu que deux gobelets, vous savez.

— C'est plus que suffisant.

Brusquement, Gwen s'immobilisa.

— Oh ! Je crois que je vais m'asseoir un instant.

Elle glissa dans l'herbe, sa robe se répandit autour d'elle comme une corolle blanche. Luke s'accroupit à ses côtés et la contempla.

— Il serait sage de dire à Bradley que vous n'avez pas besoin d'être « détendue » à ce point à dix heures du matin.

— Il prend son art très au sérieux, lui chuchota-t-elle d'un ton confidentiel. Il croit que je vais devenir immortelle. Le pensez-vous aussi ? questionna-t-elle en clignant des paupières pour distinguer les traits de Luke. Je me demande quand même s'ils ne sont pas un peu

timbrés, Monica et lui, ajouta-t-elle.

Puis elle s'allongea sur l'herbe en fermant les yeux et murmura :

— S'ils tombaient amoureux l'un de l'autre, ce serait gentil, vous ne trouvez pas ?

— Adorable.

— Vous êtes cynique parce que vous avez été amoureux des centaines de fois.

— Moi ? s'étonna Luke. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Vos livres. Vous savez ce que ressentent les femmes, ce qui les touche. En vous lisant, hier, j'ai été bouleversée. Ce que vous écriviez était trop vrai, trop personnel. Je suppose que vous avez fait l'amour à d'innombrables femmes, acheva-t-elle avec un soupir.

— Faire l'amour et être amoureux sont deux choses entièrement différentes.

Gwen ouvrit les yeux.

— Pour certaines personnes, peut-être.

— Vous êtes romantique, dit Luke en se relevant.

Il haussa les épaules.

— D'ailleurs, il faut être une femme romantique pour porter ce genre de robe blanche, pour jeter des fleurs aux étoiles et croire aux illusions d'un magicien.

— Etrange, murmura Gwen. Je ne me suis jamais considérée comme romantique. Est-ce un défaut ?

— Non, fit-il avec une légère trace d'irritation dans la voix.

Il baissa les yeux sur elle. Le soleil paraît de reflets dorés ses longs cheveux répandus sur l'herbe. Le décolleté de la robe découvrait la naissance de ses seins, le creux de sa gorge. Luke jura entre ses dents. Il mit un genou à terre, l'obligea à se redresser et la souleva dans ses bras. Elle laissa doucement tomber sa tête contre son épaule.

— Mmmm, vous êtes très fort. Je l'avais déjà remarqué le premier jour, quand je vous ai vu abattre cet arbre. Michael, lui, essaie de se muscler en jouant avec des poids et haltères.

— Ça doit lui faire du bien.

— Au contraire ! le détrompa-t-elle en riant. Ça lui a donné une sciatique. Il n'est pas très physique, vous comprenez. Il aime le bridge.

Elle leva la tête et lui adressa un sourire épanoui.

— Moi, au bridge, je suis pratiquement nulle.

Michael prétend que mon cerveau a besoin de discipline.

— Je tiens absolument à rencontrer ce charmant jeune homme.

— Il a cinquante-sept cravates, vous savez.

— Ça ne m'étonne pas de lui.

— Et ses chaussures sont toujours cirées, ajouta-t-elle en caressant la mâchoire de Luke du bout des doigts. Il faudrait que j'apprenne à être plus ordonnée, vraiment. Michael me répète sans arrêt qu'on doit

penser à l'image qu'on projette, impossible de m'en souvenir... Vos traits sont plus fins que les siens. Mais il n'oublie jamais de se raser.

— Un bon point pour lui, marmonna Luke en gravissant les marches de la véranda.

— Dans ses bras, je n'éprouve pas les mêmes sensations qu'avec vous.

A ces mots, Luke s'arrêta et la regarda dans les yeux. Elle soutint son regard, un doux sourire aux lèvres.

— Comment cela se peut-il, à votre avis ? poursuivit-elle.

— Etes-vous réellement innocente à ce point ? demanda-t-il d'une voix brutale.

Elle réfléchit à la question puis haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je suppose que oui. Est-ce que vous voulez que je le sois ?

Pendant un moment, Luke resserra son étreinte, l'attira tout contre lui. Immédiatement, elle ferma les yeux et lui offrit sa bouche. Mais il se contenta de lui déposer un baiser sur le front. Elle poussa un soupir et enfouit de nouveau sa tête au creux de son cou.

— Quelquefois, murmura-t-elle, vous êtes très gentil.

— Vous croyez ? fit-il en fronçant les sourcils.

Disons que, parfois, je me rappelle qu'il faut respecter certaines règles. Et en ce moment, ma mémoire est très claire.

— Très gentil, répéta Gwen en l'embrassant sous le menton.

Elle étouffa un bâillement et se pelotonna confortablement contre sa poitrine.

— Mais je ne veux pas être amoureuse de vous... conclut-elle.

Luke observa son visage paisible, auréolé de boucles soyeuses.

— Sage décision, dit-il doucement.

Et il l'emporta dans la maison.

Chapitre onze

Il faisait noir quand Gwen se réveilla. Désorientée, elle promena son regard autour d'elle. Un pâle clair de lune caressait les contours des meubles de sa chambre. Elle se rendit compte qu'elle venait d'être tirée du sommeil par des coups frappés à la porte. Elle les entendait de nouveau, timides et insistants. Repoussant les cheveux qui lui masquaient le visage, elle se leva. La pièce parut vaciller puis s'immobilisa. Gwen laissa échapper un gémissement et alla ouvrir. La lumière trop vive du couloir l'aveugla et elle porta la main à ses yeux pour se protéger de son éclat.

— Désolée de te réveiller, chérie, dit Anabelle avec un sourire contrit. Luke m'a appris que tu avais la migraine. Je te plains, je sais ce que c'est. Tu as pris de l'aspirine au moins ?

— La migraine... ? De l'aspirine... ?

Elle retrouva brusquement la mémoire et rougit

— Te sens-tu mieux maintenant ?

— Heu... Oui, maman.

Le sourire d'Anabelle s'élargit.

— A la bonne heure ! Il y a un appel téléphonique pour toi. Ça vient de New York, c'est pourquoi j'ai pensé qu'il valait mieux te réveiller. C'est ton Michael. Il a une jolie voix.

Michael ! songea Gwen, accablée. Elle n'aspirait qu'à retrouver l'obscurité reconfortante de sa chambre, à se cacher sous l'oreiller. Elle se rappelait confusément sa conversation avec Luke et, surtout, la sensation troublante qu'elle avait éprouvée lorsqu'il l'avait soulevée entre ses bras. Anabelle l'interrompit dans ses pensées.

— Chérie, tu ne devrais pas le faire attendre. Il téléphone de très loin.

— Oui, bien sûr, acquiesça-t-elle en suivant sa mère dans l'escalier.

— Je vais demander à Tillie de te réchauffer quelque chose à manger.

Anabelle s'éclipsa avec tact, l'abandonnant devant le téléphone

décroché. Gwen regarda l'appareil un moment avant de se décider à soulever le combiné.

Elle respira, profondément.

— Hello, Michael.

— Gwen ! Je commençais à croire qu'on m'avait oublié !

Comme toujours, sa voix était parfaitement modulée – mais trahissait une légère irritation.

— Veuillez m'excuser.

Les mots étaient venus automatiquement aux lèvres de Gwen, et elle les regretta aussitôt. Pourquoi se laissait-elle intimider par lui ?

— J'étais occupée, reprit-elle avec plus de fermeté.

Je ne m'attendais pas à avoir de vos nouvelles.

— C'est une agréable surprise, n'est-ce pas ?

A en juger par son ton soudain enjoué, il devait en être persuadé. Il poursuivit d'ailleurs sans attendre de réponse :

— J'étais débordé, moi aussi. Plongé jusqu'au cou dans un procès contre la firme Delron. Une affaire épineuse. Il a fallu que je reste enchaîné à mon bureau.

— Je suis navrée de l'apprendre, Michael.

Levant les yeux, Gwen aperçut Luke qui descendait l'escalier. Oh ! parfait, se dit-elle. Il ne manquait plus que lui ! Elle le salua d'un bref signe de tête et feignit de regarder ailleurs ; mais lorsqu'il s'arrêta près du téléphone et s'appuya nonchalamment au mur, elle lui chuchota d'un air furieux :

— Vous permettez ? C'est personnel.

— Je vous en prie, fit-il sans s'émouvoir. Dites-lui bonjour de ma part.

Comprenant qu'il refusait de bouger, elle le fusilla du regard.

— Vous êtes ignoble. Absolument ignoble !

— Quoi ? s'étonna la voix lointaine de Michael.

Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Rien ! répliqua-t-elle sèchement.

— Pour l'amour du ciel, Gwen ! J'ai seulement fait allusion au procès Delron ! Inutile de monter sur vos grands chevaux.

— Je ne monte pas sur mes grands chevaux !

Pourquoi appelez-vous ?

— Pour connaître la date de votre retour, mon chou. Vous me manquez.

Gwen ne répondit pas tout de suite. Elle poussa un soupir résigné et ferma les yeux, s'efforçant de réfléchir.

— Est-ce que vous vous sentez aussi coupable chaque fois qu'il vous adresse la parole ? demanda Luke sur le ton de la conversation la plus anodine.

Elle sursauta, ulcérée de constater qu'il lisait en elle une fois de

plus.

— Oh, fermez-la ! s'exclama-t-elle, insouciant de ménager son vocabulaire.

A l'autre bout du fil, Michael parut s'étrangler. Sa voix fit vibrer le téléphone.

— Pardon ? Je crois que j'ai mal entendu. La ligne est mauvaise...

Préférant ignorer Luke qui se tordait silencieusement de rire, Gwen lui tourna le dos. Elle décida de s'expliquer avec Michael une fois pour toutes.

— Michael, je...

— Il me semble que je vous ai laissé assez de temps pour vous calmer, interrompit ce dernier.

— Me calmer ?

— Oui. C'était stupide de nous disputer de cette façon, mon chou. Bien sûr, je n'ignore pas que vous ne pensiez pas la moitié de ce que vous m'avez dit.

— Vraiment ?

— Quand vous êtes en colère, vous avez tendance à prononcer des paroles un peu... inconsidérées.

Mais je suppose que j'étais en partie responsable...

— Ah, vous supposez ?

Gwen s'aperçut qu'elle avait de plus en plus de mal à garder le contrôle d'elle-même. Un bref coup d'œil lui apprit que Luke l'observait toujours. Elle se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— J'ai bien peur d'avoir quelque peu bousculé les choses... disait Michael. Vous n'étiez pas encore prête pour ma demande en mariage.

— Michael, laissez-moi vous rappeler que nous sommes sortis ensemble pendant près d'un an !

— Certes, mon chou. Mais j'aurais quand même dû vous préparer.

— Me préparer ? Je ne veux pas être préparée, Michael, vous entendez ? Je veux être surprise. Et si vous m'appellez mon chou encore une fois, je sens que je vais hurler.

— Allons, allons, Gwen. Ne vous mettez pas en colère. Je suis tout à fait disposé à vous pardonner.

A oublier.

Elle faillit lâcher le combiné. Elle hoquetait de rage.

— Oh ! articula-t-elle enfin. Oh, que c'est généreux de votre part, Michael. Je ne sais vraiment plus quoi dire.

— Dites-moi seulement quand vous rentrez, mon chou. Nous nous offrirons un petit dîner de gala et nous fixerons la date du mariage. J'ai vu de très jolies bagues de fiançailles chez Tiffany. Vous pourrez choisir celle qui vous plaira.

— Ecoutez-moi, Michael, dit Gwen. Ecoutez-moi pour de bon. Je ne

suis pas celle que vous voulez...

Je ne peux pas l'être. Même si j'essayais, j'en serais malheureuse. Je vous en prie, Michael. Je vous aime bien mais ne me demandez pas de devenir quelqu'un d'autre.

— Je ne comprends pas ce que vous racontez, Gwen. Je ne vous ai jamais...

— Michael, interrompit-elle, je ne tiens pas à revenir là-dessus. Contrairement à ce que vous croyez, je pensais ce que je vous ai dit. Et je n'ai pas envie de vous le répéter. Je ne suis pas la femme qu'il vous faut, un point c'est tout. Trouvez-en une autre.

— Ce sont des bêtises. Nous réglerons cela dès votre retour.

Il avait repris sa voix calme d'homme de loi ; Gwen ferma les yeux, sachant que tout argument serait inutile, qu'il n'écouterait pas. Elle tenta néanmoins d'insister :

— C'est non, Michael.

— Passez-moi un coup de fil quand vous rentrerez.

J'irai vous chercher à l'aéroport. Au revoir, Gwen.

— Au revoir, murmura-t-elle en raccrochant.

Elle fut aussitôt la proie d'un vague chagrin, se sentit confusément triste et coupable. Levant les yeux, elle rencontra le regard de Luke. Elle n'y vit aucune trace d'amusement, cette fois, mais une profonde compréhension qui lui parut plus difficile à supporter que sa moquerie.

— Ne dites pas un mot, s'il vous plaît, le supplia-t-elle à voix basse. Je ne veux plus rien entendre pour le moment.

Elle passa devant lui et s'engagea dans l'escalier qui menait à sa chambre.

Gwen s'avança sur le balcon baigné par le clair de lune. Au loin, les cyprès dressaient leurs silhouettes couronnées d'argent. On entendait un oiseau chanter d'une voix claire et mélodieuse : un rossignol peut-être... Avec un léger soupir, elle se rappela que Luke l'avait qualifiée de romantique. Sans doute avait-il raison. Mais ce n'était ni la douceur de la nuit ni le chant de l'oiseau qui venaient de la tirer de son lit.

Pas étonnant que tu ne puisses pas dormir, se dit-elle. Tu n'as fait que ça tout l'après-midi ! En songeant aux événements qui avaient précédé sa longue sieste, elle ne put s'empêcher de rougir.

Pourquoi fallait-il que Luke l'ait vue dans cet état ?

Pourquoi ne s'était-elle pas glissée en titubant dans la maison sans être vue de personne ? Pourquoi ne parvenait-elle jamais à rester digne et altière en sa présence ?

Et puis il y avait eu l'appel de Michael. Une fois encore, elle se répéta mentalement leur conversation téléphonique, regrettant de n'avoir pas su se faire comprendre plus clairement. Mais Michael n'écoutait jamais. Elle porta ses mains à ses tempes, secouée par un

petit rire silencieux. Il est disposé à me pardonner, se dit-elle. Il me pardonne, mais il a oublié ses paroles cruelles. Il ne sait même pas qu'il ne m'aime pas. Il aime une image de moi qui n'existe pas...

Une étoile filante traversa le ciel. Gwen admira sa trajectoire en retenant sa respiration. Ses pensées la ramenèrent à Luke. Elle savait qu'elle ne pouvait pas le retenir, pas plus que la nuit n'avait pu garder cette frémissante traînée de lumière. Elle frissonna tout à coup et retourna dans sa chambre. Décidément, le milieu de la nuit n'était pas un moment propice à la réflexion ; elle ferait mieux de descendre goûter ce détestable lait chaud dont parlait Monica.

Elle se glissa dans l'escalier sans prendre la peine d'allumer. Elle connaissait le chemin par cœur, savait exactement quelle marche allait craquer, quelle poutre gémir à son passage. En arrivant sur le palier du premier étage, elle entendit un bruit et leva la tête. La lumière jaillit.

— Maman ! s'écria-t-elle, stupéfaite.

Anabelle descendait du troisième étage sur la pointe des pieds. L'exclamation de Gwen lui fit porter la main à son cœur.

— Gwendolyn ! souffla-t-elle en la rejoignant. Tu m'as fait une peur bleue !

Sa douce poitrine se soulevait par saccades. Les cheveux en désordre, vêtue d'un déshabillé de dentelle rose qui mettait sa féminité en valeur, elle offrait un spectacle charmant.

— Pourquoi te cachais-tu dans le noir ? reprit-elle.

Gwen s'approcha d'elle, respira une bouffée de lilas.

— Je ne pouvais pas dormir. Maman, qu'est-ce que...

— Bien sûr ! Tu meurs probablement de faim, interrompit Anabelle avec une expression apitoyée.

C'est très mauvais de sauter un repas, tu sais !

— Maman, que faisais-tu là-haut ?

— Là-haut ? répéta Anabelle en regardant par-dessus son épaule. Oh, j'étais avec Luke.

Elle sourit et ne remarqua pas que le visage de Gwen s'était vidé de toute couleur.

— Av... Avec Luke ?

— Mais oui. C'est un homme si merveilleux, si généreux...

Elle tapota sa coiffure pour y remettre un peu d'ordre. Gwen lui prit gentiment la main, respira profondément.

— Maman, es-tu certaine de savoir ce que tu veux ?

— De quoi parles-tu, chérie ?

— Ce... cette relation avec Luke, réussit à articuler sa fille.

— Oh, Gwen, je ne pourrais pas me passer de lui !

Mais... ta main est glacée ! Tu ferais mieux d'aller te remettre au lit. Veux-tu que je te monte quelque chose ?

— Non, répondit Gwen. Non, rien.

Elle serra brièvement Anabelle dans ses bras, comme poussée par un élan d'affection désespéré, et ajouta :

— Va te coucher, toi, maman. Je me débrouillerai.

Anabelle lui palpa le front comme au temps de son enfance. Ne décelant aucune trace de fièvre, elle hocha la tête d'un air satisfait et l'embrassa sur la joue.

— Entendu, chérie. Bonne nuit.

— Bonne nuit, maman, murmura Gwen en la regardant disparaître.

Elle attendit le bruit que ferait la porte de la chambre d'Anabelle en se refermant ; lorsque celui-ci se répercuta dans le silence, elle laissa échapper un douloureux soupir. Pendant un moment, elle ne put que contempler stupidement ses mains vides.

Autant regarder la situation en face, Gwen, se réprimanda-t-elle mentalement. Tu es tombée amoureuse de l'amant de ta mère. Tu aurais dû faire quelque chose pour l'éviter. Mais tu n'as rien fait... tu n'as rien voulu faire. Maintenant, il faut essayer de t'en sortir. Tant que tu le peux encore...

Elle releva le menton et s'élança dans l'escalier.

Arrivée au troisième étage, elle frappa à la porte de Luke sans s'accorder le temps d'une nouvelle réflexion. La réponse retentit, sèche et immédiate :

— Oui ?

Refoulant le désir de s'enfuir à toutes jambes, Gwen tourna la poignée et ouvrit. Luke était assis au milieu de son désordre, comme la dernière fois.

Il tapait à un rythme d'enfer sur sa vieille machine à écrire qu'il fixait avec une intense concentration. Il avait le torse et les pieds nus, vêtu pour tout vêtement d'un vieux jean délavé. Un parfum de lilas flottait dans l'air. Gwen s'humecta les lèvres et évita de regarder le lit aux draps froissés. La tête haute, elle referma la porte et s'y adossa.

— Luke ?

— Hummm...

Il leva les yeux d'un air absent, sans cesser de taper. Quand il enregistra sa présence, ses doigts s'immobilisèrent.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Il avait parlé d'un ton si impatient que Gwen tressaillit.

— Je suis désolée d'interrompre votre travail. J'ai besoin de vous parler.

— A cette heure de la nuit ? dit-il, incrédule. Sauvez-vous, Gwen. Je suis occupé.

Il se remit à écrire. Gwen ravala son orgueil.

— Je vous en prie, Luke. C'est très important.

— Ma tranquillité d'esprit l'est aussi, marmonna-t-il sans changer

de rythme.

Elle se passa la main dans les cheveux. Sa tranquillité d'esprit ! songea-t-elle avec désespoir. J'ai dû perdre la mienne dès le moment où je l'ai vu reposer cette hache et se diriger vers moi.

— Vous me rendez les choses très difficiles, reprit-elle.

— Moi ? rétorqua-t-il furieusement. Vous plaisantez ? Savez-vous ce que je lis sans arrêt dans vos yeux ? Savez-vous combien de fois je me suis trouvé près de vous alors que vous n'étiez qu'à demi vêtue ?

Instinctivement, Gwen porta la main à son décolleté. Luke se leva et s'approcha d'une petite table sur laquelle étaient posés une bouteille de cognac et un verre. Il se servit une copieuse rasade d'alcool.

— Contrairement à l'opinion répandue, poursuivit-il, j'appartiens au commun des mortels. Mes instincts sont normaux. J'ai envie de vous ! Vous ne comprenez donc pas ?

Sa dureté fit monter les larmes aux yeux de Gwen. Quand elle ouvrit la bouche, sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas...

Elle s'arrêta avec un haussement d'épaules impuissant.

— Ne pleurez pas ! ordonna-t-il d'un ton excédé. Je n'aurai pas le courage de vous donner quelques baisers de réconfort et de vous renvoyer avec une petite tape sur la joue. Si je vous touche maintenant, vous ne sortirez pas de cette chambre.

Leurs yeux se croisèrent. Elle refoula ses larmes.

— Je ne suis pas d'humeur civilisée, Gwen. Je vous ai dit un jour que ma résistance avait des limites. Je crois que je viens de les atteindre.

Il souleva la bouteille de cognac et remplit de nouveau son verre.

Pendant une brève seconde, Gwen se laissa effleurer par la tentation. Il avait envie d'elle, son désir était presque tangible. Quoi de plus simple que de faire un petit pas en avant... de voler un moment, une nuit de bonheur. Mais elle savait que cette nuit serait suivie d'un réveil brutal, d'un matin vide. Une fois sa passion satisfaite, Luke n'aurait pas d'amour à lui donner. Elle se ressaisit.

— Ce que j'ai à vous dire n'est pas facile, déclara-t-elle. Je dois vous parler de maman.

Luke s'approcha de la porte-fenêtre et l'ouvrit. Il regarda la nuit.

— Et alors ?

— J'ai eu tort de vouloir intervenir, avoua Gwen en serrant les poings. J'ai eu tort de penser que j'avais mon mot à dire sur les liaisons de ma mère.

Il laissa échapper un juron et se retourna vivement. Il s'efforçait visiblement de maîtriser sa colère.

— Vous êtes une idiote ! Anabelle...

— Je vous en prie, laissez-moi me débarrasser de ça une fois pour toutes.

Elle était toujours adossée à la porte, prête à s'échapper au plus vite. Luke haussa les épaules. Il alla se rasseoir et lui fit signe de continuer.

— Je n'ai pas à me mêler de la vie privée de ma mère. Je n'ai pas à décider de ce qui lui convient.

Vous êtes un parfait compagnon pour elle, je suis forcée de l'admettre.

Elle hésita avant de poursuivre :

— Je dois reconnaître aussi que je me sens attirée par vous, mais il s'agit là d'un détail qui peut facilement s'arranger. Je crois... je crois que si nous nous évitons tous les deux durant le reste de mon séjour, tout finira par rentrer dans l'ordre.

Luke éclata d'un rire amer.

— Ah, vous croyez ? Vous êtes d'une logique stupéfiante ! fit-il en secouant la tête.

— De toute façon, je rentre à New York la semaine prochaine, annonça Gwen. Je n'ai aucune raison de m'attarder. J'ai beaucoup de travail là-bas...

Elle se retourna précipitamment, posa la main sur la poignée de la porte.

— Gwen !

La voix de Luke arrêta son geste mais elle n'eut pas la force de lui faire face.

— Ne vous gaspillez pas pour Michael, murmura-t-il.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit-elle d'une voix étranglée.

Aveuglée par ses larmes, elle ouvrit la porte et s'engouffra dans l'obscurité.

Chapitre douze

Gwen s'habilla avec soin. Elle fit traîner l'opération et boutonna lentement son chemisier lavande.

Après une nouvelle nuit sans sommeil, elle venait de décider qu'elle ne supporterait pas de vivre quelques jours de plus sous le même toit que Luke Powers. Face à l'amour, il lui était impossible d'adopter un comportement sophistiqué, de se montrer raisonnable ou philosophe. Elle sortit ses valises d'un placard.

Quand deux femmes aiment le même homme, se dit-elle, l'une d'elles est obligée de s'incliner. Si ma rivale était une autre, je lutterais. Mais comment me battre contre ma propre mère ? Je ne veux pas jouer à ce jeu-là. Autant me déclarer tout de suite perdante... Du reste, corrigea-t-elle, je n'ai rien perdu.

Luke n'a jamais été à moi...

Elle ouvrit les tiroirs de la commode et commença à emballer méthodiquement ses affaires. La tâche constituait une diversion pour elle. Elle refusait de réfléchir à ce qu'elle ferait quand elle rentrerait à New York. Plier ses vêtements l'empêchait de penser au passé, à l'avenir ; elle était obligée de se concentrer sur le moment présent. Elle retrouverait ses problèmes bien assez tôt.

— Gwen... ?

Anabelle frappa timidement et passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Je me demandais si tu n'aurais pas vu... Oh !

En apercevant les valises, elle pénétra dans la pièce.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle.

Gwen avala sa salive et s'efforça de prendre un air naturel.

— Il faut que je rentre à New York.

— Oh ! répéta sa mère – et une immense déception se peignit sur ses traits. Mais tu viens à peine d'arriver ! C'est à cause de Michael !

— Non, maman. Ce n'est pas à cause de Michael.

— Alors, tu as des ennuis avec ton journal ?

L'excuse semblait si parfaite que Gwen faillit acquiescer. Mais elle ne put se résoudre à mentir.

— Non.

Anabelle inclina la tête pour la dévisager puis referma tranquillement la porte derrière elle. Elle se laissa tomber sur le rebord du lit.

— Tu sais que je n'aime pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, Gwen. Et tu es une personne très secrète. Mais... je crois que tu devrais quand même t'expliquer.

Gwen se détourna et agrippa le rebord de la commode.

— Oh, maman. C'est un méli-mélo tellement affreux.

— Ça ne peut pas être aussi terrible que tu le prétends, dit Anabelle en croisant posément ses mains sur ses genoux. Parle, nous verrons bien.

Gwen retint sa respiration. Et, soudain, l'aveu lui échappa :

— Je suis amoureuse de Luke.

— Bien, dit Anabelle. Ensuite ?

Leurs yeux se rencontrèrent dans le miroir surplombant la commode. Ceux de Gwen étaient ronds d'étonnement.

— Maman, j'ai dit que j'étais amoureuse de Luke.

— Oui, chérie, j'ai entendu ça. Maintenant, j'attends le « méli-mélo affreux ».

Sa fille se retourna, hébétée. Anabelle souriait d'un air patient.

— Maman, il ne s'agit pas d'une simple amourette, d'une toquade passagère. Je l'aime pour de bon.

— Mais oui, chérie. Je trouve ça charmant.

— Il me semble que tu ne comprends pas, insista-t-elle en se passant la main sur le front. J'ai... J'ai même voulu faire l'amour avec lui.

Anabelle baissa les yeux, un peu embarrassée.

Elle feignit d'épousseter sa jupe.

— Ma foi, heu... c'est tout naturel. Au fait, je crois que nous n'avons jamais eu de véritable entretien sur... heu, les abeilles, les petits oiseaux...

— Oh, pour l'amour du ciel, maman ! s'écria Gwen avec impatience. Je n'ai pas besoin d'un cours d'éducation sexuelle. Je connais tout ça...

— Hum. Je vois.

Son expression était légèrement critique et Gwen leva les yeux au ciel.

— Mais non, maman, ne va pas t'imaginer...

Elle s'interrompt, interdite. Comment la conversation avait-elle pu dévier de la sorte ?

— Maman, je t'en prie, reprit-elle. Ecoute-moi.

C'est déjà assez difficile. J'étais venue pour te débarrasser de Luke et avant même de savoir ce qui m'arrivait, j'en suis tombée amoureuse. Je n'ai rien prémédité. Je ne le voulais pas. Jamais, jamais je n'aurais fait quoi que ce soit qui puisse te blesser.

J'ai eu tort, maman. La différence d'âge ne compte pas, personne n'a le droit de choisir à la place de l'autre. Et maintenant, je suis obligée de partir parce que je vous aime terriblement tous les deux.

Tu comprends ? acheva-t-elle sur une note de désespoir en s'agenouillant près d'Anabelle.

Celle-ci la dévisagea un moment, perplexe.

— Je comprendrai peut-être dans une minute, articula-t-elle lentement en fronçant les sourcils.

Non, en fin de compte, je ne crois pas que j'y réussirai. Tu ne voudrais pas répéter ? J'ai perdu le fil quand tu as dit que tu étais venue pour me débarrasser de Luke. Tu devrais recommencer à partir de là.

Gwen renifla et accepta le mouchoir de dentelle que sa mère lui tendait.

— Je voulais qu'il s'en aille parce que votre liaison me choquait, expliqua-t-elle. Je trouvais qu'il n'était pas l'homme qu'il te fallait. Mais cela ne me concer...

— Notre quoi ? interrompit Anabelle.

Sa main qui descendait caresser les cheveux de Gwen s'arrêta en l'air.

— Notre liaison ? répéta-t-elle en clignant rapidement des paupières. Une liaison ? Luke et moi ?

Au grand étonnement de Gwen, elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire, de son rire jeune et gai.

Elle avait les joues roses de plaisir.

— Mais que c'est délicieux ! Chérie, chérie, que c'est flatteur ! Un si beau jeune homme. Et qui doit bien avoir... Oh, un ou deux ans de moins que moi !

Son rire fusa de nouveau et elle battit des mains, toute joyeuse, sous le regard éberlué de Gwen. Puis elle se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Merci, ma chère enfant. Il y a longtemps qu'on ne m'avait pas fait d'aussi joli cadeau.

— Maintenant, c'est moi qui ne comprends plus, marmonna Gwen en essuyant une larme au bord de ses cils. Veux-tu dire que Luke n'est pas ton amant ?

Anabelle roula des yeux effarés.

— Gwen, voyons ! Ce que tu peux être directe !

— Maman, je t'en prie. Je crois que je deviens folle.

Elle se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Tu ne parlais que de lui dans tes lettres. Tu disais qu'il avait transformé ta vie. Tu disais qu'il était l'homme le plus merveilleux que tu aies jamais rencontré, que tu ne pouvais plus te passer de lui.

La nuit dernière, je t'ai vue sortir de chez lui bien après minuit. Et tous ces derniers temps, tu t'es comportée de façon plutôt étrange, tu ne peux pas le nier... Tu t'enfermes dans ta chambre, tu m'éloignes de la maison sous les prétextes les plus futiles...

— Oh ! l'interrompit Anabelle. Je commence à y voir clair. Tout ça, c'est à cause de mon petit secret.

Elle se leva à son tour, prit un chemisier dans la valise de Gwen, le déplia et alla le suspendre dans le placard.

— Oui, c'est entièrement de ma faute, poursuivit-elle. Je voulais te faire la surprise et voilà le résultat. Ma pauvre chérie, tu avais l'air si malheureuse, ce n'est pas étonnant. Et moi qui croyais que ce Michael en était la raison ! S'il s'agissait de Luke, évidemment, la chose a plus de sens...

Elle allait et venait entre les valises, la commode et le placard, remettant les vêtements de Gwen à leur place. Celle-ci la regardait faire et priait le ciel pour conserver son calme.

— Non, chérie, reprit Anabelle, nous n'avons pas de liaison, Luke et moi. Quoique je te remercie d'y avoir pensé. Mais nous sommes en quelque sorte... des collaborateurs. Pourquoi ne t'assieds-tu pas ?

— Je crois que je vais hurler d'une seconde à l'autre, annonça Gwen.

— Tu es toujours aussi impatiente, soupira Anabelle. Ce que je vais te révéler m'embarrasse. Je me sens si bête, avoua-t-elle en se cachant un instant le visage entre les mains. Oh ! je voudrais que tu ne te moques pas de moi. Je... J'écris un livre, acheva-t-elle d'un trait.

— Quoi ? s'exclama Gwen en portant la main à son oreille comme si elle avait mal entendu.

— J'en avais toujours eu envie mais je n'osais pas...

Jusqu'au jour où Luke m'a encouragée.

Sa gêne céda la place à une excitation soudaine.

— J'avais la tête pleine de belles histoires mais j'hésitais à les coucher sur le papier. Luke dit que j'ai un talent inné, ajouta-t-elle en relevait fièrement le menton. Tu ne trouves pas que c'est gentil ?

Il m'a prodigué tant de compliments, tant de conseils ! Je peux faire irruption dans sa chambre à tout moment pour lui exposer une idée nouvelle, il ne m'en veut jamais d'abuser de son temps. Voilà du reste pourquoi tu m'as vue sortir de chez lui la nuit dernière.

Songeant aux conclusions qu'elle en avait tirées, Gwen ferma les yeux.

— Oh, maman, quelle histoire ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je voulais te faire la surprise. Et pour être honnête, j'avais peur

que tu ne me trouves stupide.

Anabelle rangeait à présent la lingerie de Gwen dans la commode.

— Quelle jolie chemise de nuit ! s'écria-t-elle. On trouve vraiment des choses ravissantes à New York... Et puis, il y a l'argent.

— L'argent ? répéta Gwen qui s'efforçait de suivre les pensées décousues de sa mère.

— Oui. Luke pense que le livre se vendra bien quand je l'aurai fini. Quoi qu'il en soit, je suis désolée de t'avoir tenue à l'écart, de ne t'avoir rien dit. Je regrette de m'être enfermée dans ma chambre pour que tu ne me surprennes pas en train d'écrire. Et de t'avoir chassée de la maison aussi, à l'occasion. Tu n'es pas en colère contre moi, j'espère ?

— Non, non, maman. Je ne suis pas en colère.

Gwen enfouit son visage entre ses mains et se mit à rire.

— Mon Dieu ! Quelle idiote j'ai été !

Elle s'approcha de sa mère et la prit dans ses bras.

— Je suis fière de toi, maman, ajouta-t-elle. Très fière.

— Tu n'as pas encore lu mon livre, lui rappela modestement l'écrivain en herbe.

— Je n'ai pas besoin de le lire pour être fière de toi. Tu es une mère exquise, je t'adore.

Elle recula légèrement pour étudier Anabelle. Le visage de celle-ci s'éclaira.

— C'est vrai ? Alors, il n'y a plus de problème. Je vais te laisser finir de ranger tes affaires. Ensuite, tu descendras et, quand tu auras pris ton petit déjeuner, je te ferai lire mon premier chapitre.

— Maman, je ne peux pas rester, protesta Gwen en secouant la tête. Je...

Mais, déjà, Anabelle avait ouvert la porte. Luke était derrière, s'apprêtant à frapper.

— Oh, Luke, vous voilà ! s'écria-t-elle gaiement.

Quelle chance ! Vous n'imaginerez jamais le quiproquo que nous venons de tirer au clair, Gwen et moi.

— Ah ?

Il regarda Gwen puis les valises ouvertes.

— Vous allez quelque part ? demanda-t-il.

— Oui.

— Non, affirma simultanément Anabelle. Plus maintenant. Elle voulait rentrer à New York mais nous avons tout arrangé.

— Maman... commença Gwen en avançant d'un pas.

— Elle connaît mon petit secret, poursuivit Anabelle sur sa lancée. Je lui ai tout avoué. La pauvre chérie était persuadée que nous avions une liaison, vous et moi.

— Et ce n'était pas vrai ? interrogea Luke en lui prenant la main

pour lui baiser le bout des doigts.

— Taisez-vous, espèce de monstre ! se récria-t-elle, ravie. Il faut que je file. Gwen, je suis certaine que Luke sera enchanté d'apprendre que tu es amoureuse de lui. Répète-lui ce que tu viens de me dire.

— Maman ! s'entendit articuler Gwen d'un ton grinçant.

— A votre place, je fermerais la porte, reprit Anabelle à l'intention de Luke. Gwen est très jalouse de son intimité.

— Je suivrai ce conseil, affirma-t-il en lui baisant de nouveau la main.

Anabelle rougit comme une écolière et disparut dans un battement de cils.

— Cette femme est une merveille, commenta Luke après son départ.

Il ferma calmement la porte et tourna la clé dans la serrure. Il fit sauter celle-ci au creux de sa main, feignit de l'étudier, la glissa dans sa poche. Gwen décida que la meilleure stratégie consistait à garder le silence.

— Et maintenant, déclara-t-il, supposons que vous me disiez ce que vous avez raconté à Anabelle. Il paraît que vous êtes amoureuse de moi ?

En croisant son regard tranquille, Gwen se demanda désespérément comment sortir de ce traquenard. Inutile de piquer une colère tant qu'il avait la clé en poche. Cela ne servirait à rien. Mieux valait s'efforcer d'être aussi décontractée que lui.

— Je vous dois des excuses, maugréa-t-elle en se détournant vers le placard.

Elle prit une des robes qu'Anabelle venait d'y ranger, la plia et la remit dans une valise. Luke suivait ses moindres mouvements, adossé à la porte.

— Pour quelle raison ? questionna-t-il.

Gwen se mordit la lèvre et repartit vers la penderie.

— Pour tout ce que j'ai dit à propos de vous et de maman.

— Vous me présentez des excuses parce que vous avez cru que j'étais l'amant de votre mère ? Mais je considère cela comme un compliment.

Elle se retourna lentement et vit qu'il lui souriait.

Autant prendre les choses de haut, décida-t-elle. De toute façon, elle ne pouvait être humiliée davantage.

— J'ai tout à fait conscience de m'être conduite comme une idiote. Je me sens complètement ridicule, à juste titre. Quand je me reporte en arrière, je comprends maintenant que vous aviez décidé de me donner une leçon dès le premier jour. Vous n'avez jamais admis que vous étiez l'amant de ma mère et pour cause ; vous m'avez seulement dit que cela ne me regardait pas. Je ne pensais pas alors ce que je

pense aujourd'hui.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Luke s'avança dans la pièce et s'appuya avec nonchalance contre le montant du lit.

— J'étais dans l'erreur et vous aviez raison, poursuivit-elle. Cela ne me concernait pas, en effet. Vous m'avez laissée m'empêtrer dans de stupides conclusions. Vous auriez pu, bien sûr, m'épargner beaucoup d'anxiété et d'humiliation en me donnant une explication ; d'autant que le comportement un peu étrange de maman et son affection pour vous n'arrangeaient rien. Mais vous vouliez marquer un point... Eh bien, monsieur Powers, vous l'avez marqué, votre point ! s'écria-t-elle en s'échauffant. J'ai été remise à ma place de main de maître ! Et maintenant, j'aimerais que vous sortiez d'ici et que vous me laissiez seule. S'il y a une chose que je désire par-dessus tout, c'est ne jamais vous revoir.

Heureusement que nous vivons aux deux extrémités du pays !

Luke la regarda un moment. Elle arrachait littéralement ses vêtements des cintres et les entassait dans ses valises sans le moindre ménagement.

— Pourrais-je avoir une copie de ce discours pour mes archives ? demanda-t-il enfin.

Gwen se retourna vivement, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Espèce de sale brute ! Je viens de me traîner à vos pieds. Que voulez-vous de plus ?

— Vous appelez ça vous traîner à mes pieds ? fit-il en haussant le sourcil. Fascinant ! Ce que je veux, c'est que vous vous étendiez un peu sur ce qu'a dit Anabelle avant de quitter la pièce. Cela m'a paru très intéressant.

— Il faut que j'aille jusqu'au bout, n'est-ce pas ? fulmina Gwen en refermant une de ses valises d'un coup de poing. Très bien. Vous allez m'entendre. A ce stade, cela ne fait aucune différence pour moi, ajouta-t-elle en serrant les dents. Je vous aime.

Maintenant vous le savez. Qu'allez-vous faire ? questionna-t-elle, la tête haute. L'écrire dans l'un de vos romans, pour amuser la galerie ?

Luke parut réfléchir un moment. Puis il haussa les épaules.

— Non, dit-il. Je crois que je vais plutôt vous épouser.

Gwen ouvrit la bouche et la referma, pétrifiée. Il y eut un court silence.

— Je ne trouve pas ça très drôle, balbutia-t-elle.

— Non, le mariage n'est pas toujours drôle. Mais je suppose qu'il y a de bons moments. Nous allons les découvrir...

Il s'interrompit et, s'approchant d'elle, la prit par la taille avant de conclure :

— ... bientôt.

— Ne me touchez pas, chuchota-t-elle en détournant le visage.

— Oh ! si, je vous toucherais. Je vous toucherais encore et encore.

Il l'obligea doucement à lui faire face et contempla ses yeux mouillés de larmes.

— Petite idiote. Etes-vous aveugle au point d'ignorer ce que vous m'avez fait subir ? J'ai eu envie de vous dès que je vous ai vue. Vous étiez là, souriante, et j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête. C'est vrai, j'ai voulu vous donner une leçon ; mais je ne m'attendais pas à en recevoir une, ni à ce qu'une gamine au caractère impossible obsède mes pensées.

Gwen le contemplait, fascinée. Elle ne pleurait plus.

— Je vous aime à la folie, murmura-t-il en l'attirant contre lui.

Il posa sa bouche sur la sienne. C'est un rêve, se disait Gwen tandis qu'il parcourait son visage de baisers. Dans un instant, je vais me réveiller ! Elle lui enlaça le cou et s'accrocha à lui, espérant de toutes ses forces ne pas le voir disparaître.

— Luke, réussit-elle à balbutier avant que sa bouche ne la fasse taire, dites-moi que c'est vrai. Dites-moi que vous êtes sincère.

— Vous pouvez lire dans mes yeux, chuchota-t-il en lui relevant le menton.

Elle trouva dans son regard la réponse à sa question. Une joie étourdissante monta en elle.

Laissant échapper un petit rire, elle enfouit sa tête contre son épaule, le serra sur son cœur comme si elle voulait le retenir à tout jamais.

— Oh ! Luke... Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il en effleurant ses cheveux du bout des lèvres. Tomber amoureux de vous ne faisait pas partie de mes projets.

— Et pourquoi pas ? s'étonna-t-elle, malicieuse. Je suis quelqu'un de très bien, vous savez.

— Vous êtes une enfant, corrigea-t-il. Avez-vous songé que, lorsque j'avais votre âge, je travaillais à mon deuxième roman pendant que vous sautiez à la corde ?

— Et après ? Nous n'avons que douze ans de différence. Ce n'est pas une éternité.

Luke l'étreignit brièvement.

— Il n'y a pas que cela. Je vois en vous tant de fraîcheur, de pureté. Avoir envie de vous me rendait fou ; être amoureux de vous ne fait qu'empirer mon état.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille et elle frissonna de plaisir.

— La nuit dernière encore, j'ai dû me maîtriser pour ne pas abuser de votre innocence. Une partie de moi voudrait que vous restiez toujours ainsi.

Gwen rejeta la tête en arrière pour le regarder.

— J'espère que votre alter ego est plus sensé.

— Je parle sérieusement, Gwen.

— Et moi donc ! affirma-t-elle en lui caressant le visage. Si vous désirez mon image désincarnée, vous n'avez qu'à acheter le portrait de Bradley.

— C'est déjà fait. Vous ne pensez tout de même pas que j'allais laisser quelqu'un d'autre se l'approprier ?

— Vous pouvez m'avoir en chair et en os. Tout entière.

Elle vit toute trace d'amusement disparaître des traits de Luke et se blottit dans ses bras.

— Je suis une femme, Luke. Pas une enfant, pas une image. Je vous aime, j'ai envie de vous, moi aussi. Vous ne l'ignorez pas.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour lui offrir ses lèvres. Il l'embrassa fiévreusement et se mit à la caresser, la faisant trembler d'excitation. Un élan passionné la souleva, abolissant toute réserve.

Elle se tendit vers lui, offerte. Mais, au bout d'un moment, Luke la repoussa. Il laissa échapper un soupir et secoua la tête.

— Gwen... Il m'est difficile de ne pas oublier que vous êtes la fille d'Anabelle et qu'elle a confiance en moi.

— Je fais de mon mieux pour vous rendre la tâche impossible, répliqua-t-elle. Vous n'allez pas me séduire ?

Elle sentait le cœur de Luke battre à coups redoublés contre le sien. Il lui prit le visage entre ses mains, lui déposa un baiser sur le bout du nez.

— C'est bien mon intention, dit-il. Dès que nous serons mariés.

Gwen fit la moue puis haussa les épaules.

— C'est raisonnable, je suppose. Michael était raisonnable, lui aussi...

Luke observa la lueur taquine de ses yeux.

— J'appelle ça un coup bas, déclara-t-il. J'ai failli arracher les fils du téléphone, l'autre soir, quand je vous écoutais lui parler.

Gwen s'illumina soudain.

— Vraiment ? Vous étiez jaloux ?

— Et comment !

— Ma foi, commenta-t-elle en s'efforçant de garder son sérieux, cela se comprend. Les hommes raisonnables comme Michael ont un certain charme pour des femmes aussi écervelées que moi. Mais rassurez-vous ! En vous appliquant, je suis certaine que vous pourrez lui ressembler.

Luke étudia son visage avec attention, vit une ombre de sourire se jouer sur ses lèvres.

— Me mettez-vous au défi de vous faire perdre la raison ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, répondit-elle en fermant les paupières.

Vous avez parfaitement compris.

— Je suis incapable de résister à ce genre de provocation, murmura Luke en l’attirant tout contre lui.